


UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL
00016555363



I

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

IMPRIMERIE DE J.-L. CHANSON.



HISTOIRE
DE
RUSSIE,

ET DES PRINCIPALES NATIONS
DE L'EMPIRE RUSSE;

PAR PIERRE-CHARLES LEVESQUE,

Membre de la Légion d'Honneur, Chevalier de l'Empire, Membre de l'Institut, Professeur d'Histoire au Collège impérial de France et de l'Université impériale.

QUATRIÈME ÉDITION,

Revue et augmentée d'une Vie inédite de Catherine II, par l'Auteur, continuée jusqu'à la mort de Paul I[er], et publiée avec des Notes,

PAR MM. MALTE-BRUN ET DEPPING.

TOME PREMIER.

PARIS,

FOURNIER, LIBRAIRE, RUE POUPÉE, N° 7;
FERRA, LIBRAIRE, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 11.

1812.

ÉLOGE

DE FEU Mr LEVESQUE,

Membre de l'Institut et de la Légion d'honneur, Professeur d'histoire au Collège de France;

PAR Mr MALTE-BRUN.

En venant offrir à la mémoire de M. Levesque l'hommage de la reconnaissance et du respect, nous devons nous rappeler que le savant dont nous regrettons la perte fut constamment l'austère défenseur de la vérité historique. Ainsi gardons-nous d'irriter son ombre par ces éloges fastueux où la pompe des phrases ne sert qu'à voiler l'absence des sentimens et l'exagération des idées. Historien véridique et sévère, M. Levesque, du sein de son dernier asile, semble encore nous faire entendre cette voix pleine de candeur avec laquelle il nous exprima naguère le désir d'être apprécié plutôt que d'être loué. Sa tombe modeste repousse le tribut orgueilleux de

la flatterie; bornons-nous à y déposer la simple guirlande de fleurs que nous ont confiée la douleur d'une épouse et la piété d'une fille. Oui, si cette notice aura quelque intérêt, elle le devra aux faits que nous ont communiqués les personnes respectables qui pleurent dans M. Levesque un époux et un père. Aux principaux traits de sa vie, qui nous ont été transmis par elles, nous ne joindrons que l'aperçu rapide de ses ouvrages.

Pierre-Charles Levesque naquit à Paris le 28 mars de l'année 1736. Ses parens n'ayant pas eu l'intention de le vouer à la carrière des études, il reçut sa première éducation dans la maison paternelle; mais, à l'âge de douze ans, ce goût pour les lettres et l'étude, qui a été la seule et constante passion de sa vie, se développa chez lui avec une telle force que ses parens, ne pouvant résister à ses demandes pressantes, lui firent commencer son cours d'humanités. Placé dans une pension et ensuite envoyé au collège des Quatre-Nations, il prouva bientôt, par ses éclatans succès,

qu'il ne s'était point trompé sur cette vocation intérieure qui l'appelait au culte des Muses : toujours le premier de sa classe, gagnant chaque année le prix de l'Université, chéri de ses professeurs pour sa facilité et sa bonne conduite, non moins chéri de ses camarades pour sa douceur et sa modestie, il fut déjà ce qu'il a été dans tout le cours de sa vie, studieux, paisible, indulgent envers les autres, sévère envers lui-même, ne cherchant jamais à découvrir le mal, supposant facilement le bien et surtout aimant l'étude pour elle-même, sans ambition comme sans envie. Il fit sa rhétorique au collège de Louis-le-Grand, où l'enseignement était confié à une compagnie religieuse, célèbre encore par sa puissance, mais qui allait bientôt remplir la terre du bruit de ses infortunes. Un esprit tel que celui du jeune Levesque devait inévitablement puiser dans les brillantes leçons des Jésuites un goût encore plus vif pour la lecture des historiens et des poëtes. Jamais son cœur n'oublia ces doux souvenirs; jamais l'élève reconnaissant ne désavoua la mémoire de

ses maîtres; on le vit, dans un âge très-avancé, dans un autre siècle, au milieu d'une génération nouvelle et des institutions différentes, se ranimer de tout le feu de la jeunesse pour rendre un hommage public à cette Société illustre, dont les derniers rayons avaient éclairé ses premières années *.

M. Levesque avait jusqu'alors brûlé du désir d'apprendre; il sentit maintenant naître le besoin de produire, le noble besoin de léguer au genre humain ses sentimens et ses idées. Son enthousiasme eut bientôt une épreuve à soutenir. Sa famille fut obligée d'aller s'établir dans le midi de la France; le jeune savant ne voulut pas quitter la capitale, le séjour du goût, l'asile des lettres et des sciences; il osa y demeurer seul et avec assez peu de ressources. Ce fut pour y suppléer, en conservant son indépendance, qu'il eut la patience de se livrer à l'exercice de l'art de graver, exercice dans lequel il acquit sur les beaux-arts des connaissances appro-

* Voyez la *Notice sur Le Grand d'Aussy*, lue à l'Institut le 15 messidor an 10.

fondies que possèdent rarement les gens de lettres, et qu'il a développées depuis avec succès dans la continuation du *Dictionnaire des beaux-arts*, commencé par Watelet.

La gravure cependant lui laissa des loisirs qui furent tous consacrés à la culture des lettres; il fit paraître, à vingt-cinq ans, *les Rêves d'Aristobule*, petit ouvrage purement écrit, plein de grace et de philosophie, auquel il ne mit point son nom, et qui eut du succès. Il donna peu après une traduction en prose des meilleurs morceaux de Pétrarque. Enfin, dans deux ouvrages intitulés *l'Homme moral* et *l'Homme pensant*, il osa se placer au rang des moralistes. Sa philosophie du moins ne fut pas hypocrite à cette époque où régnait l'hypocrisie de la sagesse. Il avait puisé dans son ame la douce morale que respiraient ses ouvrages; l'on y retrouve partout le sage indulgent et sensible, qui ne hait ni ne méprise ses semblables, qui n'en désespère jamais, et qui, s'efforçant surtout de prouver l'utilité de la vertu, voudrait attacher à sa cause

l'intérêt personnel lui-même, ce grand mobile des actions humaines. Douce et bienveillante illusion d'une philosophie aimable, mais d'une philosophie inconstante et qui voit trop souvent ses bases fragiles s'écrouler dans la tempête des passions! Les ames fortes qui cherchent un principe de morale plus solide, soit dans une religion positive, soit dans cette loi éternelle, innée à l'homme, et que proclame, sans aucune condition intéressée, notre conscience intime; ces ames fortes, dis-je, verront probablement, dans l'auteur de *l'Homme moral* et de *l'Homme pensant,* moins le philosophe profond que le jeune écrivain, doué d'un beau talent et animé d'une noble sensibilité.

Ces deux productions valurent à M. Levesque l'estime et l'amitié d'un philosophe bien autrement audacieux, impétueux, insatiable également de vérités et d'erreurs, du cèlèbre Diderot, qui le fit connaître avantageusement à l'impératrice de Russie. En 1773 cette grande souveraine l'appela dans sa capitale pour y remplir une place de professeur au corps impé-

rial des Cadets de terre. C'était précisément l'époque la plus éclatante d'un règne sur lequel l'humanité a souvent eu à pleurer, mais qui doit rester cher aux sciences; c'était le moment où la cité de Pierre - le - Grand, devenue l'asile d'un nombre considérable de savans étrangers, brillait comme un point lumineux au milieu d'immenses ténèbres. Les *Pallas*, les *Gmelin*, les *Géorgi* allaient jusque parmi les Samoïèdes et les Toungouses recueillir de nouveaux trésors pour l'histoire naturelle; les *Bayer*, les *Müller*, les *Schlœzer*, allumant le flambeau de la critique historique, éclairaient l'origine même de ces tribus du désert qui n'ont point d'histoire. La Russie, qui jusqu'alors n'avait été qu'un objet d'horreur, de crainte ou d'espérance pour l'Europe politique, commençait à devenir un objet d'étude et de recherches pour l'Europe savante. Les érudits français ignoraient ou dédaignaient ces mines hyperboréennes; M. Levesque résolut de les exploiter; il conçut le projet de donner l'Histoire de Russie. Sans être rebuté par la sécheresse

et la difficulté de cette entreprise, il se livra tout entier à l'étude de la langue slave, mère de celle que l'on parle actuellement en Russie, et de bien d'autres encore; la connaissance de cette langue le mit en état de lire et de dépouiller les vieilles Chroniques, les chartes, tous les actes enfin qui dorment dans la poussière des archives.

Après avoir consacré sept années à ce travail, son impatience de venir en faire hommage à sa patrie ne lui permit pas d'écouter les propositions avantageuses qu'on lui fit de toutes parts pour l'engager à prolonger de quelques années son séjour dans l'empire des tsars. Il revint en France dans l'année 1780; l'Histoire de Russie parut environ deux ans après, et obtint le succès le plus mérité. C'était pour la première fois qu'on vit rassemblés dans un tableau historique les traits épars et informes des Annales russes; l'origine de cette puissance colossale que le destin semblait avoir élevée secrètement dans le désert pour devenir tout-à-coup l'effroi du monde; les étonnantes vicissitudes d'un

trône tantôt rival de Bysance, tantôt vassal des Tartares, ébranlé par Charles XII, envahi par les Polonais et toujours teint du sang des monarques ou de celui des peuples; tableau qui nous instruit par l'épouvante, qui nous attache par la terreur, et qui, par ses teintes sauvages et sa grandeur gigantesque, rappelle les empires de l'Asie et les siècles de Cyrus ou de Sémiramis. C'était un sujet neuf dans notre littérature; l'auteur de l'Histoire de Pierre-le-Grand n'avait fait que l'indiquer. Les Français pardonnèrent à leur compatriote son érudition, ses discussions critiques, son exactitude scrupuleuse en faveur d'un style animé, attrayant, souvent plein de force et de grace, mais dans lequel on remarquait alors peut-être avec trop de complaisance ces réflexions sceptiques dont l'école de Voltaire avait fait une mode tyrannique. En Allemagne le mérite scientifique de l'Histoire de Russie pouvait d'autant mieux être apprécié que les recherches sur lesquelles elle se fondait, étaient communes à plusieurs savans allemands, établis en Russie, ou qui en revenaient.

Il fut glorieux pour l'historien français de n'éprouver, de la part de ces juges sévères, aucune critique sérieuse, et d'en recevoir au contraire des éloges motivés et sincères. En effet, quoiqu'une érudition infatigable ait, depuis la première apparition de cet ouvrage, ouvert quelques sources nouvelles, il était en 1782 parfaitement au niveau des connaissances alors acquises ; il réunissait la fleur et le fruit de tous les doctes mémoires où l'on aurait pu chercher des armes pour le critiquer. Mais ce n'est pas le tout pour un historien moderne de plaire à l'Europe savante, il faut encore satisfaire aux vœux de la nation dont il retrace les Annales, sous peine d'être en butte aux attaques dictées par l'amour-propre et l'orgueil national. La modération de M. Levesque lui valut ce succès difficile et rare ; les Russes l'adoptèrent pour leur historien, et quoiqu'il ait paru depuis des ouvrages du même genre, ils persistent à regarder celui de M. Levesque comme le seul où la vérité et la justice soient toujours scrupuleusement observées.

Le succès de l'Histoire de Russie n'inspira point à son auteur cette confiance aveugle qui multiplie rapidement des ouvrages peu mûris ; il ne le fit pas non plus tomber dans cette orgueilleuse fainéantise qui, contente de faire répéter par les échos de l'intrigue le nom d'un premier ouvrage, se dispense de participer aux travaux du monde savant, tout en cherchant à s'attirer ces honneurs, ces récompenses qui devraient n'être que l'héritage des hommes laborieux. M. Levesque ne voulait devoir qu'à un mérite bien constaté, à des succès réitérés, ce que tant d'autres ont dû à une conduite adroite. Il entreprit un nouvel ouvrage qui devait assurer à jamais son rang comme historien. Six ans furent consacrés à ce travail, et en 1788 nous vîmes paraître *la France sous les cinq premiers Valois*.

L'auteur nous présente cette époque intéressante de notre histoire comme une grande tragédie, dont la France est le principal personnage, et dans laquelle l'intérêt, commençant avec le règne de Jean le Bon, va toujours croissant jusqu'au

règne désastreux de Charles VI, où la terreur et la pitié sont à leur comble; lorsqu'enfin l'enthousiasme religieux, s'unissant à la valeur, replace Charles VII sur le trône raffermi de ses ancêtres. Ce grand tableau, d'un pinceau plus ferme, d'une composition plus sévère que l'Histoire de Russie, n'est pas le fruit des recherches moins savantes ni moins laborieuses. Le premier volume contient une Introduction qui, remontant jusqu'à la féodalité, présente un tableau rapide des changemens arrivés dans le gouvernement français jusqu'aux règnes des Valois, et l'histoire des états-généraux et des grandes assemblées du peuple. L'auteur y réfute une opinion systématique de Mably, qu'il avait d'abord partagée. Au lieu d'un siècle de liberté, nous ne trouvons, à cette époque de notre Histoire, qu'un peuple esclave et serf, comme celui de Russie, un peuple qu'on vendait avec la terre que ses sueurs fertilisaient, une noblesse tyrannique, livrée à de sanglantes discordes, un clergé avide et ambitieux, et des rois qui cherchent en vain à s'élever au-dessus de la barbarie

de leurs contemporains : peinture qui devait calmer l'agitation générale des esprits, et apprendre aux Français, mécontens de leur sort, à mieux apprécier les résultats d'une longue civilisation et d'un gouvernement stable. Les troubles révolutionnaires qui éclatèrent presqu'au moment où cet ouvrage fut mis au jour en arrêtèrent le débit, et en bornèrent la célébrité à un cercle étroit de savans et de littérateurs. L'historien des Valois fut pour ainsi dire enseveli sous les débris du trône des Bourbons.

Oubli trop fortuné ! trop heureuse disgrace ! Nous avons sans doute dû à ce singulier hasard l'avantage de posséder encore pendant vingt ans l'écrivain courageux qui, dans l'Histoire des Valois, avait peint avec tant de vigueur les maux de l'anarchie, les horreurs de la guerre civile et tous les désastres inévitables auxquels la tentative de secouer le frein salutaire de la loi exposera toujours cette nation trop généreuse pour supporter la servitude, et trop légère pour savoir user d'une liberté entière. Les principes mo-

dérés que professait M. Levesque dans cet ouvrage auraient pu, dans toute autre combinaison de circonstances, attirer sur sa tête respectable ces tempêtes révolutionnaires qui abattirent à ses côtés tant de savans illustres; mais l'Histoire des Valois, n'ayant pu être remarquée au milieu des premières agitations de la révolution, ne vint pas frapper les factions politiques d'un éclat importun, et qui eût pu être funeste à son auteur.

Cet ouvrage, connu seulement de ceux qui pouvaient le juger, ouvrit à M. Levesque, en mars 1789, les portes de l'Académie des belles-lettres et des inscriptions. Plusieurs Mémoires, pleins d'une érudition saine et variée, avaient déjà fait sentir aux membres de cette Compagnie savante de quelle utilité leur serait leur nouveau collaborateur, lorsque tout-à-coup la discorde vint fermer de sa main ensanglantée le sanctuaire de l'Histoire.

Environ deux ans après son entrée à l'Académie il fut nommé à la chaire d'histoire et de morale du collège de France. Ce fut là son asile durant les troubles de

la révolution. L'assiduité avec laquelle il remplissait les devoirs de cette place eût pu suffire à une ame moins active. M. Levesque ne crut pas encore avoir assez fait pour la république des lettres; il ne pouvait à cette époque se livrer à des travaux sur l'histoire d'une patrie déchirée par la discorde ; il se réfugia dans l'antiquité : ses travaux historiques ne l'avaient jamais détourné de l'étude approfondie du grec, pour lequel il avait beaucoup de prédilection; la *traduction de Thucydide*, qui parut en 1795, en donna la preuve : cette version élégante et fidèle d'un des historiens le plus vanté et le moins lu mérita qu'un helléniste zélé, désespérant sans doute de mieux faire, la copiât presqu'en entier dans une édition qu'il a donnée du même auteur.

M. Levesque ne se mettait jamais en avant pour accaparer ces marques de la faveur politique, qui n'ajoutent rien à la véritable considération d'un savant. Cependant sa réputation lui valut, de la part du Directoire, une distinction honorable qui fut accompagnée d'une responsabilité

délicate. Lorsque les quatre Académies furent rétablies sous la forme d'un seul corps, et sous la dénomination d'Institut national des sciences et des arts, M. Levesque fut nommé pour être de ce premier noyau qui devait ensuite élire et compléter toutes les classes. Il remplit ce devoir avec austérité, et s'opposa de tout son pouvoir à des choix que l'esprit de parti ou le charlatanisme voulurent dicter. Lui-même placé d'abord dans la *classe des sciences morales et politiques*, et, après la réorganisation de l'Institut, dans celle de l'*histoire et de la littérature ancienne*, il concourut avec tous les esprits sages à ramener les sciences et les lettres dans leurs anciens temples, et à diriger vers un but fixe et digne l'activité, souvent fastueusement inutile, des corporations savantes. Ce fut d'après ses conseils que l'Institut proposa les deux questions intéressantes sur l'influence de la Réformation et sur celle du Mahométisme, questions qui ont donné le signal des recherches neuves et profondes. Dans les difficiles discussions qui précédèrent le *Rapport sur les prix décennaux*, M. Le-

vesque prit avec chaleur le parti de la saine critique contre l'esprit systématique. Il fut complètement étranger (c'est de lui-même que nous le tenons) à certaines parties du *Rapport sur les progrès des sciences historiques*, où d'obscures rapsodies, la honte de la géographie historique, sont honorées d'une mention complaisante, tandis qu'on garde un prudent silence sur des écrivains dont les noms et les ouvrages avaient au moins le droit d'être condamnés. M. Levesque avait en horreur ces petites injustices personnelles qui ne servent qu'à diminuer la considération des corps savans. Il professait, il mettait en œuvre ces principes libéraux de bienveillance et de loyauté qui seuls peuvent maintenir l'honneur de la république des lettres, mais qu'ignore souvent l'ame étroite d'un faiseur de systèmes, jaloux de léguer à ses disciples le trésor de ses hypothèses. M. Levesque avait d'ailleurs trop de goût pour ne pas désapprouver, même par des déclarations publiques et imprimées, cette conjuration de Vandales géographiques qui pensent avoir surpassé le savoir de

d'Anville, parce qu'ils ont surpassé les défauts de son style.

Les travaux académiques de M. Levesque ne furent point bornés à de sages conseils. Ses nombreux et importans *Mémoires*, conservés dans les collections de l'Académie et dans celles de l'Institut, ont presque tous pour but de jeter un nouveau jour sur l'Histoire littéraire, morale et civile de l'antiquité. Ce n'était pas uniquement la crédulité du bon Rollin qu'il voulait bannir de nos écoles ; il voulait encore modérer la confiance qu'ont les gens du monde dans les élégantes, mais quelquefois trop favorables peintures de l'ingénieux Barthélemy. Rien ne lui paraissait indigne d'un examen approfondi quand il s'agissait de fixer nos idées sur ces fameux peuples qui, du fond de leurs tombeaux, sont encore les maîtres et les instituteurs de l'Europe. Depuis la formation élémentaire de la langue grecque jusqu'aux sublimes efforts de la muse tragique, et depuis l'origine de l'écriture jusqu'à la constitution d'Athènes, tout se liait dans le vaste plan de recherches qu'embrassait M. Levesque. Ces mémoires

isolés donnèrent enfin naissance à deux ouvrages d'une certaine étendue, savoir, l'*Histoire critique de la République romaine*, et les *Études de l'Histoire ancienne et de celle de la Grèce.*

Le premier de ces ouvrages rassemble avec beaucoup de force tous les doutes que peuvent exciter les narrations plus brillantes qu'authentiques de Tite-Live; mais, en critiquant tant d'assertions hasardées, M. Levesque s'est-il lui-même abstenu d'avancer des opinions trop décisives? En pesant tous les grands hommes de la République romaine dans les balances de notre morale moderne a-t-il conservé l'impartialité d'un juge historique impassible, qui prend en considération la différence des lieux, des temps, des lois et des mœurs? Il nous semble plutôt un avocat habile qui poursuit et presse son adversaire; c'est pour ainsi dire un Annibal littéraire qui, justement indigné des flatteries que l'Histoire prodigue aux oppresseurs de l'univers, a fait serment de terrasser cette gloire romaine qui semble encore, du haut du Capitole, insulter aux

nations vaincues. L'ombre plaintive de Didon lui apparaît; les ombres sanglantes de Numance se pressent autour de lui et dénoncent à sa muse vengeresse ces injustices, ces crimes, ces pillages, ces massacres, ces incendies, que l'admiration servile des siècles a érigés en exploits glorieux; il attaque la maîtresse du monde jusque sur la chaise curule; il brise les orgueilleux faisceaux; il déchire la pourpre triomphale, et nous découvre sous ce voile trompeur, au lieu d'une déesse législatrice des nations, une furie altérée de sang et respirant la destruction. Ce nouveau point de vue où il nous place fait du moins apercevoir plus clairement des vérités faiblement indiquées par les historiens précédens, et, si l'on ne partage pas toujours ses opinions, on admire toute la vigueur d'un talent que l'âge a mûri et n'a point terni.

On retrouve les mêmes preuves de talent dans les *Études de l'Histoire ancienne*; mais on y trouve de plus un calme imposant, une douceur persuasive, une critique toujours victorieuse, parce qu'elle ne parle jamais le langage des passions. Cet

ouvrage est plutôt une réunion de plusieurs opuscules; point de plan, point d'ensemble, mais une variété agréable de sujets, tour-à-tour instructifs ou piquans. Il faut se rappeler que l'auteur destinait modestement ce livre aux jeunes élèves, circonstance qui explique certains détails élémentaires. Mais quand l'auteur s'y livre à une recherche savante, on est sûr de trouver dans lui le digne commentateur de Barthélemy, et si on lit le Voyage d'Anacharsis avec plus de plaisir, on lit peut-être quelques parties des Études de l'Histoire ancienne avec plus de fruit : on croit entendre réellement les leçons des sages de la Grèce et les accords si simples, si naïfs, et pourtant si sublimes de cette lyre que les Homère, les Pindare avaient vouée au culte de l'héroïsme et de la patrie.

Deux ouvrages de cette force semblaient promettre encore de longues années à l'honorable activité de M. Levesque; mais le sort en voulait autrement : ses Études de la Grèce furent pour lui le chant du cygne; ce fut sur les bords du Céphisse, sur les

coteaux de l'Hymette qu'il cueillit ses derniers lauriers; il ne put revenir de ces contrées chères aux Muses pour mettre la dernière main à une *Histoire de la Monarchie française*, à laquelle il travaillait, mais qui reste imparfaite, et ne verra peut-être jamais le jour. Perte regrettable, mais que pourront réparer les talens des *Lacretelle* et des *Lemontey*.

Telle fut la vie de M. Levesque; car la vie d'un homme de lettres est toute dans ses ouvrages: plus ils sont nombreux, moins elle doit offrir d'évènemens remarquables. L'existence paisible de M. Levesque s'est presque toute écoulée à l'ombre du cabinet. C'est là que, dès le temps de son séjour à Pétersbourg, il rentrait avec délices, après avoir rempli les devoirs de son état, comme après avoir reçu l'accueil distingué des grands. Souvent, à Paris, il préféra sa solitude laborieuse aux sociétés si justement célébrées du dernier siècle, où la réunion des gens du monde, des étrangers et des écrivains les plus connus, répandait une agréable variété de tons, de connaissances et d'opinions. Lorsque dans

les premiers mouvemens révolutionnaires une banqueroute lui enleva la presque totalité de sa modeste fortune, et que, s'oubliant lui-même, il dut gémir sur sa famille et sur les privations qui la menaçaient, ce fut encore dans l'étude qu'il trouva des consolations et des ressources. Il supporta ce malheur et ceux de la révolution avec la patience et la résignation du vrai sage, avec une douceur impartiale que les opinions exagérées et les passions fougueuses de ces temps ne purent elles-mêmes altérer. Bien éloigné cependant de l'impassibilité stoïque, il souffrait des maux de sa patrie; mais, livré plus que jamais au travail et à la retraite, il en rapportait toujours le courage et l'espérance d'un temps plus heureux, que du moins il a pu voir enfin se réaliser. Il vit tomber sur sa vieillesse un des rayons de l'astre régénérateur de la France; il eut le bonheur d'être du nombre de ceux qui reçurent la croix de la Légion d'honneur de la main même de S. M. l'Empereur, à la distribution solennelle qui en fut faite dans l'église des Invalides; honneur auquel il fut d'autant

plus sensible qu'il n'avait osé ni l'espérer, ni le solliciter.

Depuis ce moment rien ne troubla plus la sérénité de ses jours; elle se lisait sur son front, et ceux même qui ne le voyaient qu'un moment étaient frappés du calme vénérable répandu sur tous ses traits, de cette douce sagesse qui l'embellissait à son déclin : loin qu'il se ressentît de l'humeur chagrine de l'âge, chaque année semblait ajouter à cette expression touchante; c'était le repos auguste d'une conscience pure qui se rappelle avec satisfaction une longue carrière de vertus, et, se sentant désormais à l'abri de tous les orages des passions, participe déjà à une félicité plus que mortelle. Ses confrères ont souvent apprécié la sagesse conciliante de son caractère et cette indulgence naturelle avec laquelle il excusait toujours ceux qui avaient eu des torts envers lui. Nous l'avons entendu nous raconter avec le même ton de sang froid et de badinage les cabales qu'un certain géographe avait formées contre son élection à l'Académie en 1789, et les ridicules manœuvres par lesquelles en 1809

un certain helléniste essayait de lui ravir les honneurs dus à ses travaux philologiques. Nous savons même qu'il retenait des plumes, prêtes à le venger, et qu'il excusait ses antagonistes, même dans le cercle de famille le plus étroit. Le petit nombre d'amis qui furent admis dans sa retraite l'ont vu, au milieu de cette famille dans laquelle il trouvait ses seuls plaisirs, uniquement occupé de sa femme, de ses enfans, n'ayant d'inquiétude que pour leur avenir, de désirs que pour leur félicité, aimant enfin comme il était aimé, adoré, respecté de ce petit cercle qui lui devait la considération, l'aisance et le bonheur. Il jouissait avec délices des succès littéraires de sa fille unique, qui, dans de charmantes Idylles*, a peint les sentimens et les vertus dont elle trouvait le modèle sous le toit paternel. Il faisait lui-même l'éducation de son petit-fils, objet de sa plus vive tendresse, de ses soins les plus assidus, et c'était un spectacle touchant que celui de ce vieillard vénérable, cherchant avec bonté

* Idylles ou Contes champêtres, par Mme Petigny-Levesque, 3e édit., *Paris*, 1807.

à se mettre à la portée du jeune enfant qui, debout devant lui, écoutait avec une attention aussi tendre que respectueuse.

C'est au milieu de ces occupations, de ces travaux, de cette famille que rien ne peut consoler de sa perte, après divers accidens qui tenaient à une maladie de vessie dont il était attaqué depuis quinze ans, lorsqu'on le croyait sauvé, lorsqu'il était rentré à l'Institut avec une émotion bien généralement partagée, que, retombé tout-à-coup dans un affaiblissement total, il s'est éteint, en peu de jours, avec la résignation du sage et la tranquillité du juste, le 12 mars 1812, deux semaines avant d'avoir terminé sa 76e année.

AVIS DES LIBRAIRES-ÉDITEURS

SUR CETTE QUATRIÈME ÉDITION.

M. Levesque désirait ne faire paraître la quatrième Édition de son *Histoire de Russie* qu'après l'avoir mise complètement au niveau des connaissances actuelles ; il fut interrompu dans ce travail par la mort. Les Éditeurs, instruits des relations amicales et scientifiques que M. Levesque, depuis un an, avait formées avec M. Malte-Brun, proposèrent à ce savant de donner des soins à l'édition. M. Malte-Brun, occupé à terminer les immenses recherches nécessaires pour le perfectionnement du quatrième volume de son *Précis de Géographie universelle*, qui doit paraître sous peu, n'a pu se livrer au travail étendu qu'eût exigée l'édition de l'Histoire de Russie ; il nous a désigné M. Depping comme un des hommes le plus instruits en Histoire, et comme possesseur d'un grand nombre de notes précieuses relatives à la Russie. M. Depping s'est chargé de revoir

tout l'ouvrage et d'y ajouter les corrections et additions nécessaires, en respectant toutefois le texte de l'auteur. M. Malte-Brun a fourni un certain nombre de notes distinguées par les initiales de son nom, et, voulant remplir un devoir sacré envers la mémoire de M. Levesque, il a dérobé à ses veilles, déjà si occupées, quelques heures matinales et nocturnes pour composer un *Éloge historique* de cet académicien, d'après des notes fournies par Mme Petigny, née Levesque.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉDITION DE 1800.

Quand en 1781 [1] je publiai l'ouvrage dont je donne aujourd'hui une nouvelle édition, j'espérais que des critiques utiles me feraient reconnaître une partie des fautes dans lesquelles je pouvais être tombé. Mes espérances ont été déçues. Ce n'est pas que je n'aye été l'objet de plusieurs critiques, et même de critiques fort amères et très-injurieuses; mais elles ne m'ont pas procuré de lumières, et, malgré mes efforts pour dépouiller toute vanité d'auteur, j'ai été forcé de reconnaître que je possédais mieux mon sujet que ceux qui me donnaient des leçons magistrales.

Abandonné à moi-même, j'ai été obligé de joindre à mes premières recherches des recherches nouvelles, et de m'imposer un travail long et difficile pour me rendre mon propre censeur. Je ne crois pas qu'on me reproche trop d'indulgence. J'ai chargé presque toutes mes pages de corrections de style; j'ai revu avec scrupule le millésime marginal; j'ai

[1] Quoique le frontispice de l'ouvrage porte l'année 1782, il a paru dans les derniers mois de 1781.

soutenu de nouvelles preuves les faits qui m'avaient été constestés; j'ai revu les originaux que j'avais suivis; j'en ai consulté d'autres qui m'étaient échappés ou que je n'avais pas connus; j'ai fait à mon premier travail des changemens, des amendemens et des additions qui m'ont semblé nécessaires; j'ai profité du travail des auteurs dont les ouvrages n'ont paru qu'après le mien, et j'ai fait en même temps mes efforts pour ne rendre celui-ci guère plus volumineux qu'il ne l'était à la première édition. Je suis persuadé que la plupart des livres, surtout les livres historiques, et bien plus encore ceux qui concernent des histoires étrangères, pèchent par trop de longueur.

Comme dans la première édition j'ai eu, par complaisance, le tort de donner l'histoire de Catherine II, alors régnante, jusqu'au temps où mon ouvrage a été mis sous presse, il a fallu la continuer dans la nouvelle édition jusqu'à la mort de cette princesse. Quelques personnes trouveront que je l'ai trop louée; mais je l'ai crue, malgré ses fautes, digne de beaucoup de louanges. J'ai parlé d'elle sans aucun intérêt en 1781. J'étais de retour en France: pour assurer ma liberté toute entière, je n'ai pas même voulu lui faire hommage d'un exemplaire de

mon livre; ce que j'ai dit de ses grandes qualités et de son règne, je le pensais : je ne changerai pas aujourd'hui de langage pour complaire à ceux qui haïssent sa mémoire. J'ai vécu sept ans entiers dans la capitale de son empire; j'ai connu des personnes qui la voyaient chaque jour; j'en ai connu qu'elle admettait à sa familiarité. J'ai été souvent instruit de ses entretiens, de ses travaux, de ses délassemens. Je l'ai vue et entendue au milieu de sa cour, dans des fêtes, à des spectacles, entourée de l'enfance et de la jeunesse dans des maisons d'éducation qu'elle protégeait; je l'ai en quelque sorte observée par les yeux de témoins fidèles, et j'ai pensé que son caractère ne m'était pas inconnu. Je n'ai pas dissimulé ce qu'ont eu de répréhensible les dernières années de son règne; j'ai fait connaître son funeste abandon à ses favoris; j'ai peint les maux que son ambition ou sa faiblesse a causés à ses sujets et à ses voisins; mais je l'ai défendue de plusieurs imputations que je crois calomnieuses, et je crains que cette partie de mon livre n'ait un ton de plaidoyer, que l'on pourra trouver peu convenable au genre historique.

En écrivant sur la Russie, j'ai regardé les Russes instruits comme mes véritables juges, et j'ai appris

que leur jugement m'avait été favorable. J'ai redoublé de soins pour me rendre plus digne de leurs suffrages. Je proteste que j'ai toujours été sincère et que je n'ai rien négligé pour connaître la vérité ; ce qui ne signifie pas que je crois l'avoir toujours connue. Je me défie de l'histoire et même de celle que j'ai écrite.

PRÉFACE

DE L'ÉDITION DE 1781.

Les regards de l'Europe entière semblent aujourd'hui fixés sur la Russie, et plus on a long-temps exagéré sa barbarie, plus on est étonné de ses progrès. Son étendue la fait dominer à-la-fois sur la plus grande partie du nord de l'Europe et sur toute la partie septentrionale de l'Asie. Voisine de la Pologne et de la Suède, elle touche à la Chine, peut aisément, par ses îles orientales, communiquer avec le Japon, et est peut-être encore moins éloignée de l'Amérique. La différence du sol et des climats qu'embrasse sa domination lui procure une grande variété de richesses et un commerce d'exportation qu'aucune autre puissance ne peut égaler. Ses provinces de l'Europe lui fournissent des blés, du fer, du lin, du chanvre, des bois de construction, dont elle vend le superflu aux étrangers. Ses fleuves et ses forêts prodiguent à ses peuples une nourriture abondante, et ses abeilles, recueillant pour eux le suc des fleurs, les consolent de ne pas posséder ce roseau précieux, arrosé dans nos possessions américaines du sang de nos guerriers, des larmes de nos colons, et des sueurs d'un monde d'esclaves. Ses provinces asiatiques suffisent à la subsistance de leurs habitans, et lui offrent des

mines d'or et d'argent, des pierres précieuses, les plus riches fourrures, l'ivoire fossile, et ne semblent situées sous un climat rigoureux que pour se défendre encore mieux contre les efforts des nations avides et jalouses. En échange de ses castors et de ses belles peaux de renards elle reçoit l'or et le thé des Chinois : les Boukhars, nation tatare, distinguée par son industrie, fréquentent ses marchés orientaux ; les Persans et les Indiens viennent commercer dans son port d'Astrakhan ; des nations misérables et sauvages, qui semblent ne rien posséder, contribuent à sa richesse. La molle Italie lui demande ses œufs d'esturgeons, et la France et l'Angleterre du fer, des câbles, des voiles, instrumens de leurs exploits. Sa politique, secondée de la puissance, lui donne une influence marquée dans les cabinets de l'Europe ; ses victoires ont effrayé la Porte-Ottomane, qui ne lui pouvait opposer que des combattans valeureux et point de soldats ; son alliance vient d'être en vain recherchée par une nation que nos intérêts nous obligent de combattre, et que la justice nous ordonne d'estimer.

On est curieux de connaître l'histoire d'un peuple devenu si célèbre ; mais jusqu'à présent il était impossible aux Français de l'écrire. Quelques vérités et un grand nombre de mensonges, tirés de voyageurs peu instruits ou parvenus ; voilà tout ce qu'ils avaient à recueillir. On ne peut même, dans leurs

ouvrages, reconnaître les noms des hommes ni des lieux.

Un étranger qui se serait transporté en Russie, il n'y a guère plus de douze ans [1], pour étudier l'histoire de la nation, aurait été bien surpris de ne trouver aucun secours, à moins qu'on ne lui eût ouvert les cabinets des archives et les bibliothèques où les manuscrits étaient conservés. On n'avait encore rien imprimé sur l'histoire, si l'on en excepte un Abrégé fort court, qui a été honoré de sept éditions, parce qu'on n'avait rien de meilleur.

Les sources se sont multipliées depuis. Ce n'est pas que les Russes possèdent encore une histoire suivie de leur nation; mais ils en peuvent suivre toutes les époques jusqu'au règne du tsar Alexis, père de Pierre Ier. Elles sont consignées dans les différentes Chroniques qui ont été publiées depuis quelques années, et dans les ouvrages de quelques Russes modernes et de plusieurs savans allemands, qui, fixés dans la Russie, ont consacré leurs veilles à en éclaircir l'histoire.

Mais en vain un Français se promettrait d'écrire l'histoire de Russie, en restant à Paris dans son cabinet, ou se contentant de fouiller dans nos plus vastes bibliothèques. Il n'y trouverait guère que de quoi s'égarer et tromper les autres. Il faut aller en

[1] On écrivait cela en 1780.

Russie, s'y livrer pendant plusieurs années à une étude sèche et opiniâtre, apprendre non-seulement le russe moderne, mais encore l'ancien dialecte slavon-russe, dans lequel sont écrites toutes les Chroniques; lire et extraire des livres fastidieux, dans lesquels la vérité n'est parée d'aucun ornement, et se montre sous la moins agréable nudité; enfin se procurer des manuscrits rebutans par un caractère d'écriture difficile à déchiffrer, par des abréviations multipliées, par une orthographe vicieuse et par de nombreuses fautes de copistes. Ce n'est qu'après avoir bravé tant de sujets de dégoût qu'on peut commencer à écrire. C'est ce que j'ai fait; c'est le principal motif qui m'avait appelé en Russie; c'est ce que d'autres feront sans doute après moi, dans des circonstances peut-être encore plus favorables, et surtout avec plus de talent.

Mais ils se tromperaient si dans toutes les parties de leur ouvrage ils se promettaient d'attacher agréablement des lecteurs qui ne cherchent que le plaisir. Les anciens avaient un grand avantage : ils répandaient sur l'histoire des premiers temps des détails agréables, fondés sur des traditions altérées, incertaines et embellies par leur imagination. Ils racontaient des fables; mais ces fables plaisaient. Nous ne permettons plus aux historiens de nous plaire en nous trompant. La sécheresse est un défaut dans l'histoire; mais nous la préférons au mensonge.

Il n'est guère que des personnes familiarisées

avec les épines de la litterature qui puissent lire sans impatience l'histoire de la première race de nos rois. Parvenus à la seconde race, ils suivent, avec un intérêt mêlé de quelque horreur, les exploits guerriers de Charlemagne ; ils admirent en lui le législateur, l'ami des lettres dans un temps d'ignorance, l'homme supérieur à son siècle, autant qu'il est donné à l'homme de l'être : leur curiosité est piquée par les vicissitudes qui marquèrent le faible règne de son malheureux fils : le dégoût revient quand on est parvenu aux règnes de ses successeurs. Il en est de même de l'histoire d'Angleterre, et il faut s'attendre à trouver autant de sécheresse dans plusieurs parties de celle de Russie. Les auteurs des Chroniques de cette nation qui se sont succédés sans interruption depuis la fin du onzième siècle ont conservé le souvenir des faits principaux qui excitaient l'attention des contemporains, mais ils les ont revêtus de peu de circonstances, et ont négligé ces détails de la vie privée, et ces anecdotes qui sont les fleurs de l'histoire.

Celle de Russie a, plus encore que la nôtre et que celle d'Angleterre, un grand défaut ; c'est qu'on ne peut trop souvent en suivre le fil qu'avec peine. Ce défaut vient de ce qu'on y voit paraître successivement, comme acteurs, des souverains qui doivent leurs faibles dominations aux partages que leurs pères ont faits entre leurs enfans des différentes parties de leurs états ; dominations

prêtes à se subdiviser davantage, si ceux qui les possèdent ont de la postérité; ou à se réunir au corps dont elles ont été détachées, si leurs princes meurent sans laisser d'enfans mâles. L'embarras augmente, parce que plusieurs de ces petits souverains, déjà trop peu connus par eux-mêmes, portent le même nom. Il est vrai qu'ils sont distingués dans les Chroniques par le nom de leurs pères; mais souvent ces pères sont encore plus inconnus que leurs enfans. L'histoire de ces faibles princes devient d'autant plus obscure que les auteurs des Chroniques l'ont ordinairement négligée comme indifférente, et n'en ont parlé que lorsqu'elle a eu de l'influence sur l'histoire principale de la Russie. Ils se montrent sur la scène, on ne sait qui ils sont; quand on est parvenu à l'apprendre, ils disparaissent et sont bientôt oubliés. Si quelques-uns de leurs descendans se présentent à leur tour, on ne se souvient plus de leurs pères.

Ajoutez à ces inconvéniens la multiplicité des noms propres étrangers au lecteur, et qui lui paraissent d'autant plus barbares qu'il a moins d'habitude et de moyens de les prononcer. Le concours fréquent de syllabes qui ne se trouvent jamais ensemble dans le grec, le latin, le français ni l'italien, fatigue et blesse des organes novices à ces articulations.

Enfin l'histoire ancienne de Russie n'excite quelque intérêt que lorsqu'un souverain réunit sous sa

domination presque toutes les parties de l'état, comme sous le règne du premier Vladimir et sous celui d'Iaroslaf, son fils; ou quand lui seul attire sur lui toute l'attention, comme a fait André, fils d'Ioury; ou lorsque cette attention se porte sur l'état lui-même, comme dans le temps de l'invasion des Tatars; mais l'intérêt ne devient continu que depuis le règne de Dmitri-Donski, parce que, le premier, il a pour toujours abattu la puissance des princes apanagés.

Si l'histoire ancienne de Russie n'offre que peu d'agrémens, il n'en est peut-être aucune qui soit moins suspecte de mensonge. Elle doit cet avantage à la sagesse de Nestor, le premier de ses historiens. La simplicité de son style, qui n'est pas cependant dénué partout d'éloquence, porte un grand caractère de vérité. S'il s'est quelquefois laissé tromper par de fausses traditions, pour les temps qui ont précédé le règne de Vladimir le Grand, on voit, par son accord avec les historiens grecs, qu'il n'a pas du moins ignoré les faits principaux, et peut-être aucun écrivain du même siècle n'a-t-il été aussi peu avide de raconter des prodiges. Il nous a transmis quelques erreurs, mais il ne s'est pas plu à en inventer. Ceux qui l'ont suivi ont imité sa sagesse. Les historiens des siècles moyens ont été plus amis du merveilleux; mais les prodiges qu'ils aiment à raconter ne sont ordinairement dans leurs ouvrages que des épisodes superflus qu'on en peut écarter

aisément, et qui embarrassent, mais ne cachent pas la vérité.

J'ai écrit l'histoire d'un peuple étranger : je l'ai écrite avec liberté, sans passion, sans intérêt. Je n'ai pas craint le travail pour parvenir à la connaissance de la vérité; j'ai mis à la composition de mon ouvrage tous les soins dont j'étais capable; mais je n'y ai pu mettre que le talent que j'ai reçu de la nature.

AVIS AUX LECTEURS

SUR L'ORTHOGRAPHE DES MOTS RUSSES.

Les diphtongues *ai*, *ei*, *oi*, se prononcent toujours mouillées, à moins que l'*ï* ne soit tréma. Ainsi, dans le mot *karavai*, on prononce la dernière syllabe comme notre interjection *aye*. Il en est de même de *Troubetskoi*, *Alexei* : l'*i* se mouille comme s'il y avait *Troubetskoye*, *Alexeye*. Il serait ridicule de prononcer la finale de *mednoi*, *gostinnoi*, comme nous prononçons la première syllabe du mot *oi-seau*, ou le pronom *moi*.

Si l'*ï* est tréma, il fait seul une syllabe, comme en français *Mo-ï-se*.

Les Russes n'ont point de nasales. Il faut prononcer *an*, *in*, *on*, comme s'ils étaient suivis d'un *e* muet. Ainsi, dans les mots *Ivan*, *Panin*, *Nikon*, il faut prononcer *Ivane*, *Panine*, *Nikone*.

Les Russes ont deux *i* différens pour le son. Le premier se prononce comme en français. Le second, que, faute d'un autre caractère, nous représenterons par un *y*, et que les Russes appellent *iéry*, a un son plus plein, plus nourri, et se rapproche de notre triphtongue *oui*, prononcée très-brièvement.

L'*o* se prononce souvent comme *a*. On écrit *Golitsin*, et l'on prononce *Galitsine*. On dit plutôt casaque que cosaque. *Potemkin* se prononce *Patiom-*

kine, parce que l'*o* se change en *a*, et que l'*e* médial se transforme souvent en *ïo*.

Le *ch* se prononce partout comme dans le mot français *chat*, et dans l'écriture slavonne il se représente par un seul caractère qui s'appelle *cha*. Ainsi prononcez *strechnef*, comme s'il y avait *streche-nef*; *Vychgorod* comme *Vyche-gorod*, *Irtich* comme *Irtiche*. Je ne sais comment le nom de *Menchikof* a été changé par les Français en celui de *Menzikof*.

La consonne *j* se prononce, de quelque manière qu'elle se trouve placée, comme dans les mots français *je*, *jamais*. Prononcez *jitié* comme s'il y avait *gitié*, *ostrojski* comme *ostroge-ski*, *Rjevski* comme *Rgevski*.

Les Russes donnent à leur souverain le titre de *tsar*, et ils l'écrivent par le caractère qu'ils appellent *tsi* et qui répond à notre *ts*. Les étrangers ont tort d'écrire *czar*. Ce qui a occasioné cette erreur, c'est que les peuples de langue slavonne qui ont adopté les caractères romains donnent au *cz* le son du *ts*. Ainsi ils écrivent *dévieza* (la vierge), et ils prononcent *dévitsa*.

J'ai écrit *tsaritse* au lieu de *czarine*, qui n'est ni de la langue russe ni d'aucune langue. On appelle *tsaritsa* l'épouse du *tsar*, et *tsarevna* la fille du *tsar*.

Il faut écrire aussi *tsarévitch*, et non pas *czarovicz*, fils du *tsar*.

Le *tch*, représenté dans l'écriture slavonne par le caractère nommé *tcherf*, se prononce comme nous

ferions *tché*, ou comme si nous faisions précéder notre préposition *chez* du son d'un *t*. Enfin, devant quelque consonne ou quelque voyelle qu'il se trouve placé, il a le son du *c* italien devant *e* et *i*. Ainsi *Galitch* se prononce *Galitche*; *Koutchko* se prononce *Koutche-ko*.

Le *v* se prononce comme dans le mot français *va*; *Golovkin*, prononcez *Golove-kine*; *Novgorod*, prononcez *Nove-gorod* ou plutôt *Nove-gorote*, car le *d* final se prononce comme un *t*.

Les Russes prononcent le *v* comme une *f* à la fin des mots, et dans cette occasion j'ai écrit comme ils prononcent. J'ai mis *Romànof* au lieu de *Romanov*, *Rostof* au lieu de *Rostov*. Quelques personnes mettent en cette occasion une double *ff*, ce qui indique faussement une prononciation trop appuyée et trop dure.

Quelques Russes, lorsqu'ils écrivent en caractères romains des mots de leur langue, emploient le double *w*. C'est un usage qu'ils ont reçu de leurs précepteurs allemands. C'est ainsi que, au lieu d'écrire *Vorontsof*, comme la prononciation et l'orthographe russe l'indiquent, j'ai vu écrire *Woronzow*. C'est une orthographe allemande, qui embarrasse les Français et les engage à prononcer *Voronzou*. Voltaire, pour éviter le double *w*, appelle *Romano* le père de Pierre Ier, et il ajoute en note qu'on prononce aussi *Romanof*. Il ignorait alors qu'on ne doit pas prononcer autrement.

Le double w des Allemands ne se trouve pas

dans les caractères russes ; mais on trouve un *v* redoublé dans quelques mots composés, ce qui n'est pas la même chose. C'est ainsi que doit s'écrire le mot *Vvédénié* (introduction), composé de la préposition *vo* ou *v* (dans) et de *védénié* (l'action de conduire).

Ces observations m'ont paru nécessaires pour guider le lecteur dans la prononciation des noms propres d'hommes et de lieux qui se trouvent dans l'histoire de Russie. On a observé dans cet ouvrage l'orthographe russe avec autant d'exactitude qu'il est possible en employant nos caractères. On a seulement conservé le nom de *strélits* à la milice des *streltsi*, et celui de *zaporaviens* aux *zaporojski*, parce que les véritables noms russes auraient été moins agréables à l'oreille.

INTRODUCTION.

DE L'ANTIQUITÉ DES SLAVES.

Il en est des peuples comme des familles : leur origine remonte à l'antiquité la plus reculée ; mais cette ancienneté ne leur imprime un caractère de noblesse que lorsqu'on peut en produire les titres. Telle est la différence qui se trouve entre un empire anciennement célèbre et une peuplade nouvellement découverte, entre un noble qui conserve avec orgueil les parchemins enfumés où sont consignés les titres de ses ancêtres et un villageois qui sait à peine quel fut son aïeul.

Les Russes furent autrefois un peuple particulier ; mais la langue, les usages, les anciens témoignages historiques prouvent que dans la suite ils se sont confondus avec les Slaves. Ceux-ci, qu'on appelle par corruption *Sclavons* ou *Esclavons*, n'ont commencé à être connus sous ce nom en Europe que dans le quatrième siècle ; mais dès-lors ce n'était pas sans doute un peuple nouveau, et plusieurs branches de cette nation étaient vraisemblablement connues depuis long-temps des Grecs et des Romains sous des noms dif-

férens. Peut-être même les anciens Slaves ignoraient-ils les noms par lesquels les étrangers les désignaient; car il est des nations à qui leurs voisins ou leurs ennemis donnent des noms qu'elles ne connaissent pas elles-mêmes, ou qu'elle n'adoptent pas. Telle est l'antique et nombreuse race des Teutschers, que nous appelons *Allemands*, et que les Russes appellent *Nemtsi.* Tels étaient les peuples du Kiptchak, que les Russes appelaient *Polovtsi*, c'est-à-dire chasseurs ou brigands. Tels sont encore les Kalmouks et beaucoup d'autres. Peut-être aussi les différentes branches des Slaves se distinguaient-elles par des noms différens, comme le font à présent les différentes branches des Mongols ou des Tatars, ou même comme se distinguent les habitans de nos différentes provinces.

On suppose ordinairement que le nom des Slaves est tiré du mot *Slava*, qui signifie *gloire;* mais alors il faut supposer aussi que les Slaves avaient porté un autre nom avant de s'en donner un, fondé sur la gloire de leurs exploits [1]. D'autres auteurs, moins nombreux,

[1] Je crois à présent que cette supposition est inutile : les grands peuples n'ont point été d'abord désignés par un nom générique ; seulement chacune de leurs tribus

croient que le nom des Slaves est dérivé de *Slovo*, qui signifie *mot* ou *parole*. Il est vrai que dans les plus anciens de leurs auteurs ils sont nommés *Slovéné*, et il est possible que ces peuples, qui ont long-temps appelé les étrangers *muets*, se soient appelés eux-mêmes *parlans*. Ils avaient l'orgueil de croire qu'on ne parlait en effet que quand on employait leur langue, et que c'était être muet que de l'ignorer.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils portent ce nom depuis un grand nombre de siècles. Ils sont sortis de l'Orient comme toutes les autres nations [1], et les Orientaux rendent témoignage à leur antiquité [2]. Ils la font remonter, aussi-bien que celle des Russes, jus-

avait un nom particulier. Il en fut ainsi des Grecs, comme nous l'apprenons de Thucydide.

[1] La prétendue *sortie de l'Orient* des Slaves et des autres peuples de l'Europe n'a d'autres preuves historiques que les traditions recueillies par Moïse. *M. B.*

[2] Aucun écrivain oriental antérieur au dixième siècle n'a connu les Slaves ou Seklab. Ainsi les témoignages que l'auteur va citer ne peuvent rien décider à l'égard de l'antiquité de ces peuples, ni sur leur origine. Les orientalistes ne font aucun cas de ces prétendues généalogies des enfans de Japhet, fabriquées à loisir par des Arabes, qui avaient lu Moïse et qui voulaient l'imiter. *M. B.*

qu'à Japhet, troisième fils de Noé. Ces traditions prouvent la célébrité qu'avaient dans l'Orient les peuples qu'elles concernent. Suivant le prince tatar Aboulgasi-Baïadour, historien de sa nation, et suivant les auteurs cités par d'Herbelot, dans sa Bibliothèque orientale, les Slaves descendent de *Seklab* ou *Saklab*, et les Russes de *Rouss*, tous deux fils de Japhet.

Il est probable que les Slaves, en sortant de l'Orient, se répandirent d'abord dans plusieurs contrées de la Russie : ainsi la principale de leurs habitations actuelles fut aussi leur première habitation en Europe. Peut-être, comme tant d'autres peuples venus des régions orientales, commencèrent-ils à se répandre sur les bords de la mer Caspienne et des Palus-Méotides. On veut que de là ils se soient portés dans la Paphlagonie; on leur fait peupler la Médie, on conjecture même que les Troyens étaient des Slaves. On voudrait surtout, mais sans autre preuve que celle de leur nom, trouver des Slaves dans ces Hénètes, Vénètes ou Vénèdes, qui, chassés de la Paphlagonie par une sédition, se joignirent à Agénor, et vinrent, après la ruine de Troie, se réfugier au fond du golfe Adria-

tique [1]. Le pays où ils s'établirent prit le nom de *Vénitie*, d'où s'est formé dans des siècles postérieurs celui de *Venise*. Il est vrai que le nom des *Vénèdes* a beaucoup de rapport avec celui des *Vendes*, porté encore à présent par les Slaves d'Allemagne; il est encore vrai qu'une ville fut autrefois fondée par les Slaves, sous le nom de *Veneta*, vers l'embouchure de l'Oder, et qu'ils élevèrent aussi une ville du même nom dans l'île de Rugen. Ce nom est tiré d'un mot de leur langue, qui signifie *couronne*. Ils appelaient autrefois couronne d'un pays (*Venets-Zemli*), sa dernière limite, la frontière qui en faisait la défense, et l'on avouera que ce nom convenait assez bien au pays qu'occupèrent les Vénètes sur les bords du golfe Adriatique.

Quelles que soient les contrées où les Slaves

[1] Ces conjectures appartiennent à des savans slavons : c'est ainsi que des savans d'origine gothique, et d'autres d'origine celtique, s'efforcent de peupler le monde presque entier de Celtes et de Goths. *Note de l'auteur*.

Je ferai observer que toutes les conjectures les plus extravagantes en faveur de l'extension des Slaves se trouvent réunies dans un ouvrage, dont le titre semblerait annoncer un paradoxe tout-à-fait contraire, savoir l'*Orbis Gothicus* de *Prætorius*. C'est l'arsenal où puisent encore plusieurs savans polonais et russes, qui veulent peupler l'univers des Slaves. *M. B.*

se sont anciennement répandus, il paraît certain qu'ils restèrent en grand nombre dans la Russie, confondus par les anciens avec d'autres peuples, sous le nom de *Scythes*, ou plutôt inconnus en effet, parce qu'on n'étendait pas encore si loin les bornes de la terre habitable. Le nom du *Borystène*, à présent le *Dnèpre*, paraît même appartenir à leur langue. Il semble signifier *muraille formée par une forêt de pins*, et être tiré du mot *bor*, forêt de pins, et du mot *stena*, muraille. De vastes forêts de pins bordent en effet les rivages du Borystène. Suivant une tradition, que je n'oserais garantir, leur ville principale, située près de l'endroit où s'éleva depuis Novgorod, s'appelait *Slavensk*. Quoi qu'il en soit de l'existence de cette capitale, il est certain qu'à différentes époques ils se répandirent au couchant et au midi; les uns s'approchèrent de l'empire romain, et finirent par l'infester; d'autres suivirent les bords de la mer Baltique. La postérité de ces divers émigrans occupe aujourd'hui la Bohême, la Bulgarie, la Servie, la Dalmatie, une partie de la Hongrie, et est répandue en Allemagne, dans la Poméranie, la Silésie et d'autres contrées.

Cependant tous les Slaves n'étaient pas sortis de la Russie et de la Pologne, ou, pour

parler le langage des anciens, de la Scythie. Ils y formaient encore une innombrable population, divisée en plusieurs tribus, et distinguée par des noms différens. On les nommait *Volhiniens* dans la Volhinie, *Lekhs* sur les bords de la Vistule, *Polianes* sur ceux du Dnèpre, *Polotchanes* sur les rives de la Polota, qui tombe dans la Dvina, *Dregvitches* entre la Dvina et le Pripet. Ceux qui vivaient dans les forêts étaient appelés *Drevliens;* près du lac Ilmen ils conservaient le nom de *Slaves,* et prenaient celui de *Sévériens,* c'est-à-dire de septentrionaux, le long de la Desna et de la Soula. Nestor.

Note sur l'Origine des nations slavonnes.

L'origine des Slaves est une des questions historiques les plus importantes. Voici les deux seuls systèmes qui comptent aujourd'hui des partisans parmi les savans.

Le premier est celui de *Bayer*, *Müller*, *Suhm*, et en général de tous ceux qui ont écrit depuis 1750 à 1770.

« Les *Sarmates*, venus d'Asie vers la naissance de J.-C., » occupèrent tous les pays qu'arrosent le Don, le Dnié- » per, le Dniester et la Vistule. Ils se réunirent aux *Vé-* » *nèdes* ou *Wendes*, anciens habitans de la Prusse. Dans » le quatrième et cinquième siècles nous voyons dispa- » raître le nom des *Sarmates;* celui des *Slavons* le rem- » place. C'était donc le même peuple, sous une dénomi- » nation nouvelle. Probablement les nations sarmatiques,

» opprimées par les Huns sous Attila, se réunirent-elles » dans une nouvelle confédération à l'époque de la des- » truction de l'empire hunnique ; cette confédération prit » le nom des *Slaves*, c'est-à-dire peuples illustres, libres, » puissans, ou bien celui des *Slovènes*, c'est-à-dire » hommes de la même langue. Il est encore possible » qu'une nation particulière, venue avec les Huns de la » Sarmatie asiatique, et nommée *Slavons*, soit venue se » joindre aux premières colonies des Sarmates».

L'autre hypothèse est celle qui, successivement indiquée et étendue par *Dolci*, *Gatterer*, *Schlœzer* et moi, a pris diverses nuances, mais a toujours pour base l'idée que tous les peuples slavons sont *indigènes de l'Europe*, ou qu'ils y ont été établis dès la première aurore de l'histoire. Dolci les fait venir de l'Illyrie; Gatterer de la Dace, et Schlœzer du pays des Wendes. Voici de quelle manière je crois pouvoir réunir toutes les données de l'histoire sur cette question.

« Nous trouvons dans la géographie ancienne les *Vé-* » *nèdes* ou *Venedæ* établis depuis un temps immémorial » vers les embouchures de la Vistule. Jornandès, écrivain » du sixième siècle, nous apprend que les *Winidæ*, na- » tion très-nombreuse, divisée en trois branches, les » *Winides*, les *Slavons* et les *Antes* occupaient tous les » pays qu'arrose la Vistule et qui bornent la Dace au » nord (*Jornand.*, cap. 23)».

« En rapprochant ce témoignage de celui de Tacite et » de Strabon, nous sommes autorisés à considérer comme » une branche des Winidæ, Wendes ou Vénèdes plu- » sieurs nations de la Germanie occidentale, nommément » les *Lygiens*, établis dans la grande Pologne; les *Bas-* » *tarnes* et *Peucines* au nord des monts Carpathes; les » *Zaboci* sur le Bug; les *Biessi* dans les monts Biesziad,

» près Lemberg; les *Carpes* dans les montagnes qui ont » conservé leur nom; les *Mougilones* ou habitans des col- » lines (de *Moghila*), placés par Strabon vers les sources » de la Vistule; peut-être encore les *Elysii*, les *Luii* et » même les *Semnones,* dont le nom paraît venir de *Ziemia* » ou *Semia*, contrée, pays.

» Ces nations appartenaient toutes à la race des Wen- » des; leurs noms, qui tous ont en slavon une significa- » tion, les dénominations des fleuves, montagnes et vil- » les, qui toutes sont slavonnes, le démontrent. Si Tacite » eût été à même de distinguer le slavon du germanique, » il eût étendu à toutes ces nations ces paroles mémora- » bles qu'il dit à l'égard des Venedæ : *Dubito an Venedo-* » *rum nationem Germanis an Sarmatis adscribam* (De » mor. Germ., cap. 45).

» Les raisons que Tacite donne ensuite pour considé- » rer les Vénèdes comme Germains, sont faibles pour » prouver l'affirmative; mais elles démontrent bien, dans » la négative, que ces peuples *n'étaient point Sarmates.* » Si les Vénèdes n'étaient pas Sarmates, les autres nations » slavonnes ne l'étaient pas non plus.

» L'indigénat européen des nations slavonnes, prouvé » d'ailleurs par leur langue, s'accorde donc parfaitement » avec la géographie ancienne. La position de ces nations » a fait que leur importance échappa aux regards des » Romains. Les hordes sarmatiques, parcourant et dévas- » tant toute l'Europe orientale, devaient être plus con- » nues des anciens : le nom de *Sarmatia* prit une grande » étendue; mais, parmi les nations qui occupaient ce pays, » il y en avait sans doute d'étrangères à la race sarmate.

» Mais, nous demande-t-on, jusqu'où s'étendait les » nations slavonnes ou wendes?

» Les noms géographiques de la Dace paraissent de tout

» temps avoir été slavons. Plusieurs noms de personnes le
» paraissent également. L'opinion de Gatterer, qui regarde
» les Daces et les Gètes comme une nation slavonne, a
» beaucoup de probabilité. Ce savant croit que les Gètes
» et Daces, en fuyant devant Trajan, ont fondé la nation
» des Slavons ou *Sclavini* proprement dits, qui en 470 se
» montrèrent au nord des montagnes de la Transylvanie.
» (*Gatterer*, disquis. an popul. slavicor. orig. a Dacis Ge-
» tisque liceat repetere, in Comment. Soc. Scient. Got-
» ting. XI, p. 167).

» Les noms des plantes, en dacique et gétique, cités
» par l'interpolateur de Dioscorides et par Apulée (*de*
» *virtut. herb.*), offrent quelques traces de la langue sla-
» vonne.

» On objecte à cette opinion « que les Grecs ont una-
» nimement considéré les Gètes comme étant de la même
» race que les *Thraces* ». Nous répondrons pour M. Gat-
» terer que cette objection n'en serait pas une, si la race
» même des Thraces, des Mysiens, des Hénètes était de
» la même souche que les Slavons. Or nous avons trouvé
» des raisons qui doivent du moins rendre très-vraisem-
» blable cette origine commune. Non-seulement un grand
» nombre de noms géographiques de la Thrace se termi-
» nent en *ava* et *itza* ou *issa*, comme les noms polonais
» et russes; mais nous retrouvons des nations entières
» dont les noms sont slavons, tels que les *Bessi* du mont
» Hémus, homonymes avec ceux des monts Biesziad près
» Lemberg; les *Crobyzi*, dont le nom répond à celui de
» *Chrobates*, *Horwathes*, *Criwizes* et autres, qui dans les
» divers dialectes slavons signifient *montagnards* (de
» *Chrebet*, *Chrobat*, *Hripat*, etc.). Le nom célèbre des
» *monts Riphéens* ou *Rhipéens* paraît venir du slavon;

» il en est de même de celui d'*Ister* donné au Bas-Danube, » et inconnu aux Germains.

» Il nous paraît donc probable qu'il a de tout temps » existé dans les contrées qui avoisinent le mont et le Bas-» Danube quelques nations de race slavonne. Nous en » dirons autant de la *Carniole* et des pays sur la *Save* et la » *Drave*, dont les dénominations évidemment slavonnes » remontent au-delà de l'ère vulgaire; mais nous ne di-» rons pas que toutes les nations illyriennes étaient de la » même race, comme l'ont prétendu *Orbini* (Regno delli » Slavi, pag. 173); *Dolci* (de Illyricæ linguæ vetustate et » amplitudine, Venise, 1754), et *Katanisich* (Specimen » philolog. et geograph. Pannon. Zagrab, 1797). Ces au-» teurs vont jusqu'à vouloir faire considérer l'Illyrie » comme la souche primitive de tous les Slavons; asser-» tion fausse dans son exagération, mais qui renferme » quelques traits de vérité, méconnus par Adelung.

» Les *Roxolani* des anciens, qui dans plusieurs manus-» crits de Strabon sont nommés *Roxani*, et qui habi-» taient sur le Borystène et vers le Tanaïs, me paraissent » être les ancêtres des *Rusieny*, dont parle l'histoire de » Pologne dès le dixième siècle, et des *Rhos*, nommés » dans la Byzantine, par conséquent des *Russes* moder-» nes, qui écrivent eux-mêmes leur nom par un *o* et non » pas par un *u*. (Voyez ci-après la note sur l'origine des » Russes).

» En admettant l'indigénat des nations slavonnes en » Europe, toute l'histoire de leurs migrations dans le » cinquième et le sixième siècle devient claire et fa-» cile à comprendre. Ces nations, après la destruction » de l'empire des Ostrogoths sur le Dniéper, et de celui » d'Attila, se mirent en liberté, se multiplièrent et ob-» tinrent de la puissance et de la gloire. Les *Antes* ou les

» *Roxani*, les plus éloignés vers l'orient, se mêlèrent avec » les restes des Huns; de là la langue slavo-russe. Les » Slavons du Dniester s'emparèrent de la Dace, de la » Mœsie, de l'Illyrie; ils s'y réunirent aux restes des an- » ciennes nations slaves et à quelques colonies romaines; » de là les dialectes si variés de la langue slavo-illyrienne. » Les Wendes ou Winidæ se répandirent dans le nord-est » de la Germanie, abandonné par les Vandales, les Lon- » gobardes, etc. Partout et au même instant on vit s'éle- » ver un grand nombre d'états slavons, phénomène inex- » plicable dans le système de ceux qui veulent faire venir » les Slavons de l'Asie comme une horde des Nomades». (*Extrait d'un Mémoire inédit sur les peuples du Nord et de l'Est de l'Europe*).

On vient de m'apprendre que le savant *Appendini* dans son *Histoire de Raguse* a rassemblé quelques preuves de la parenté des *anciens* Illyriens avec les Slavons, qui en 620 repeuplèrent l'Illyrie. *M. B.*

ESSAI

SUR LES RAPPORTS DE LA LANGUE DES SLAVES AVEC LES LANGUES GRECQUE ET LATINE.

En quelque endroit de la terre que la langue slavonne ait pris naissance, elle a dû, comme toutes les langues originales, être inventée par un peuple encore sauvage, qui n'avait observé dans la nature que les objets de ses premiers besoins, qui ne parlait que pour les exprimer, et dont le langage était aussi borné que ses idées étaient peu nombreuses. Si le Dictionnaire primitif de ce peuple, composé de peu de mots, se trouvait être le même que celui d'un autre peuple à la même époque, ne pourrait-on pas affirmer que ces deux peuples, dans leur état de sauvages, ne formait qu'une même nation? Si les langues de ces deux peuples étaient fort différentes dans leurs progrès, en sorte qu'elles n'eussent rien de commun que ces premières expressions que la nécessité inspire à la peuplade la plus brute, ne reconnaîtrait-on pas que les deux nations, n'en ayant fait qu'une seule dans l'origine, se sont séparées long-temps avant que leurs idées eussent acquis l'étendue que donne une civilisation même naissante?

Que deux langues différentes aient des mots semblables pour exprimer des idées qui tiennent à une intelligence, à une industrie perfectionnées, ou du moins déjà étendues, cela prouve seulement que les deux peuples ont eu des communications réciproques; mais si les mots semblables de deux langues expriment les premières idées qui frappent les hommes les plus sauvages, cela prouve que les peuples qui les parlent ont été réunis vers le temps de leur berceau.

Ce rapport entre deux langues dans les expressions que les premiers besoins doivent inspirer à des peuples sauvages, je le trouve entre la langue latine et slavonne; mais le latin et le slavon cessent de se ressembler où commencent les expressions qui conviennent à des hommes plus éclairés, dont les besoins sont plus nombreux, les observations et les idées plus étendues.

Cette conformité que je trouve entre le latin et le slavon, pour les expressions primitives, c'est-à-dire pour celles qui ont dû être imaginées par le peuple même le plus sauvage, je la remarque aussi entre la langue slavonne et la langue grecque.

Les premières personnes que des sauvages doivent nommer, c'est le père, la mère, le

frère. Les mots latins *pater*, *mater*, sont les mêmes en grec, πατηρ, μητηρ, et dans le dialecte dorique ματηρ. Mais ils ne sont pas étrangers au slavon. *Mat*, génitif *materi* en slavon, et *mater* en latin ne diffèrent que par la terminaison, à laquelle on n'a pas égard dans la recherche des étymologies.

Les Slaves, dans le style noble, appellent le père *otets;* mais dans le style familier ils se servent du mot *batiouchka*. Les deux dernières syllabes de ce mot sont le signe d'un diminutif caressant; il ne reste que la syllabe *bat* qui répond à la syllabe *pat* du mot *pater*, ou qui plutôt est la même par le changement facile et très-ordinaire du *b* en *p*, qui sont deux lettres du même organe.

Mais comme les Slaves changent souvent l'*a* en *o* et l'*o* en *a*, on peut dire que ce qu'il y a de radical dans le mot slavon *otets* (père) se trouve dans le mot grec αττα, et ce même mot, avec le seul retranchement d'un *t*, appartient aussi, dans le même sens, à la langne tartare, *ata*.

Si du mot *frater* on retranche la terminaison propre à la langue latine, il ne reste que *frat*, qui est le même mot que le *brat* des Slaves; car on sait avec quelle facilité le *b* se change en *v* et le *v* en *f*. Il est inutile d'en citer des

exemples. Ce même mot est de la langue des Grecs : φρατηρ, φρατωρ, qui est de la même tribu ; ρατρια, communauté de tribu et par conséquent d'origine, confraternité.

Les principaux phénomènes de la nature ont à-peu-près le même nom dans les deux langues. *Sneg*, *nix* ; *grad*, *grando* ; *vetr*, *ventus* ; *téplost*, *tepiditas* ; *solntsé*, *sol* ; *ogon*, *ignis* ; *plamia*, *flamma* ; *glyba*, *gleba* ; *loutch*, rayon lumineux, qui a bien du rapport à *lux* et au mot grec λυκη ; *svon*, *sonus*, en italien *suono* ; *notch*, *nox*, et chez les Grecs νυξ ; *den*, *dies*. Si les Grecs n'ont pas le mot *den* des Slaves pour marquer la durée d'un jour, ils l'ont conservé pour signifier une durée indéterminée, δην, *diu*, δηναιος, *diuturnus*. Les Latins ont bien senti le rapport de ces deux sortes de durée, puisque, dans leur langue, *dies* (le jour) et *diu* (long-temps) sont le produit d'une même racine.

Voda signifie de l'eau en slavon ; *vadum*, par le changement de l'*o* en *a*, est pris dans le même sens en latin : *sulcant vada salsa carinâ*.

L'*o* se changeant indifféremment en *a*, on retrouve absolument le même mot dans *more*, *mare*. J'en dis autant de *nos*, *nasus*, de *sol*,

sal, en grec ἅλς, par le changement familier de l'aspiration rude en *sigma*. (ἅλς, σαλος).

Spina est chez les Latins la partie du dos formée par les vertèbres, et par assimilation une épine, parce que les vertèbres sont d'une forme épineuse; chez les Slaves c'est le dos lui-même.

Costa est chez les Latins le nom que portent les os des côtes, et chez les Slaves *cost* est un os en général.

Une graine, une semence se nomme chez les Latins *semen*, et chez les Slaves *semia*: génitif latin *seminis*; génitif slavon *semeni*. Ce que les Slaves appellent *kholm*, les Latins le nomment *colmen*, *culmen*: ce que ceux-ci appellent *vertex*, les autres l'appellent *verkh*.

Scala signifie en slavon un rocher, et en latin un *escalier*, peut-être parce que les brisures des rochers forment des degrés qui aident à les gravir. On ne serait pas étonné qu'un peuple qui aurait habité long-temps les antres des rochers donnât ensuite le même nom aux demeures qu'il apprendrait à construire ou à quelques parties de leur construction. C'est ainsi qu'en Sibérie on donne le nom d'*iurte* aux souterrains que se creusent les sauvages du Kamtchatka, et aux cabanes que s'élèvent d'autres sauvages.

On peut croire que les Grecs ont eu originairement la racine *scal* du mot slavon *skala*, qui l'ont eue dans le même sens, et que de cette racine sont dérivés les mots σκαλλω, σκαλευω, *fodio sarrio*, σκαλις, *sarculum*, σκαλισμος, *sarritio*. Si l'on peut regarder la Thessalie, contrée montueuse, comme le berceau des Grecs, il est probable que les inondations fréquentes qui se terminèrent par le déluge de Deucalion les forcèrent de laisser les vallons en friche, et de cultiver les rochers que dans notre supposition ils appelaient σκαλας. C'était sur les rochers qu'ils exerçaient l'action qu'exprime le verbe σκαλλειν, *creuser*. Les fissures naturelles des rochers purent leur donner l'idée de ce travail: par ce travail ils imitaient ces fissures, et ils l'exprimèrent par un mot dérivé du nom qu'ils donnaient aux rochers eux-mêmes. Dans la suite ils abandonnèrent ce nom; les Latins l'ont recueilli; mais ils en ont un peu détourné l'acception, que les Slaves ont conservée.

Ceux-ci appelaient autrefois *gosti* les étrangers, et ce nom dans la suite est resté aux marchands, parce que ces marchands furent d'abord des étrangers, *forenses*. Il faut observer que le *g* en slavon n'est souvent qu'une aspiration. Ainsi le mot *gosti* des Slaves est pré-

cisément l'*hostis* des Latins, et ce mot *hostis* ne signifiait ordinairement qu'un étranger. *Hostis enim, apud majores nostros, is dicebatur quem nos peregrinum dicimus.* Cic. de Off.

Mais on sait que long-temps les peuples méprisèrent et haïrent les peuples d'origine différente. Alors on ne voyageait guère volontairement : l'hôte, l'étranger, *gost, hostis,* était ordinairement un homme repoussé de sa patrie, ωσθεις, du verbe inusité ωθω ou même ωω, qui fait à la troisième personne du prétérit passif ωσθαι, d'où vient le verbe usité ωστιζω, *trudo.* Ainsi l'expression slavonne et latine se retrouve au moins radicalement dans la langue grecque.

Un peuple sauvage, après avoir donné des noms aux choses, doit inventer des noms d'une autre espèce pour en désigner les qualités ; c'est ce que nous appelons des adjectifs. Or les premiers adjectifs que doivent inventer des sauvages sont la plupart ceux qui se trouvent les mêmes en latin et en slavon, et souvent aussi en grec. Levi, *lævus*, λαιος, et, avec le digamma, λαιϜος. *Desny, dezter,* δεξιος, δεξιτερος. *Novoi,* et peut-être autrefois *nev* ou *nevoi*, *novus*, νεος, νεϜος. *Vetkhoi, vetus Iouny, junis*, inusité, mais dont s'est formé le

comparatif *junior*. *Div*, *divnoi*, étonnant, d'où paraît venir *divus*, *divinus*, διος, διFος.

Les pronoms des Grecs, des Latins et des Slaves sont les mêmes. On trouve en grec, dans les cas indirects du pronom de la première personne, μου, εμου; en latin *mei*, *me*; en slavon, *menia* ou *mia*, *mene*, *mne* ou *mi*. A la seconde personne, *tu*, *ty*, συ, τυ. A la troisième, *se*, *sebia*, *sia*, et en grec ἑ avec l'aspiration rude, qui s'est changé en *s* dans les langues latine et slavonne.

Les pronoms possessifs en sont dérivés : *meus*, *moi*; *mei*, *moë*; *tuus*, *tvoi*; *suus*, *svoi*.

Plusieurs noms de nombre ont de grands rapports entre eux en latin, en slavon et en grec : *duo*, *dva*, δυω; *tres*, *tri*, τρεις; *quinque*, *piat*, πεντε; *sex*, *chest*, ἑξ; *sem*, *septem*, ἑπτα, où l'aspiration changée en *s* donne σεπτα; *decem*, *deciat*, δεκα.

Le premier verbe qu'on ait dû imaginer dans toutes les langues est celui qui exprime la convenance du sujet avec l'attribut, ou de la substance avec sa qualité, le verbe *être*. Il paraît impossible que plusieurs peuples se soient rencontrés par hasard à exprimer de la même manière plusieurs des variations par lesquelles on indique l'état actuel d'être, par rapport aux différentes personnes. Si cette

conformité se trouve dans la langue des Slaves, dans celle des Grecs et dans celle des Latins, si elle ne peut être attribuée au hasard, il faut reconnaître que les trois nations ont été réunies dans leur origine.

Pour que cette ancienne union soit prouvée, il suffira donc de joindre aux présomptions que j'en ai déjà fournies la seconde et la troisième personne du verbe *être* au singulier et au pluriel dans les trois langues.

GREC.	LATIN.	SLAVON.
εις, dorique εσι.	*es*	*esi.*
εστι.	*est*	*est.*
εστε.	*estis*	*este.*
εισι.	*sunt*	*sout.*

La première personne est en grec, ειμι, εμι, εμμι; elle a été aussi εσμι, d'où la seconde personne εσι, εσσι. En slavon *esm.*

La première personne du pluriel a une grande ressemblance en grec et en slavon, et en a peu en latin : εσμεν, *esmi*, *sumus.*

J'ai suivi ici, pour les mots slavons, la même orthographe que si j'avais employé les caractères propres à cette langue; mais il faut observer que l'*e* initial est précédé, dans la prononciation, du son d'un *i* très-bref. On écrit *esi*, *est*, *esté;* mais on prononce *iési*, *iest*, *iesté.* Cette prononciation est, je ne dirai pas

celle des Latins, mais celle des Romains, ou du moins de ceux qui se piquaient d'urbanité. Prononcer l'*e* plein, sans le faire précéder du son d'un *iota*, c'était, dit Cicéron, imiter non la prononciation des anciens maîtres dans l'art de la parole, mais celle des moissonneurs [1].

Continuons de suivre les conformités des trois langues. L'action de manger est si nécessaire à notre conservation que le verbe qui l'exprime doit avoir été l'un des premiers que tous les peuples aient inventé. Sera-ce par hasard que le présent indicatif se trouve le même en grec, en slavon et en latin, si l'on excepte la première personne du verbe slavon, dont la racine est conservée dans la seconde et la troisième personne de la langue latine, et dont on trouve des dérivés dans la langue grecque?

GREC.	LATIN.	SLAVON.
εδω.	*edo.*	*em* ou *iam.*
εδεις.	*es.*	*esi* ou *iasi.*
εδει.	*est.*	*est* ou *iast.*
εδομεν.	*edimus.*	*édim* ou *iami.*
εδετε.	*editis.*	*édité* ou *iasté.*
εδουσι.	*edunt.*	*ediat* ou *iadat.*

[1] *Quare Cotta noster, cujus tu illa lata, Sulpici, nonnumquam imitaris, ut iota litteram tollas, et e plenissimum dicas, non mihi oratores antiquos, sed messores, videtur imitari.* De Orat. lib. III. cap. 4.

Les traces de la forme *es*, *est*, de la première et de la seconde personne du singulier, en latin et en slavon, se retrouve dans le verbe grec εσθω ou εσθιω, qui signifie aussi *manger*, et dans le verbe ἑστιαω, *donner à manger, nourrir.*

Considérons de même les actions les plus familières, celles que les peuples les plus sauvages ont dû exprimer par des verbes, dès qu'il y a eu des verbes dans leurs langues. *Grad-i grad-iti*, marcher : *sed-ere*, *sid-eti*, s'asseoir, en grec εζεσθαι, de ἑδος siège, avec l'aspiration rude qui se change en *s; i-re, i-ti,* ι-ναι, ou ι-μεν, aller; *sta-re*, *sta-ti*, στα-ειν, se tenir debout; *vid-ere*, *vid-eti*, ειδω ιδον, et avec le digamma Fιδον, voir; *da-re*, *da-ti*, δοω, donner.

Un peuple sauvage est obligé de se construire des abris : *struere, stroiti*, construire. Il se fait des cabanes en coupant des branches, *seco*, *sekou*, couper. Il faut qu'il tortille ces branches pour en former des berceaux à-peu-près impénétrables à l'air; *vieo*, *viou.*

Ces hommes vagabonds menaient la vie pastorale; ils étaient *pastores*, *pastyri* ou *pastoukhli.* Ils portaient ce nom parce qu'ils faisaient paître leurs troupeaux, *pascere, pasti.* Παομαι, en grec signifie *posséder*, et dans les

temps anciens, quand les richesses consistaient en troupeaux, il signifiait *posséder des troupeaux, les faire paître.* De là πωϋ, *troupeau.* De la troisième personne du prétérit, πεπασται, et sans redoublement, πασται, s'est formé παστωρ, *pastor*, inusité en grec, mais qui se retrouve en latin, ainsi que beaucoup d'autres mots qu'on ne rencontre plus dans les auteurs grecs, et que les Latins nous ont conservé. Les Grecs ont du moins conservé le mot παστας, provenu de la même racine : il a dû signifier d'abord la retraite des bergers et des troupeaux; il a signifié dans la suite *chambre à coucher.*

La fortune de nos pasteurs consistait en brebis, *oves, ovsti*, οϊς, et avec le digamma οϝις; en bœufs, *bos, byk*, βους. Ils devaient se garantir des bêtes-féroces, *fera, sver*, θηρ, et chez les Attiques φηρ. Ils purent avoir une pratique commençante et très-imparfaite du labourage : *aro, arou*, αροω, je laboure.

Quelques mots slavons, perdus chez les Latins, se retrouvent chez les Grecs. *Légou* (je me repose) λεγω, *cubare facio*, λεγομαι, *cubo, jaceo, dormio. Plyt, plyvou* (naviguer, je navigue) πλειν, πλεω. *Peptou* (je fais cuire) πεπτω, πεσσω, πεττω. *Dolgoi* (long) δολιχος. Dans le mot *dolgoi* il n'y a de radical que la

syllabe *dol,* comme on le voit par le comparatif *doleié.*

Il est vraisemblable que la langue allemande n'est pas moins ancienne que les langues grecque et latine. Mon ignorance de cette langue ne me permet pas de la comparer avec le slavon; mais je vois dans quelques expressions primitives des deux langues une grande conformité, ou plutôt une parfaite identité. *Mat,* la mère, *mader; brat,* le frère, *brader; syn,* le fils, *sun* ou *son; dotch,* la fille, *dochter; liudi,* les hommes, *luden, luyden, leute,* d'où, sous les Mérovingiens, les hommes du roi furent nommés *leudes.*

Les exemples que j'ai rapportés établissent suffisamment l'origine commune des langues slavonne, grecque et latine [1]. Le fait ne peut être révoqué en doute. Dans quel temps, dans quelle contrée les nations qui dans la suite parlèrent ces langues différentes n'ont-elles fait qu'une même nation parlant un même langage? Je crois que cette nation venue de la Tartarie, et ayant côtoyé la mer

[1] Un savant allemand vient de publier une Dissertation dans laquelle il cherche à prouver que les langues slaves dérivent du samscrit : à cet effet, il montre non-seulement l'analogie des mots, comme M. Levesque, mais aussi l'analogie des locutions et des tournures. *D.*

Caspienne et le Pont-Euxin, est descendue dans la Thrace; qu'elle s'est partagée; qu'une partie a occupé ce qu'on a depuis appelé *la Grèce;* qu'une autre partie s'est répandue dans l'Illyrie, et qu'une autre enfin s'est enfoncée jusque dans l'Italie. Cette opinion est celle de M. Heyne [1]. Fréret pensait aussi que les Grecs composèrent, dans leur origine, un même peuple avec ceux de la Macédoine, de l'Epire et de la Thrace; que ce grand peuple, réuni sous la dénomination commune de *Pelasges*, n'avait aussi qu'un idiome commun, qui était la langue slavonne [2]. C'est ce qu'il a laissé à prouver, et je me suis emparé de la partie de son sujet qu'il avait abandonnée.

Il est certain que les Grecs eux-mêmes croyaient que leur langue n'avait pas été différente de celle des Thraces, puisqu'ils reconnaissaient un Thrace, Orphée, pour un de leurs anciens poëtes. Or la Thrace est voisine des contrées où l'on peut très-raisonnablement conjecturer que dans des temps fort anciens étaient répandus des peuples de langue slavonne.

[1] Christ. Gottl. Heynii Commentatio I super Castoris Epochis. Nov. Com. Acad. Gotting. Tom. I.

[2] Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, tom. XXI.

J'avais inséré dans la première édition de mon Histoire de Russie un *Essai sur la langue slavonne;* mais je n'y comparais cette langue qu'à la langue latine. Je l'ai refondu. Je n'ai pas cru devoir approfondir ici la question par rapport à la langue grecque; mais j'ai tenté de prouver la commune origine de cette langue avec le slavon dans une Dissertation que j'ai lue à l'académie des inscriptions et belles-lettres, et qui est imprimée dans le troisième tome de ma traduction de Thucydide [1].

[1] Plusieurs lecteurs regretteront de ne pas trouver ici, au lieu d'une comparaison peu utile, des détails sur l'histoire et le génie de la langue slave, que le savant auteur eût pu tracer mieux que personne. Nous suppléerons par quelques mots à son silence, en prenant pour guide le savant Dobrowsky, qui a traité ce sujet dans son ouvrage, *Geschichte der Bœhmischen Sprache.* La famille des langues slaves doit nécessairement être très-considérable, attendu que les Slaves se sont répandus depuis la mer Noire et la mer Adriatique jusqu'au golfe de Bothnie et la mer Glaciale. La variété des peuples qu'ils ont soumis, ou avec lesquels ils se sont mêlés, a produit une grande variété dans leurs dialectes, qu'on peut cependant ramener tous à deux branches, savoir, les dialectes des *Antes* ou Slaves orientaux, et ceux des *Slavènes* ou Slaves occidentaux. A la première branche appartiennent les Russes, les Illyriens, et à la seconde les Polonais, les Bohémiens, les Serbes et les Wendes du Nord. De tous les dialectes slaves le russe est celui qui a été le plus altéré par les langues étrangères. Les anciennes relations des Russes avec les Finnois et les Normands, l'introduction de la religion

grecque et la domination des Tatars ont eu une grande influence sur la langue russe : elle eut d'abord deux dialectes, celui des grands Russes au nord, et celui des petits Russes au sud. Ce dernier se rapprochait plus que l'autre de l'illyrien. Aussi, lorsque la Russie adopta le christianisme à l'exemple des Illyriens, chez lesquels il avait été introduit un siècle plus tôt par saint Cyrille et son frère Méthode, elle emprunta des Illyriens la traduction de la Bible, et les livres d'église avec l'alphabet que saint Cyrille avait inventé pour les Slaves d'Illyrie. Les grands Russes, dont le dialecte devint dominant, polirent dans la suite leur langage; mais la langue usitée dans les livres resta la même, à quelques changemens près, jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, et encore aujourd'hui on conserve dans les églises russes l'ancienne langue des Slaves d'Illyrie, de Servie et de Kief. Cette langue, que les Russes modernes entendent encore sans beaucoup de difficulté, est désignée chez eux par le nom de *slavenski*. Toutes les langues slaves ont de l'analogie avec le grec, le latin et l'allemand; elles accumulent les consonnes, surtout au commencement des syllabes, et multiplient les sons sifflans; elles n'ont ni l'aspiration du grec, ni l'*h* ni l'*f* du latin : le slave a trois genres pour les substantifs, mais il ne connaît pas d'articles; en revanche ses déclinaisons sont plus complètes que dans d'autres langues, ayant sept cas et même des inflexions particulières pour les choses animées et inanimées : dans quelques dialectes slaves il y a, outre le singulier et le pluriel, un duel. Les conjugaisons sont en slave fort simples, n'ayant d'autre mode que l'indicatif, et désignant l'infinitif par la particule *li*, le parfait par *l*, l'impératif par *i*, et le présent par *u*, *ju* ou *m*. Une particularité des langues slaves, c'est la distinction qu'elles font au parfait entre les actions dont la durée est courte ou longue. La formation des par-

ticipes est modelée sur celle des participes grecs. La construction de la phrase admet des inversions, et à cet égard la langue slave use presque d'autant de licence que la latine.

La langue commune de la Russie a subi plusieurs changemens; les grands Russes, comme les plus nombreux, ont d'abord fait dominer leur dialecte très-impur, mêlé de mots tatares, finnois, scandinaves : la civilisation en a donné la prononciation parmi les classes supérieures; le clergé a contribué à la régulariser et perfectionner en écrivant des livres de piété dans la langue vulgaire. Le savant archevêque Platon, de Moskou, n'a conservé l'usage du *slavénique* que pour le *Credo* et l'Oraison dominicale.

On peut apprendre à connaître le dialecte des petits Russes dans l'*Enéide travestie* (*Ieneïda parelitziovanaia*) qui a paru à Pétersbourg en 1798. C'est dans la *Volhinie* que ce dialecte se rencontre avec le polonais, et s'y confond même dans la bouche des peuples. A Chelm on n'entend plus que le polonais pur.

Plus au midi, la Bukowine et la Galitzie orientale renferment les nombreuses tribus des *Rusniaques* ou *Rusieni*, qui parlent un ancien dialecte russe. Cette nation s'étend au-delà des Carpathes, dans les comitats de Beregh, Schacosch, Nugwar et Zemplin, sur les deux rives du Theiss, et reçoit des Hongrois le nom d'*Orosz*, c'est-à-dire Russes.

Un autre dialecte russe, très-mêlé du tatar, est parlé à Susdal, à l'est de Moskou. Il est probable que les cosaques du Don se distinguent aussi par quelques particularités de langage. Les meilleures grammaires russes sont celles de *Heyne* et de *Vater*, toutes les deux en allemand.

M. B.

DE LA RELIGION DES SLAVES [1].

Le défaut de monumens pour l'histoire ancienne des Slaves ne permet pas d'embrasser le système complet de leur mythologie.

Procope, le premier écrivain qui ait parlé des Slaves sous ce nom, quoique d'autres peuples connus auparavant eussent sans doute avec eux une même origine, Procope dit qu'ils reconnaissaient un Dieu : il ajoute que cependant ils n'admettaient aucune Providence et qu'ils croyaient que tous les évènemens étaient produits par le hasard; mais il dit ensuite que, lorsqu'ils tombaient malades, ils promettaient à Dieu des offrandes pour en obtenir la santé. Cela paraît contradictoire et ne s'accorde que mieux avec la nature de l'esprit humain, qui semble fait pour réunir les plus choquantes contradictions.

Voilà à-peu-près tout ce que nous apprenons de Procope. Des traditions, quelques traits conservés dans les Chroniques, de vieilles chansons et des jeux qui sont restés en

[1] Cet article est tiré d'un petit Dictionnaire de la mythologie slavonne, composé par M. Mikhaïl-Popof, et imprimé dans un Recueil de ses Œuvres, intitulé *Dosougui, les Loisirs*; Petersbourg, 1772.

usage parmi le peuple donnent des lumières plus étendues sur le sujet que nous traitons.

Péroun que quelques nations slavonnes nommaient *Perkoun*, était le premier des dieux, le *Zeus* des Grecs, le Jupiter des Romains : sa puissance opérait tous les phénomènes célestes. Il avertissait les mortels par le feu des éclairs, et sa vengeance faisait rouler le tonnerre et lançait la foudre sur la tête des coupables. C'était lui qui rassemblait ou dispersait les nuages, qui retenait ou faisait tomber sur la terre les eaux supérieures. Son nom, dans l'ancienne langue des Slaves, signifiait le tonnerre. Peut-être était-ce le même dieu que les anciens Scythes révéraient, sous le nom de *Popeus*.

L'idole de Péroun avait la tête d'argent. Ses oreilles et ses moustaches étaient d'or, ses jambes de fer, et le reste de la statue était d'un bois dur et incorruptible. Elle était ornée de rubis et d'escarboucles, et tenait en main une pierre taillée dans la forme d'un éclair qui fend la nue en serpentant. Le feu sacré brûlait sans cesse devant elle, et si les prêtres manquaient à l'entretenir et le laissaient éteindre, ils étaient condamnés à périr dans les flammes, comme ennemis du dieu. C'était peu de lui sacrifier des troupeaux ; on immo-

lait quelquefois sur ses autels des prisonniers de guerre et souvent même des enfans de la nation. Partout la superstition a teint de sang les mains de ses pontifes ; partout les hommes ont fait de la Divinité un être malfaisant et cruel , qui se complaît dans le spectacle de l'humanité souffrante.

Souvent on rendait à Péroun un hommage moins cruel. On se coupait la barbe et les cheveux, et l'on faisait aux pieds de l'idole l'offrande de ces inutiles dépouilles. De vastes forêts lui étaient consacrées. Y couper un arbre , c'était les violer, et la mort seule pouvait expier un tel crime. Les nations aveugles croient honorer le ciel en se privant de ses bienfaits.

Si Péroun, le maître des dieux, ne s'annonçait que par le bruit du tonnerre ; si ses fêtes étaient souvent ensanglantées, *Koupalo*, qui recevait après lui les premiers hommages, était une divinité douce et bienfaisante, qu'on révérait au milieu des jeux et des plaisirs. C'était le dieu des productions de la terre : sa fête arrivait au commencement de l'été, le 24 de juin. La jeunesse des deux sexes, parée de couronnes et de guirlandes de fleurs, se rassemblait , formait des chœurs de danse et sautait légèrement par-dessus les feux qu'elle

avait allumés. Partout on voyait la douce impression de la joie, et les ris de l'innocence interrompaient seuls le bruit des chansons, où le nom de *Koupalo* était souvent répété. Le peuple russe conserve encore dans quelques lieux des restes de cette fête. On y passe dans les festins, suivant Lomonosof, la nuit qui la précède; on allume des feux de joie, et l'on danse à l'entour. Sainte Agrippine, que l'on invoque le même jour où l'on fêtait Koupalo, est surnommée dans quelques endroits, par le bas peuple, *Koupalnitsa*, du nom de cette ancienne divinité.

Il est singulier que la fête de *Koupalo* arrivât précisément le même jour où nous célébrons presque de la même manière, par des feux et par des danses, la fête de saint Jean-Baptiste. Cet ancien usage doit venir du Nord, où les peuples se livrent plus sensiblement à la gaieté au retour long-temps attendu de la belle saison.

Une déesse, qui présidait aux plaisirs de l'amour, une *Vénus*, était révérée sous le nom de *Lada*. Elle avait plusieurs fils : *Lélia* ou *Léliu*, dieu enfant, qui faisait naître l'amour dans les cœurs, répondait au *Cupido* des Romains, à l'*Eros* des Grecs, et avait pour frère *Dide* ou *Dido*, qui était leur *Antéros*.

Le troisième fils de *Lada* était un hyménée; il se nommait *Polélia :* ce nom, qui signifie *après Lélia, après l'Amour,* marque assez quelles étaient ses fonctions, puisque le mariage doit venir à la suite de l'amour.

Si les Slaves avaient leur Vénus, leur Amour et leur Hyménée, ils avaient aussi leur *Lucine,* à qui les femmes stériles demandaient la fécondité et qu'elles imploraient sous le nom de *Didilia.*

L'un des plus grands dieux était le protecteur des troupeaux : il se nommait *Véless* ou *Voloss.* Les Slaves et les Russes, dans le temps de leur idolâtrie, juraient par leurs armes, par *Péroun* et par *Véless,* qui quelquefois est nommé *Vlacié.*

Dogoda rafraîchissait la terre par des vents agréables et doux, répandait le calme dans les airs et faisait naître des jours sereins. C'était un zéphyr; mais *Pozvid* soulevait les vents impétueux, excitait les bourrasques, faisait gronder les tempêtes; rien ne résistait à la violence de son souffle : c'était Borée [1].

Des esprits domestiques, *Domovie-Doukhi,* étaient les génies tutélaires qui protégeaient l'intérieur des maisons. On assure qu'à présent même il se trouve dans les campagnes des

[1] On appelait aussi le dieu des vents *Stribog. D.*

paysans superstitieux qui révèrent encore ces sortes de Pénates, et tracent en leur honneur des dessins grossiers sur les murailles de leurs maisons. Une autre sorte de dieux domestiques étaient les serpens; on leur faisait des sacrifices de lait et d'œufs; il était défendu de leur faire aucun mal, et quelquefois même on punissait de mort qui ceux avaient attenté contre ces dieux protecteurs [1].

Une Diane, une triple Hécate était adorée sous le nom de *Trigliva* ou de *Trigla*, déesse à trois têtes.

Mais en ne considérant Diane que comme déesse de la chasse, les Slaves la révéraient sous le nom de *Zénovia*, et c'était de sa pro-

[1] « Dans quelques contrées de la Pologne les paysans » ont encore un très-grand soin de donner du lait et des » œufs à une sorte de serpens noirs qui se glissent dans » leurs demeures infectes et humides, et ils seraient désolés si l'on faisait le moindre mal à ces reptiles. On est si » bien accoutumé à se trouver dans leur compagnie que » les enfans même n'en ont pas peur, les caressent et boivent dans les mêmes vases ». *Journ. de Littérature, année* 1782, nº 7. Le rédacteur de ce journal était M. Dubois, qui a vécu long-temps en Pologne. — Le peuple russe, non-seulement dans les campagnes, mais aussi dans les villes, croit encore à l'existence des esprits domestiques (*domotroi*), des esprits agrestes (*cestnize*), et des esprits aquatiques (*wodeniki*).

tection qu'ils attendaient une chasse heureuse.

Un dieu nocturne, un Morphée, sous le nom de *Kikimora*, présidait aux songes, enfantait les illusions effrayantes de la nuit, et envoyait sur la terre les fantômes épouvanter les mortels.

L'éclat et l'utilité du feu lui a mérité les hommages de la plupart des nations. Aussi les Slaves révéraient-ils le feu sacré, le feu inextinguible : ils lui avaient élevé des temples dans un grand nombre de villes; mais c'était par un culte cruel qu'ils adoraient le plus pur des élémens. Ils lui sacrifiaient des prisonniers et lui consacraient une partie des dépouilles qu'ils avaient faites sur l'ennemi. C'était à lui qu'ils avaient recours dans les grandes maladies. Des prêtres fourbes et intéressés faisaient aux malades des réponses que le peuple ignorant croyait inspirées par le dieu qu'ils appelaient *Znitch*.

Cependant il y avait à Kief un autre dieu de la santé : du moins on croit que telles étaient les fonctions du dieu *Khors* ou *Corcha*, qui dans ce cas aurait été un Esculape, comme *Znitch* était un Apollon.

On reconnaissait dans cette même ville,

pour le dieu des plaisirs et des festins, *Oslad,* qui répondait à Comus.

Nïia était un Pluton, un dieu souterrain, la divinité des entrailles de la terre, un dieu des enfers.

Le dieu de la paix, *Koliada,* était célébré par des jeux, des divertissemens et des festins. On trouve encore des villages où l'on chante son nom dans quelques danses et dans de certains jeux.

Le dieu des eaux, le Neptune des Slaves, se nommait *Tsar-Morski*, le roi de la mer.

Une divinité aquatique d'un ordre inférieur se nommait le prodige marin, *Tchoudo-Morskoe.* Quelques-uns prétendent que c'était un Triton; mais il paraît qu'on s'en faisait une idée plus effrayante et plus bizarre. C'est du moins ce que témoigne un vieux dicton populaire que voici : « Toi, qui n'es ni écre-
» visse, ni poisson, reptile marin, tu es l'é-
» pouvantail des mortels ».

Les Slaves reconnaissaient aussi un dieu distributeur des richesses, un Plutus, qu'ils nommaient *Dajbog;* un Priape qu'ils révéraient à Kief, sous le nom de *Tour;* un dieu Terme, nommé *Tchour,* qui protégeait les campagnes et les terres labourées, et qui en défendait les bornes; des géans, sous le nom

de *Voloti;* une Flore, ou déesse du printemps, nommée *Zimtserla;* des *Polkoni*, qui, par la moitié supérieure du corps, ressemblaient à des hommes, et qui, par la moitié inférieure, étaient conformés comme des chevaux ou comme des chiens.

Les *Roussalki* étaient les nymphes, les déesses inférieures des eaux et des forêts ; elles possédaient toutes les graces de la jeunesse, relevées par les charmes de la beauté. Souvent on les voyait se jouant sur les bords des lacs et des rivières; quelquefois elles se baignaient dans les eaux limpides, nageaient sur leur surface, et dans cet exercice une partie de leurs appas ne se dérobait à l'œil avide que pour offrir d'autres attraits plus enchanteurs : à des mouvemens pleins de charmes succédaient d'autres mouvemens encore plus voluptueux. Quelquefois on les voyait peigner sur le rivage leur chevelure d'un beau vert de mer, et d'autres fois elles se balançaient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce mollesse, sur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère volait au gré des vents, et dans ses diverses ondulations cachait et découvrait tour-à-tour les trésors de la beauté. On faisait des sacrifices à ces aimables divinités.

Ainsi l'imagination des Slaves ne le cédait point à celle des Grecs, dans l'idée qu'ils s'étaient formée des *Roussalki;* mais ils s'étaient fait une image affreuse de leurs satyres, qu'ils appelaient *Léchiés.* Ce nom exprime qu'ils étaient les dieux des forêts. La partie supérieure de leur corps ressemblait à celle des hommes; mais ils avaient des cornes, des oreilles et des barbes de boucs, et depuis la ceinture jusqu'en bas ils étaient conformés comme ces animaux. Jusqu'ici cette fable ne diffère en rien de celle des satyres; mais le reste n'y ressemble plus. Quand ils marchaient parmi les herbes ils ne s'élevaient pas au-dessus d'elles, et la verdure encore naissante suffisait pour les cacher; mais quand ils se promenaient dans les forêts ils atteignaient à la hauteur des arbres les plus élevés; ils poussaient des cris affreux qui portaient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui osait traverser les forêts; bientôt il était entouré par les Léchiés qui s'emparaient de lui, le conduisaient de côté et d'autre jusqu'à la fin du jour, et le transportaient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenaient plaisir à le chatouiller jusqu'à la mort. Ces vieux contes sont encore répétés par les gens du peuple.

Nous avons déjà remarqué qu'il y avait en plusieurs endroits des forêts consacrées à quelque dieu; mais d'autres étaient elles-mêmes regardées comme des divinités. On ne pouvait y couper du bois; il était même défendu d'y tuer ou d'y prendre le moindre animal. La plus légère violation de ces dieux-bois était un sacrilège horrible et entraînait la mort du coupable.

Les fleuves n'avaient pas moins de part que les forêts aux hommages des Slaves. Le Don ou Tanaïs reçut leurs sacrifices et leurs vœux. La plupart des anciennes chansons commencent par le mot *Dounai*, qui est le nom du Danube; mais parmi les dieux-fleuves il paraît que le *Bog*, connu des anciens sous le nom d'*Hypanis*, tenait le premier rang. On n'approchait de ses bords qu'avec un saint frémissement, on y puisait de l'eau avec recueillement, on craignait de profaner le fleuve sacré. Lomonosof croit que c'est du nom de ce fleuve que les Slaves ont tiré le nom de Dieu, qu'ils appellent *Bog*.

Cette vénération pour les eaux était générale à tous les Slaves. Ceux qui habitaient l'île de Rugen avaient divinisé le lac Stoudénets. Il se trouvait dans une épaisse forêt, dont l'obscurité remplissait d'une sainte horreur

ceux qui venaient adorer la divinité liquide. Quoique ce lac fût rempli d'une quantité extraordinaire de poissons, on n'osait y pêcher, et la superstition rendait inutile la prodigalité de la nature. On faisait sur le rivage des sacrifices ; on se prosternait devant les eaux, on ne les puisait qu'avec de ferventes prières. C'était surtout au printemps, dans le temps du dégel, que se célébrait avec le plus de solennité la fête des dieux-eaux, qui, après s'être cachés sous une enveloppe épaisse, daignaient de nouveau se manifester à leurs adorateurs. On plongeait des hommes dans les eaux avec de grandes cérémonies, et ceux qui étaient embrasés d'un plus beau zèle couraient eux-mêmes avec joie se noyer par piété. Ainsi des Indiens se font écraser sous les roues du char qui porte leur idole.

C'est une passion naturelle à tous les hommes de vouloir percer la nuit épaisse qui leur cache l'avenir. Aussi n'est-il point de peuples chez qui nous ne trouvions quelque prétendu art de divination. Les Slaves avaient plusieurs sorts ou différentes manières de deviner les évènemens futurs. Le plus souvent on jetait en l'air des anneaux ou cercles, nommés *croujki* : ils étaient blancs d'un côté et noirs de l'autre. Quand le côté blanc se trouvait en

dessus le présage était heureux; mais il était funeste quand le cercle, en tombant, montrait le côté noir. Si l'on jetait deux cercles à-la-fois, et que l'un découvrît le côté blanc et l'autre le noir, on ne devait espérer qu'un succès médiocre. D'autres fois on tirait des augures du retour des oiseaux de passage. La rencontre de certains animaux, leurs différens cris n'étaient pas des choses indifférentes et renfermaient toujours quelque leçon prophétique. On consultait les ondulations de la flamme ou de la fumée, le cours des eaux, leurs flots, leur écume. Ces erreurs d'un peuple barbare peuvent-elles étonner lorsque chez un peuple policé, dans une nation où l'esprit philosophique pénètre jusque dans les dernières classes de la société, dans la patrie de Descartes, de Bayle, de Montesquieu, de Voltaire, on voit des femmes, distinguées par leur naissance et par leur fortune, grimper dans le sale grenier d'une vieille imbécille, qui se dit sorcière, y consulter d'un œil stupide et curieux un blanc d'œuf délayé dans un verre, ou les formes bizarres du plomb fondu, précipité dans l'eau!

La vanité des hommes est telle qu'ils regardent comme quelque chose la dépouille insensible qu'ils laissent après leur mort. De là ce

respect que l'on trouve chez tous les peuples pour les cadavres dégoûtans ; de là cet art de conserver par des sels et des parfums ce qui doit être rendu à la terre ; de là cette crainte de violer une vile portion de matière qui se décompose et qui ne méritera d'être comptée dans la classe des êtres qu'après avoir reçu une nouvelle organisation ; de là enfin les cérémonies funéraires liées presque partout aux rits religieux. La plupart des peuples slavons enterraient leurs morts [1]. Après avoir déposé le cadavre dans une fosse, ils élevaient au-dessus de cette fosse un monticule de terre. Ils s'assemblaient autour de ce monceau de sable, et y faisaient la *trizna*. Elle consistait dans un festin religieux, mais aussi splendide qu'il était possible dans ce temps-là, c'est-à-dire que le plus fort hydromel y était prodigué sans mesure [2]. Quelquefois, dans ces fètes

[1] Il paraît au contraire que la coutume générale des peuples slaves était de les brûler. *Voyez* la Dissert. de J. Dobrowski sur les funérailles des anc. Slaves, dans le tome II des *Abhandlungen der Bœhmischen Gesellschaft*, etc. *D.*

[2] Le roi des Anglo-Saxons, Alfred, qui vivait dans le neuvième siècle, nous a laissé une description de la *trizna*, telle qu'elle était pratiquée chez les Esthes : « Quand un homme meurt, dit-il, son cadavre reste un

funéraires célébrées à la mort d'un prince ou d'un grand, on sacrifiait des prisonniers de guerre.

Certains peuples slaves brûlaient leurs morts au lieu de les enterrer. Alors on commençait par faire la *trizna* ou le repas, ensuite on brûlait le cadavre, on recueillait soigneusement les cendres et les os qui n'étaient pas entièrement consumés, et on les renfermait dans des vases qu'on exposait sur des colonnes près de la ville.

L'usage de la trizna n'est pas entièrement perdu en Russie. Il ne s'y fait guère d'enterremens qu'on ne distribue aux assistans du thé,

ou deux mois chez ses parens ou amis ; si c'est un homme de distinction, on attend quelquefois six mois pour le brûler. Pendant cet intervalle on passe le temps à boire et à jouer. Le jour qu'on le brûle on fait des lots de ses effets ; on porte ces lots à divers lieux, plus ou moins éloignés de la maison du défunt. Le principal lot est le plus éloigné, et le moindre se trouve près de la maison. Alors ceux qui ont les meilleurs chevaux se rassemblent à la maison et se mettent à courir ; le meilleur cavalier s'empare du principal lot et l'emporte ; les autres en font autant pour les autres lots. Après avoir distribué ainsi tous les effets du mort, on brûle le cadavre avec les armes et les hardes. *Voyez* sur ce récit les notes de Porthan dans les *Antiquitets - Academiens Handlingar.* Stokholm 1800, tome VI. *D.*

du café, du vin, du punch et d'autres liqueurs. On boit autour du mort, bien rasé, bien frisé, et exposé à découvert sur un cercueil peint, doré ou argenté et doublé d'étoffe de soie. Il est revêtu de ses plus riches habits; on lui met aux mains des gants blancs, et il tient une croix et un bouquet. On fait faire des robes neuves aux femmes.

Toute cette suite d'absurdités que nous venons de transcrire composait la religion dominante sous les premiers souverains de la Russie; mais quelques peuples de leur domination reconnaissaient des divinités particulières.

Tel était le dieu Fort, *Silny-Bog* ou *Krepki-Bog*. C'était une idole de figure humaine, tenant de la main droite une lance, et de la gauche un globe d'argent. A ses pieds étaient des têtes d'hommes et de lions : ce devait être un dieu de la guerre [1].

Telle était encore la femme Dorée, *Zolotaia Baba*. Il paraît que ses adorateurs la regardaient comme la mère des dieux. Elle tenait dans ses bras, comme l'Isis des Egyptiens, un

[1] On peut consulter, au sujet de ce dieu, l'ouvrage suivant, *Istorija Raznych Slavenskich narodow*, par l'archimandrite *Jean Raiez*. Vienne, 1794, in-8°, p. 260, Silnoï-Bog paraît avoir été l'Hercule des Slavons. *M. B.*

enfant qu'on appelait *son petit-fils*. Sa statue était dorée, et c'est ce qui a donné lieu à son nom. Autour de l'idole étaient un grand nombre d'instrumens de musique qui faisaient dans le temple un bruit terrible. La déesse passait pour rendre des oracles. Les peuples ont cru souvent leurs dieux intéressés, parce que leurs prêtres l'étaient : aussi n'osait-on passer devant le temple de la femme Dorée sans y déposer quelque offrande. Ceux qui n'avaient rien déchiraient un morceau de leur habit, en faisaient hommage à la déesse, et, prosternés contre terre, ils lui adressaient leurs vœux [1].

Les Slaves de Rugen, séparés des autres par leurs opinions théologiques, avaient des divinités qui leur étaient propres.

La première de toutes était *Sviatovid* ou *Svétovid*, dieu du soleil et de la guerre. Son

[1] Ce passage est fondé sur *Petreius*, relation de Moskou, en all., p. 77. *Guagnini*, Sarmatia, fol. 85. Respublica Moscoviæ, Leyde, 1630, p. 51, 59, etc. ; mais M. Lévesque s'est trompé sur une circonstance. Les instrumens de musique étaient *cachés* dans le temple pour faire accroire à la multitude que le son provenait de la statue. D'ailleurs *Zolotaia-Baba* était adorée sur les bords de l'Ob ou Obi, et non pas dans la Russie proprement dite. C'était donc une divinité finnoise et non pas slavonne. *M. B.*

temple était dans l'île de Rugen, dans la ville d'Ancône, bâtie par des Slaves. Il y avait chaque année une grande affluence de personnes des deux sexes qui venaient lui offrir leurs présens. La statue, d'une grandeur démesurée et faite d'un bois dur, avait quatre visages, pour signifier apparemment les quatre saisons de l'année que ramène successivement le cours du soleil, ou les quatre points cardinaux sur lesquels il répand sa lumière. Cette idole n'avait point de barbe; ses cheveux étaient frisés à la manière des Slaves de Rugen, et son habit était court. De la main gauche il tenait un arc et avait dans la droite une corne de métal. Sur sa hanche pendait une longue épée dans un fourreau d'argent. A côté de lui étaient une selle et une bride d'une grandeur extraordinaire. Cette idole était au milieu d'une sorte de sanctuaire construit au centre du temple. A chaque côté de ce sanctuaire flottaient des rideaux d'une étoffe fort riche. Le jour de la fête du dieu, le prêtre qui rendait au peuple les réponses de la divinité entrait seul dans ce tabernacle, retenant avec soin son haleine, et chaque fois qu'il voulait respirer il accourait à la porte du lieu saint, passait la tête en dehors et rendait l'air dont il était suffoqué. Il aurait craint que le

souffle d'un mortel n'eût violé le respect qu'on devait au dieu.

Tous les ans ce prêtre remplissait de vin la corne que tenait l'idole. Cela se faisait avec de grandes cérémonies. Le vin restait dans la corne jusqu'à l'année suivante. Un cheval blanc était consacré au dieu. Il n'était permis qu'au prêtre de lui couper le crin et de le monter. Les habitans d'Ancône pensaient que Svétovid le montait souvent lui-même pour combattre les ennemis. La preuve qu'ils en donnaient, c'est que, après avoir laissé le soir ce cheval bien net et bien attaché à son râtelier, ils le trouvaient souvent le lendemain couvert de sueur et de boue. Ils étaient persuadés alors que le dieu lui avait fait faire une grande course, et ne se doutaient pas que le prêtre eût lui-même fait galoper pendant la nuit l'animal sacré.

A la fin des moissons tout le peuple se rassemblait auprès du temple pour célébrer la fête solennelle. La veille de cette fête le prêtre était obligé de balayer et de nettoyer lui-même le temple. Le lendemain il prenait la corne de la main du dieu, et, considérant le vin qu'il y avait versé l'année précédente, il prédisait la fécondité de l'année actuelle. Quand il s'était dissipé peu de vin, l'année

devait être abondante; mais, si l'évaporation avait été considérable, on ne devait attendre qu'une faible récolte.

Le prêtre répandait ensuite le vin aux pieds de l'idole et remplissait de nouveau la corne. Il buvait à la santé du dieu, et lui demandait pour le peuple l'abondance, la richesse et la victoire. Ayant ensuite rempli la corne, il la remettait dans la main du dieu.

Cette cérémonie terminée, on consultait Svétovid sur les succès militaires qu'on pouvait se promettre, et son cheval était chargé de donner la réponse. Voici comment on tirait ces présages. On disposait des lances dans un ordre prescrit et à une certaine hauteur. A la manière dont le cheval du dieu sautait par-dessus ces diverses rangées de lances on jugeait des futurs évènemens de la guerre, et elle était entreprise ou différée, suivant que les indices avaient été favorables ou sinistres.

Jusqu'ici nous n'avons vu dans le culte de Svétovid que l'absurdité de la superstition, nous en allons voir la cruauté. Après avoir tiré les présages on commençait les sacrifices. Quelquefois on se contentait d'immoler des animaux; mais le prêtre assurait qu'il était d'autres victimes plus agréables au dieu, plus dignes de lui être offertes, des victimes hu-

maines. Elles étaient choisies parmi les prisonniers. Chacun de ceux qui devaient être sacrifiés était revêtu de toutes ses armes et monté sur un cheval comme dans un jour de combat. On attachait à quatre poteaux les jambes du cheval auquel le cavalier était lié, et l'on apportait des deux côtés des tas de bois sec auxquels on mettait le feu. Ces malheureuses victimes étaient ainsi lentement consumées par les flammes.

A la fin de cette barbare cérémonie on apportait un pâté rond, fait de miel et de farine : les bords en étaient assez élevés pour qu'un homme pût se cacher au milieu. Le prêtre s'y cachait en effet, et demandait à haute voix aux assistans s'ils le voyaient. Tous répondaient que non. Alors il se tournait du côté de l'idole et priait le dieu de se manifester à son peuple l'année suivante. Ensuite il bénissait les assistans et les engageait à se livrer aux plaisirs de la table. Alors commençait le repas, qui lui-même faisait une partie essentielle de la fête. On passait tout le reste du jour à manger et à boire, et c'eût été une honte, même une sorte d'impiété, de ne se pas enivrer.

On conservait dans le temple de Svétovid le tiers de toutes les dépouilles enlevées aux

ennemis, et on lui destinait, chaque année, trois cents cavaliers pris à la guerre : leurs dépouilles étaient remises entre les mains du prêtre, qui les déposait dans le trésor. Ce trésor fut enlevé par les Danois lorsqu'ils prirent Acron ; le temple fut détruit et l'idole brisée et jetée au feu.

Les Bohémiens avaient pour Svétovid la même vénération que les Rugiens. Aussi, quand ils se convertirent au christianisme, on trompa en quelque sorte leur superstition, et Vytcheslaf, leur prince, leur donna les reliques de saint Gui, *saint Vitus*, qui devint leur patron. Il faut remarquer que dans la langue slavonne il n'y a aucune différence de prononciation entre le nom de l'ancienne idole et celle du saint [1].

[1] Comme *Swiatowid* n'a jamais été adoré ni des Russes, ni des Polonais, ni des Slavons-Danubiens, ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur sa mythologie. Seulement nous remarquerons que, selon *Schwartz*, Histoire diplomatique, p. 625, et *Kayssarow*, Mythologie slavonne, p. 105, la croyance en Swiatowid, même parmi les Rugiens, serait entièrement l'ouvrage d'un moine de Corbey, qui aurait fait adorer sous ce nom *saint Gui* ou *sanctus Vitus*. Telle paraît même avoir été l'opinion du célèbre archevêque danois, Absalon, qui fit traîner ignominieusement l'idole de Swiatowid hors de son temple, le jour même de Saint-Gui, le 15 juin ; mais Absalon

La divinité la plus respectée des mêmes peuples, après Svétovid, était *Prono.* Il était placé sur un haut chêne, et à l'entour on voyait mille idoles à deux ou trois visages et quelquefois plus [1].

Les autels de la déesse Séva ruisselaient de sang humain comme ceux de Svétovid et de Prono. Elle présidait à toutes les productions de la terre, et une divinité si bienfaisante eût été digne d'un culte plus doux. Sa statue

même, quoique contemporain, a pu être trompé par la ressemblance fortuite des noms. Il nous paraît que *Swiatowid* est un composé originairement slavon de *Swiato*, le saint, et de *Wid*, le voyant; ce serait alors le dieu voyant, le dieu de la lumière sacrée.

La grande intimité qui a existé entre les Wendes-Slaves de la Baltique, les Scandinaves ou Goths et les Saxons, nous autorise même à rapprocher de Swiatowid, et le surnom de *Vidur* (le belier ou l'étendu), donné à Odin, et celui de *Vidar*, qui désigne un fils de l'Odin Scandinave, le même que le *Vetha*, fils de l'Odin, Saxon, et le *Veda*, adoré à Utrecht par les Trisons. Cette ressemblance des noms explique les hommages que les Danois quelquefois rendaient à l'idole d'Arcone. *M. B.*

[1] *Prono*, était adoré des Wendes, établis dans le royaume actuel de Saxe; son idole était placée à Altenbourg. *Schédius* (de Diis germanis, synt. IV, cap. II, p. 501) le décrit d'une manière très-détaillée et très-différente de ce que dit M. Levesque. Son véritable nom paraît avoir été *Prowo*, dieu de la justice. *M. B.*

était celle d'une jeune femme nue; ses cheveux lui pendaient jusqu'au-dessous des genoux; elle tenait de la main droite une pomme, et de la gauche une branche de raisin [1].

Quelques Slaves adoraient aussi le dieu blanc, *Bély-Bog*. Sa statue, barbouillée de sang, était couverte de mouches. On lui rendait hommage par des divertissemens, des jeux et des festins. C'était un dieu bienfaisant : il répondait au bon principe, à l'oromase des Perses. Le dieu noir, *Tcherny-Bog*, répondait au mauvais principe, à l'être malfaisant, à Arimane. On lui faisait des sacrifices de sang, et on ne lui adressait des prières que d'une voix plaintive et lamentable [2].

[1] *Séwa* était adorée chez les Polabes, tribu slavonne établie dans le duché moderne de Lauenbourg. Son temple était à Razebourg (Masch, antiq. relig. des Obotrites, p. 26, fig. 15). Elle était aussi adorée des Polonais, sous le nom de *Zywie*, et représentait, selon *Naruszewicz* (Hist. de la Pologne, II, p. 33), le principe vivifiant de la nature. Kayssarow en donne la figure d'après Masch; mais il n'est pas prouvé qu'elle était connue des Russes. *M. B.*

[2] Le *dieu blanc* et le *dieu noir* étaient, comme M. Kayssarow observe, les principales et les plus anciennes divinités de toute la mythologie slavonne. M. Levesque aurait dû commencer par elles son tableau de la religion des Slaves. *M. B.*

Telle fut la superstition chez les Slaves; telle on l'a pu voir chez tous les peuples, partout absurde et sanguinaire, faisant partout le malheur des hommes et outrageant la Divinité même, sous prétexte de la révérer [1].

[1] Il y avait chez les Slaves beaucoup d'autres divinités particulières, dont la plupart n'avaient cependant qu'un rang subalterne. Le dieu *Jutrebog* jouissait de grands honneurs dans les forêts de Jutrebocum, où l'on a trouvé des monumens de ce culte. P. J. Eckhart *duo peranti qua monumenta annis* 1728 *et* 1732 *ex agro Jutrebocensi eruta......* On adorait le dieu Rugevid, Sterrovid, Triglaff, Radegast, le dieu de la guerre, *Ladon, etc....* Voyez Frenzel *de Idolis Slavorum*, dans Hoffmann *script. Rerum lusat.*, t. II, p. 78; *Schedius*, de Diis Germanorum, et surtout *Masch*, Antiquités religieuses des Obotrites, en allemand. C'est de ces sources que M. *Kayssarow*, capitaine russe, a tiré son excellent *Essai sur la mythologie slavonne* (Gottingue 1804), ouvrage dont nous allons posséder une traduction française par les soins de M. *E. Johanneau*. L'auteur critique très-amèrement et (à l'exception de l'article *Léda*) très-justement l'Esquisse mythologique de Popow, seule source à laquelle les écrivains français aient puisé. Toutefois, M. Kayssarow, ou plutôt ses savans guides, n'ont pu dissiper les ténèbres qui enveloppent les antiquités religieuses des Russes; ce sont presque toujours des divinités *wendes* et *polonaises* qu'ils nous font connaître. Ce genre des recherches pourra cependant recevoir quelque degré de clarté par l'étude des *Runes slaviques* ou *wendes* qu'on découvre de temps à autre. Il faut aussi étudier les rapports des mythologies slavonnes et gothiques ou scandinaves, rapports dont je ne citerai ici qu'un seul exemple: *Odin* signifie *un* en russe. *M. B.*

ANTIQUITÉS DE LA RUSSIE.

L'HISTOIRE suivie de l'empire de Russie ne remonte qu'au neuvième siècle; mais une tradition, consignée dans les plus anciennes Chroniques, place dans le cinquième la fondation de Kief, que nos voyageurs, nos historiens, nos géographes appellent *Kiow, Kiof* ou *Kiovie*.

Kii posa, dit-on, les fondemens de Kief en 430; les uns le regardent comme un ancien prince du pays où il fonda sa ville : d'autres assurent qu'il n'était qu'un simple batelier, qui passait dans une petite barque les voyageurs et les marchandises d'une rive du Dnèpre à l'autre : quelques-uns le font venir de *Dikié-Polia*, plaines situées entre le Boug et le Dnèpre : les champs d'Otchakof en font partie, et les Grecs y possédaient autrefois la ville d'Olbia. On suppose au fondateur de Kief deux frères et une sœur, dont chacun bâtit une ville et lui donna son nom. Nous rechercherons bientôt quelle pouvait être l'origine de ces princes.

On lit dans les Chroniques russes que Kii fit la guerre aux Grecs, porta ses armes jus-

qu'aux portes de Constantinople, et conclut enfin une paix avantageuse; mais les plus anciennes de ces Chroniques sont bien postérieures aux temps dont il s'agit ici, et dans les historiens de Bysance il n'est fait mention ni de cette guerre ni de cette paix; que Kii, revenant de la Grèce, ait porté ses armes contre les Bulgares; qu'il ait bâti sur les bords du Danube une ville qui conserva long-temps son nom, et qu'il fut forcé d'abandonner par les fréquentes incursions des peuples voisins; c'est ce que le défaut de lumières sur ces temps obscurs ne permet ni d'affirmer ni de nier.

Les successeurs de Kii sont inconnus, et l'on ignore si son trône fut occupé par sa postérité. Il n'est même plus fait mention, pendant près de quatre siècles, du peuple qu'il avait gouverné. Enfin les historiens de Bysance rapportent, sous l'année 851, une incursion des Russes sur Constantinople, que l'on doit attribuer aux habitans de Kief. L'empereur grec, Michel III, se préparait à faire la guerre aux Sarrasins. Déjà même il avait pris les armes et s'était éloigné de sa capitale. Il reçoit un courrier du gouverneur de Constantinople, qui lui apprend que les Russes approchent sur deux cents vaisseaux et que

Cédrénus. Zonaras. Nestor.

la ville est menacée. L'empereur retourne sur ses pas avec son armée ; mais, quelque diligence qu'il puisse faire, il trouve que les Russes ont déjà ravagé les bords de la mer Noire, que les rives du bosphore de Thrace ont été livrées au fer et à la flamme, et que la flotte ennemie ferme l'entrée de Constantinople. Ce ne fut qu'avec des difficultés extrêmes qu'il parvint à se jeter dans la ville. Cependant Michel, rentré dans sa capitale, tremble lui-même, au lieu de relever le courage des habitans ; et, quand il devrait consulter ses généraux, il va prendre les avis de son patriarche. Tous deux passent ensemble la nuit en prières, et le matin ils vont laver dans les eaux de la mer les habits dont une statue de la Vierge était ornée, espérant, par cette cérémonie, obtenir un miracle contre les Russes. Heureusement une tempête disperse la flotte ennemie : Oskhold, le chef de cette expédition, demande en même temps la paix et le baptême, et retourne à Kief.

Vers le temps de la fondation de cette ville s'élevait, sur les bords du Volkhof et près du lac Ilmen, une autre ville qui sera long-temps l'une des plus importantes de la Russie : c'était Novgorod [1]. L'histoire de cette ville n'est

[1] Nous écrivons et nous devons écrire Novgorod :

pas moins inconnue jusqu'au neuvième siècle que celle de Kief. On sait seulement qu'à cette époque, livrée à des dissensions intestines, et sans doute menacée par ses voisins, elle demanda des princes aux Varaigues-Russes, ou fut forcée d'en recevoir.

Deux questions se présentent ici : Qu'était-ce que les Varaigues [1]? Qu'était-ce que les Russes ?

Les Varaigues n'étaient pas un peuple particulier. On donnait ce nom aux habitans des bords de la mer Baltique, qui tous exerçaient le piraterie [2]. Comme ce métier exige du courage, il n'était pas alors regardé comme honteux; il ne l'avait pas été non plus dans les les temps de la Grèce qu'on nomme *héroï-*

c'est la véritable orthographe des Slaves-Russes. Il faut prononcer Nofgorod. C'est cette même ville que les écrivains étrangers à la Russie appellent *Novogorod,* et que les géographes désignent par le nom de *Novogorod Veliki* (Novogorod la Grande) pour la distinguer des deux autres villes qui portent le même nom.

[1] Les Varaigues étaient connus des Grecs du Bas-Empire, qui en avaient dans leurs troupes, et qui souvent aussi les avaient pour ennemis. Ils les appelaient *Varanges* (Βαραγγοι). Les traducteurs français les ont nommés *Varangiens*. *D.*

[2] La mer Baltique a été appelée la *mer des Varaigues*. — En russe, *Waregskoje more*. *D.*

ques. On demandait aux plus illustres voyageurs, sans prétendre les insulter, s'ils n'étaient pas des pirates. Les princes s'embarquaient, à la tête de leurs peuples, pour écumer les mers. Ce brigandage continua sur la Baltique, au moins jusqu'au douzième siècle. Pourquoi aurait-il été moins glorieux, moins héroïque que le brigandage exercé sur terre par les conquérans? Nestor dit qu'il y avait des Varaigues suédois, normands, angles et rousses, que nous prononçons russes.

Les Angles, déjà célèbres par la conquête de la Grande-Bretagne à laquelle ils avaient donné leur nom, occupaient une partie du Jusland : les Danois étaient connus sous le nom de *Normands* dès le temps de Charlemagne : ces deux peuples, ainsi que les Suédois, appartenaient à la race scandinave ou gothique; mais ce n'est pas sans difficulté qu'on peut rapporter les Russes à la même race.

Comme les Russes modernes tirent leur principale origine des Slaves, quelques-uns de leurs auteurs [1] ont voulu donner la même origine aux Varaigues-Russes, leurs anciens souverains. Ils ont cherché à rassembler des

[1] Surtout Frédiakovski. *D.*

probabilités pour soutenir ce système inspiré par la vanité nationale. Ils n'ont pas voulu voir que le plus ancien de leurs historiens a soin de distinguer les Varaigues-Russes des Slaves. Ils ont observé que des noms à-peu-près semblables à ceux de Roussi, Rossi, Rugi, se trouvent fréquemment dans les colonies slavonnes ; que les Slaves de Rugen se nommaient *Rugii;* qu'une ville slavonne de la Poméranie se nomme *Rugium* ou *Rugenvald ;* que même chez les Slaves de Novgorod il y avait une ville nommée *Roussa;* mais ils n'ont pas assez remarqué toute la différence qui se trouve entre les noms propres des hommes des deux nations, où ils se sont consumés en efforts inutiles pour rapporter ceux des anciens Varaigues-Russes à la langue slavonne.

Les Orientaux, qui reconnaissent Saklab pour père des Slaves, ne donnent pas aux Russes la même filiation; ils les font descendre de Rouss. Constantin Porphyrogénète parle des Slaves et des Russes comme de deux peuples de race et de langue différentes; il nous a même conservé dans les deux langues les noms des écueils du Borysthène.

Les Allemands séparent aussi les Slaves des Russes; mais ils veulent que ceux-ci soient Goths d'origine : ils se dissimulent que la tra-

dition orientale est une bien forte objection contre leur sentiment, et que, suivant cette tradition, les Russes sont de temps immémorial un peuple particulier, qui n'a rien de commun avec les nations gothiques.

Constantin Porphyrogénète reconnaît pour des Slaves les habitans de Novgorod, et ainsi que Cédrénus et Zonaras, il nomme *Russes* ceux de Kief. Il faudrait en effet vouloir trouver partout des Slaves pour tirer de la langue slavonne le nom de *Kii*, fondateur de Kief, et ceux de Stchek et de Khoref ses frères. Les derniers princes de Kief, Oskhold et Dir ne paraissent pas plus appartenir à la nation slavonne. Des savans ont cru reconnaître dans les noms de *Kii* et de ses frères une origine orientale et turque. Ce fut aussi à-peu-près vers l'époque de la fondation de Kief que les Huns, qui appartenaient à la race des Turcs [1], après avoir vaincu les Alains sur

[1] Depuis que la dernière édition de cette Histoire a paru, l'auteur s'est déterminé à regarder *les Huns* et *les Turcs* comme le même peuple. Nous ignorons ce qui a pu le décider à adopter cette opinion. Le portrait des Huns, tracé par Ammien Marcellin, ne peut pourtant s'appliquer qu'à la race mongole, qui, comme l'on sait, diffère beaucoup de la race tatare dont les Turcs sont issus. Les langues turque ou tatare n'ont presqu'aucun rapport avec le mongol. Or c'est dans le mongol que

les bords du Tanais, descendirent vers l'occident, battirent et repoussèrent les Goths. Il est assez vraisemblable que quelques hordes de ces Huns se soient arrêtées sur les rivages du Borysthène et y aient fondé une ville.

Chronique du monast. de St.-Bertin, dans Duchesne, tom. III, p. 95.

Une de nos anciennes Chroniques fournit à cette conjecture une preuve de fait. En 839 l'empereur Théophile envoya des députés à Louis le Débonnaire, et lui adressa en même temps des hommes qui se disaient Russes de nation [1], et que leur prince avait envoyés négocier un traité d'alliance avec la cour de Constantinople. Ils donnaient à leur souverain le titre de khagan [2], et c'est précisément le même titre que portait le souverain des Khozars, peuple appartenant à la race des

l'on retrouve le peu de mots hunniques qui nous restent. Cette erreur fondamentale fait que tout le système de l'auteur se trouve dépourvu d'une base solide. Je crois être certain que peu de temps avant sa mort M. Levesque, sur mes représentations, avait repris l'examen de ce point, et que l'opinion unanime de tous les Orientalistes allemands que je lui avais exposée commençait à ébranler la sienne. *M B.*

[1] *Qui se, id est gentem suam, Rhos dicebant.*

[2] *Rex illorum Chacanus vocabulo.* Ce mot khagan, khaan, est le même que khan : c'est le titre de la souveraine puissance dans la langue turque ou tatare. — Schlœzu regarde le mot *Chakan* comme un nom propre.

Turcs ou des Huns; aussi les Russes de Kief étaient-ils si bien reconnus pour des Huns par leurs voisins, qu'on donnait à leur domination le nom de *Khunigard*, le pays des Huns.

L'endroit où furent enterrés les derniers souverains de Kief s'est nommé long-temps *Ougorskoïe ;* ce qui signifie l'endroit ou la place des Huns, comme l'Ougorie signifie le pays des Huns, qui sont appelés *Ougres* dans les anciennes Chroniques russes.

On sait que plusieurs tribus de Huns ou Turcs se sont répandues au midi de la Russie actuelle, et l'on ne peut être étonné d'en voir une établie à Kief; mais les Varaigues-Russes pouvaient-ils être de la même race? Les Huns se sont-ils établis sur les bords de la mer Baltique? c'est ce qu'il est difficile de contester. Nous verrons, dans l'Histoire de Russie, que les Ouigours, qu'on doit rapporter à l'immense famille des Turcs et qui paraissent être les mêmes que les Ougres ou Huns [1], se sont autrefois répandus depuis les bords de

[1] Cette erreur, partagée par M. Langlès, vient d'être complètement réfutée, dans les *Mines de l'Orient*, par M. *Jules Klaproth*, orientaliste-voyageur, qui a vécu long-temps parmi les peuples nomades de l'Asie. Les *Ouïgours*, tribu turque, ont toujours demeuré au nord de la Petite-Bucharie; les *Ougres ou Iougores* sont ori-

la mer Glaciale et le pays des Samoïèdes jusqu'aux rives du Ladoga et même jusqu'à l'ancienne Tchoude, à présent la Livonie. Ainsi les Russes, que les Orientaux ont eux-mêmes reconnus pour un peuple oriental, et dont ils rapportent l'origine à Rouss, fils de Japhet, peuvent s'être établis sur les bords de la mer Baltique et sur ceux du Borysthène.

Nous verrons que lorsque Oleg, le second souverain russe de Novgorod, vint surprendre et tromper les princes de Kief, il leur fit dire : *Nous sommes de la même race que vous.* Si l'on suppose donc que les Russes de Kief étaient de la race des Huns, il faut donner aux Varaigues-Russes, devenus maîtres de Novgorod, la même origine.

On croit en Russie que les Russes adressés par Théophile à Louis le Débonnaire venaient de Kief; mais comment furent-ils pris pour des Suédois à la cour de ce prince? C'est qu'alors les Francs, qui avaient porté leurs armes victorieuses jusque sur les bords de la mer Baltique, avaient quelque connaissance de la Suède, et qu'ils n'en avaient aucune des contrées situées à l'orient du Borysthène.

Il semble impossible de rejeter la tradition

ginaires des monts Uraliens. Ce sont les Ougres qui se sont répandus dans le nord de la Russie. *M. B.*

orientale, qui ne permet pas de regarder les Russes comme un peuple du nord de l'Europe; mais il est aussi bien difficile de ne pas admettre l'opinion des savans, qui regardent les Varaigues-Russes, fondateurs de la première dynastie des souverains de Russie, comme un peuple gothique. Je crois qu'on peut adopter les deux opinions et les concilier entre elles. Nous venons de voir que les Ouigours ont pénétré jusqu'aux bords de la mer Glaciale. Comme différentes tribus se réunissaient toujours pour les grandes expéditions, se confondaient ensemble et étaient toutes désignées par le nom de l'une d'elles, on peut croire que les Russes orientaux se joignirent aux Huns ou Ouigours, et sans doute à bien d'autres tribus dont les noms ne nous ont pas été transmis. Il paraît même certain que ces Russes passèrent jusque dans la Suède, ce que prouve le nom de *Roslagen*, que conserve encore aujourd'hui la côte de Suède qui regarde la Finlande, et le nom de *Ruotsi*, que les Finnois donnent à la Suède.

Mais pourquoi le nom du fondateur de la dynastie des Russes et ceux de plusieurs des grands, qui, sous la régence d'Oleg, traitèrent et conclurent la paix avec l'empereur de Constantinople, appartiennent-ils à la langue

gothique et n'ont-ils aucun rapport avec celles de l'Orient?

Cette difficulté n'est assurément pas insoluble, et la langue des Russes de nos jours n'est pas celle des Russes fondateurs de leur première dynastie; la langue française n'est pas celle des Francs; la langue espagnole n'est pas celle des Visigoths: c'est que les conquérans, toujours en plus petit nombre que les naturels du pays conquis, finissent par en adopter la langue. Il dut en être de même des Russes orientaux qui s'établirent au levant de la Suède. Au moment de la conquête ils avaient un dialecte de la langue turque: avec le temps ils adoptèrent la langue gothique, et prirent même des noms qui appartenaient à cette langue. On voit cependant que plusieurs des magnats qui confirmèrent le traité conclu avec les Grecs conservaient des noms qui paraissent appartenir aux langues de l'Orient. C'est ainsi qu'en France il se conserva long-temps des noms qui appartenaient à la langue des Francs, et il en reste même encore quelques-uns.

On peut encore supposer que, long-temps avant que les Varaigues-Russes, établis dans une partie de la Suède, vinssent fonder une dynastie à Novgorod, plusieurs familles de

Goths, incorporées avec les Russes, s'étaient élevées aux premiers rangs par leurs talens et leur courage, comme, dans la Gaule conquise par Clovis, plusieurs familles gauloises partagèrent avec les Francs les grandes dignités de l'état.

Nous sommes donc autorisés à penser que des Russes orientaux se sont établis dans la Suède; qu'ils y ont avec le temps adopté la langue gothique; que la plupart ont même tiré leurs noms de cette langue; qu'ils ont aussi admis des Goths dans leur association; qu'ils ont fait, à différentes époques, des incursions dans la contrée qui depuis s'est appelée *Russie*, et qu'enfin, conduits par Rorik, ou *Rurik*, que nous devons prononcer *Rourik*, ils y ont formé une puissante domination. On trouve dans nos Chroniques que des chefs normands ou danois ont eu le nom de *Rorik*. Chron. Sti-Bert.

J'ai refusé long-temps de croire que les Russes qui vinrent s'établir dans la Russie actuelle fussent sortis de la Suède; mais, avec l'explication que je viens de donner, je l'adopte, non comme une vérité démontrée, mais comme une supposition très-probable. On sait que ce fut aussi de l'Orient que vinrent en Suède les fondateurs du culte d'Odin; et si les Russes ou Ross ne furent pas de cette expédition, ils purent la suivre de près.

Note sur l'origine des Russes.

Informé des recherches nouvelles auxquelles M. Levesque s'était livré à l'égard de l'origine des Russes, je n'ai pu voir qu'avec des regrets redoublés l'état d'imperfection dans lequel il les a laissées; une année de plus ajoutée à sa vie précieuse, et il eût mieux que personne débrouillé ces matières obscures pour lesquelles j'avais eu l'honneur de lui communiquer quelques observations. Pour remplir mes devoirs envers le public, je ferai ici trois remarques qui présenteront des faits clairs et positifs, sur lesquels le lecteur pourra lui-même asseoir un jugement.

1°. *Sur les Huns.* — Quoique M. Levesque, en confondant les Huns avec les Turcs, et en s'appuyant des étymologies incertaines, ait jeté une si grande défaveur sur son hypothèse relative à *l'origine hunnique* de quelques tribus russes, qu'aucun savant n'ait osé la soutenir, il reste néanmoins certain *que les débris des Huns se sont mêlés avec les Russes.* Pour démontrer ceci, il suffit de citer Denys le Périégète, qui place les *Ounni* au nord de la mer Caspienne, un peu au sud de Casan, et Ptolémée, qui assigne aux *Chuni* une position sur le Dniéper ou Borysthène. Ces *Ounni*, ces *Chuni* sont les Huns d'Attila; nous n'avons aucun besoin de faire venir ce peuple directement des frontières de la Chine, comme le veut Deguignes; ce sont des tribus kalmouques et mongoles, répandues à travers la stèpe d'Ural jusqu'en Russie. Quand Jornandès, auteur précieux quoiqu'ignorant, dit que le Rha ou Wolga descend « *ex montibus* » *Chrinnorum* », il faut lire *Chunnorum.* Tout l'ensemble du récit de Jornandès nous montre les Huns dominateurs d'une partie des pays qui forment aujourd'hui la Russie centrale et méridionale. Ils y avaient pour voisins, et

quelquefois pour sujets les Rhoxolans, qui, ainsi que nous le ferons voir, sont les ancêtres des Russes. Sortis de ce pays, ils soumirent l'empire gothique en Ukraine, ils envahirent les contrées sur le Danube, ils pénétrèrent en Germanie et en Gaule; la fortune les abandonna; les Gépides, les Goths, les Rhoxolans se soulevèrent et secouèrent leur joug barbare. Les fils d'Attila et les restes des Huns cherchèrent divers asiles; sans doute un grand nombre des Huns revinrent en Russie, et se fondirent parmi les nations slavonnes et finnoises, dont cette vaste contrée paraît remplie au sixième siècle.

Vouloir aller plus loin, vouloir déterminer par exemple que la tribu russe qui bâtit Kiou était *hunnique*, c'est s'avancer au-delà des limites de l'histoire. D'abord, Kiou, comme ville russe, a pu succéder à une ville hunnique, nommée *Chunigard*, sans que ces deux villes fussent identiques. D'ailleurs on ne peut fonder aucune hypothèse plausible sur ce nom, qui est écrit de plusieurs manières, par exemple, *Kiænugard* dans la *Kristni-Saga*, ch. 12, p. 102 (nouvelle édition); dans le Fragment islandais, cité par Langebeck, *Scriptores* II, p. 36, et dans une Géographie islandaise manuscrite, *collect. Arnæ*, n° 281, *in*-4°, p. 147. *Kiænuborg*, dans le *Saga d'Orvar-Odd*, *collect. Arnæ*, n° 340, p. 303. *Voyez* Müller, dans la *Bibliothèque historique de Gatterer*, vol. 5, et Suhm, *Histoire des Danois*, vol. 1er.

2°. *Sur les Varaigues.* — Rien ne nous oblige à voir des Huns dans les Russes, qui bâtirent Kiow; rien par conséquent ne nous engage à élever, avec M. Levesque, la question, *Si les Varaigues étaient des Huns?* Tenons-nous, sur cette nation, ou, pour mieux dire, sur cette troupe de guerriers, aux notions suivantes:

Les *Variègues* des Annales de Nestor sont les *Varangues* de l'Histoire byzantine: c'est un point que per-

sonne ne révoque en doute. Or les Varangues de Constantinople n'étaient pas une nation particulière ; c'était une troupe de guerriers à la solde des empereurs grecs; ils tiraient leurs recrues de la Scandinavie ; les uns venaient de la Suède, par Novgorod et Kiow ou Kiænugard ; les autres de la Norwège et du Danemarck, par la mer Atlantique et la Méditerranée. Les Varangues furent souvent commandés par des princes norwégiens. Un roi de Danemarck, passant par Constantinople, fut salué par les Varangues comme roi de leur patrie. Enfin les Varangues, le jour du nouvel an, haranguaient les empereurs dans leur langue maternelle, qui aux oreilles des Grecs parut ressembler à l'anglais. C'est donc une vérité historique, irrévocablement démontrée, que les Varangues étaient Scandinaves. *Voyez Bayer de Varagis*, in Comment. Acad. Petrop., t. IV, p. 275, et *Opusc.*, p. 339, *Arvid Moller* de Varegia (Lund en Scanie, 1731); *Biærner* de Varegis heroïbus scandicis et primis Russorum dynastis. Stockholm, 1743. *Penzel*, Diss. de Barangis. Halle, 1771, *Suhm*, Histoire du Danemarck, II, p. 91.

La dénomination seule des Varangues, quoique défigurée par les Byzantins, prouverait l'origine scandinave de ces guerriers. C'est le mot gothique, suédois, danois, norwégien *Væringar*, guerriers, gardes, soldats, de *væria* ou *vær*, une épée, ou de *war*, guerre ; c'est ainsi qu'il est écrit sur les tombeaux de plusieurs Varangues, « revenus de la Guio en Suède ». C'est encore le mot allemand *wehrige*, gens armés. C'est la dénomination des pirates du district de Viken en Norwège, *Vik-Véringar*, c'est-à-dire guerriers de Viken. Enfin, c'est le mot français-normand, *Varanguois*, marin, et anciennement pirate.

Pourquoi donc a-t-on eu des doutes sur l'origine des

Varièges de Russie? — Deux ou trois phrases obscures et équivoques des Annales de Nestor servent de fondement à ces doutes ; mais n'est-il plus raisonnable de n'admettre que ce qui dans les paroles de ce moine-annaliste est clair, en cherchant à interpréter ce qui est obscur ? Or Nestor dit « Qu'il y avait des Variègues-» Russes, et d'autres qu'on nommait *Suédois*, *Nor-* » *mands* et *Anglais* ». Il est clair qu'il fait des Variègues une tribu scandinave ; mais est-il certain qu'il leur donne le surnom *Russes* pour les désigner comme les vrais et primitifs Russes ? N'aurait-il pas voulu seulement les désigner comme *établis en Russie ?* Dans un autre passage Nestor semble insinuer qu'avant les Variègues, « venus d'outre-mer avec Rourik », il y avait d'autres Variègues établis en Russie, et indépendans de la nation fondée par Rourik. Eh, pourquoi pas ? Beaucoup de petites tribus de Variègues, c'est-à-dire de Scandinaves, avaient pu passer la mer Baltique avant Rourik ; les *Sagas* parlent continuellement des expéditions des jeunes princes scandinaves dans les *pays d'Orient*, c'est-à-dire dans la Livonie, l'Esthonie, la Russie, etc.

La plus grande difficulté résulte du passage où Nestor dit « Que les Variègues de Novgorod étaient appelés » *Slaves* avant l'arrivée de Rourik, et qu'ils reçurent » *de lui* ou *depuis lui* le nom des *Russes* ». Mais observons d'abord que l'obscurité de la première de ces phrases est également embarrassante dans toutes les hypothèses ; personne n'a osé soutenir que les Variègues fussent Slaves ; Nestor lui-même insinue le contraire en vingt endroits. Reste donc son assertion sur l'origine du nom des Russes ; nous verrons ci-après qu'on peut démontrer qu'il s'est trompé, et que le nom des Russes est antérieur à Rourik.

L'hypothèse qui fait des Variègues une tribu des

Huns, passée en Scandinavie et revenue en Russie, reste donc sans aucun appui. M. Levesque n'aurait jamais imaginé ni soutenu cette idée aussi ingénieuse que peu fondée, s'il n'eût été induit en erreur à l'égard du nom d'un petit canton de la Suède, appelé *Roslagen*, et par les Finnois *Ruotzalaine* : « C'est là, nous a-t-il dit, la souche » de son système ». Il se refusait à voir dans ces noms un accord fortuit ; mais des recherches postérieures à sa mort nous ont appris que le nom de *Roslagen* n'est qu'une abréviation très-moderne de *Roers-Lagen*, c'est-à-dire le canton des bateliers (*Suhm*, Histoire crit. II, 180), et que ce nom même n'a été en usage que depuis trois ou quatre siècles, tandis qu'au 10e et 11e siècle le canton s'appelait *Sialand*. (*Voyez* Snorron, dans l'*Heimskringla*, I, 477). Ainsi tout rapport entre *Roslagen* et les *Rosses* ou Russes paraît anéanti.

3°. *Sur les Roxolans*, *Rosses ou Russes*. — Le simple rapprochement de ces trois noms indique l'hypothèse que nous allons soutenir, et qui seule peut concilier ce qu'il y a de spécieux et de probable dans toutes les autres. Souvent adoptée sans raisonnement, appuyée sur la seule ressemblance des noms [1], elle a été mal exposée, et par conséquent mal appréciée et aisément repoussée. Nulle part encore on n'a rapproché complètement les faits que nous allons citer.

Les *Rhoxolani*, ou, selon quelques manuscrits, les *Rhoxani*, sont placés par le géographe Strabon dans les champs où le Tanaïs et le Borysthène prennent leur source. (Lib. VII, p. 306 et 310. Almelov). Pline, dans sa vague nomenclature, semble les placer au même endroit.

Remarquons tout de suite que l'*x* des Grecs, selon Wetstein, se prononçait comme un double *s*, ou plutôt

[1] Les Byzantins l'ont généralement adoptée. *Voyez Stritter*, Memor. populor. II, 356.

comme le *sh* des Anglais. Les dialectes doriques et éoliens le remplaçaient par un simple *s*. Donc le nom des Rhoxani répond à celui des *Rhos*, des *Rosses*, des *Rossia*, *etc.*, d'où par corruption nous avons fait *Russe* et *Russie*.

Les *Rhoxolani* ou *Rhoxani* étaient un peuple puissant et belliqueux ; ils avaient pour voisins les Bastarnes dans l'Ukraine polonaise et les Jazyges dans le Nogaï. (*Appian.* bell. Mithrid., c. 69; Comp., c. 102 et 109).

Les Roxolans, s'étant unis aux Bastarnes, attaquaient souvent les terres de l'empire romain, tantôt vers les bouches du Danube, tantôt vers les monts Carpathes. En 68 ils surprirent la Mésie; en 166 ils eurent part à la guerre des Marcomans; en 270 ils sont nommés parmi les ennemis dont Aurélien prétendait triompher. (*Dio Cass.* LIV, c. 20; LV, c. 30; *Tacit.* hist. I, 73; *Spartian.* Hadrian, c. 6).

Ainsi les Rhoxolans occupaient, au premier, deuxième et troisième siècle, les parties méridionales de la Pologne, la Russie-Rouge et la Kiovie, où dans le neuvième siècle nous retrouvons les Rhosses ou Russes.

Jornandes nous apprend que la grande masse des Rhoxolans, toujours établis dans la Grande-Russie, avaient reconnu la suprématie des Goths sous leur roi Hermanaric; mais que plusieurs chefs des Rhoxolans, mécontens de la domination gothique, s'étaient réunis aux Huns. Ces évènemens se rapportent à l'an 371.

Dans un manuscrit de Jornandès, conservé à la bibliothèque ambrosienne de Milan, on lit *Rossomonarum* au lieu de *Roxolanorum* (*Müller*, dans *Büsching*, Magasin géogr., XVI., 298). Cette variante mémorable paraît d'abord prouver la prononciation identique de *x* et de *ss*. On pourrait aussi croire que Jornandès, étant Goth, a ajouté au nom des *Rosses* la terminaison gothique *mann*,

homme, comme dans *English-man,* Anglais. Il aura écrit *Rossomanorum.*

AEthicus, dans sa *Cosmographia,* parle des *Rhoxoani;* mais les manuscrits donnent généralement *Rhobasci,* nom qui paraît une corruption de celui des Rhosses ou de l'adjectif *Rhossiski.* L'âge d'AEthicus est très-incertain, mais il paraît ne pas être antérieur au sixième ou cinquième siècle.

Le *géographe anonyme de Ravenne*, dont l'âge est fixé par les meilleurs critiques du neuvième siècle, place les *Rhoxolani* à l'est de la Vistule, dans la Lithuanie, qui, selon les traditions rapportées par Nestor, était alors soumise aux Russes.

Vers la même époque, les *Annales Bertinenses* (ad annum 839) parlent d'une ambassade envoyée par les *Rhos* à Louis le Débonnaire. Cette ambassade fut antérieure de vingt-cinq ans à l'arrivée de Rourik; donc, malgré Nestor, ce n'est pas ce héros variègue ou scandinave qui donna aux Russes leur nom.

Enfin au dixième siècle les Chroniques russes, les Traditions polonaises, l'Histoire bizantine et les *Sagas* de l'Islande nous montrent tout-à-coup les *Rhosses* comme une nation immense, répandue depuis le lac Ladoga jusqu'au-delà de Kiow, et depuis les bords du Wolga jusqu'aux monts Carpathes.

Peut-on lire ces témoignages rapprochés, peut-on les suivre sur une carte sans rester convaincu que les Russes, nommés *Rhoxani*, *Rhoxolani* et *Rhoss,* ont, depuis Mithridate et probablement depuis un temps immémorial, habité les parties centrales de la Russie, et que par conséquent il n'est besoin ni des Sarmates, ni des Huns, ni des Varièguès, ni d'aucun autre peuple pour expliquer la prétendue *origine* de ce peuple qui, comme tous les grands peuples, est indigène, *autochtone,* c'est-à-dire sans origine connue? *M. B.*

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

La Russie était peu connue de nos pères; ils ignoraient même assez communément le nom de cet empire, le plus vaste du monde, et n'avaient qu'une idée confuse de son étendue et de sa puissance : ils l'appelaient *Moskovie*, du nom de sa capitale, qu'ils avaient appris de quelques voyageurs. Les rares talens d'un grand homme, une qualité plus rare encore, sa ferme et constante volonté de faire le bien, ses voyages, ses conquêtes, et peut-être encore la singularité frappante et la grandeur sauvage de son caractère ont attiré sur le pays qu'il gouvernait les regards de l'Europe.

La Russie dès-lors est devenue célèbre; mais son histoire n'en était guère mieux connue. On ignorait qu'il fût un temps où cette contrée, par l'étendue de sa domination, par son commerce, par ses richesses, était supérieure à la plupart des états de l'Europe dans

le même temps; que l'imprudence de ses souverains affaiblit cette puissance en la partageant; que, minée par leurs interminables querelles et presque abattue par les généraux de Tchinguis-Khan, elle offrit aux successeurs de ce fier Mongol une conquête facile; qu'après deux siècles d'esclavage, délivrée enfin de ce joug, elle le fit à son tour porter à ses vainqueurs; qu'accablée par de nouveaux malheurs, avant d'avoir pu reprendre toutes ses forces, elle fut près de tomber encore sous une domination étrangère, et qu'enfin rétablie, elle vit préparer sa splendeur par l'aïeul, le père et le frère du héros auquel on attribue toute sa gloire. On croit assez généralement que Pierre Ier, en montant sur le trône, ne vit autour de lui qu'un désert peuplé de quelques animaux sauvages dont il sut faire des hommes. Montesquieu, qui cependant manquait de bons Mémoires sur la Russie, eut seul le génie de soupçonner que la nation était disposée d'avance à seconder les travaux du réformateur.

ROURIK.

Les Slaves, fixés de temps immémorial dans la contrée qui forme aujourd'hui la Russie d'Europe, jouissaient d'une grande puissance et s'étaient rendus tributaires des nations de langue et d'origine différentes. Suivant d'anciennes traditions conservées dans leurs Chroniques, leur ville principale, située près du lac Ilmen, se nommait *Slavensk.* L'existence de cette ville semble confirmée par le nom de *Staroe Gorodistché* (Vieille-Ville) que Müller. porte encore de nos jours la place où elle a du s'élever. Il est vraisemblable qu'une partie des Slaves qui, suivant Procope, occupaient anciennement le bas Volga, remonta vers le nord, et bâtit la ville de Slavensk, pendant qu'une autre portion descendait vers les bords du Danube, et se répandait dans une grande étendue de l'Europe [1].

[1] Dans la supposition adoptée par des savans respectables, suivant laquelle la population de l'Asie, de l'Europe est issue de deux races différentes, l'une descendue des monts Altaïques, et l'autre du Caucase, les Slaves, dont Procope place l'ancienne résidence au bas du Volga, faisaient partie de la race caucasienne, qui a fourni les

Cette ville, deux fois dévastée par la guerre et par des maladies contagieuses, fut enfin abandonnée de ses habitans; mais, vers le milieu du cinquième siècle, ils revinrent bâtir, sur les bords du Volkhof, à une verste, ou un quart de lieue du sol où avait été Slavensk, une ville qu'ils appelèrent *Novgorod*. Ce nom signifie Ville-Neuve, et prouverait seul l'ancienne existence de la ville dont nous venons de parler.

La situation de Novgorod la rendit commerçante, et le commerce, ennemi de l'oppression, et pour qui toute gêne est oppressive, la rendit amie de la liberté. Ainsi dans cette contrée, soumise aujourd'hui toute entière au gouvernement absolu, florissait autrefois une république. Elle pouvait entretenir un commerce facile avec les peuples qui occupaient les deux bords de la mer Baltique, et l'empereur Constantin Porphyrogénète, qui écrivait dans le dixième siècle, parle de celui qu'elle faisait de

Const. Porphyr. de Admin. Imperii

peuples distingués par une belle conformation, tels que les Thessaliens, les Grecs, les anciens habitans de l'Italie et ceux de la Germanie, de la Gaule et de l'Espagne septentrionale, tandis que la race altaïque a fourni les peuples moins heureusement conformés de l'Asie orientale, qui tous participent de la race mongole, dont la laideur se trouve dans son plus haut degré chez les Kalmouks.

son temps avec Constantinople. Il n'en marque pas l'origine; mais on peut la faire remonter jusqu'aux temps voisins du berceau de cette république. Les articles de ce commerce étaient dès-lors sans doute ce qu'ils furent dans la suite, des esclaves, des pelleteries, du poisson salé ou fumé et d'autres comestibles, du miel, de la cire et peut-être même du sel : on recevait en échange du vin, du drap et des étoffes.

On ignore quelle était la constitution des républicains de Novgorod. On voit seulement, par les troubles dont ils furent agités, qu'elle était peu favorable à leur repos. Qu'il nous suffise de savoir que long-temps ils se gouvernèrent par eux-mêmes, recevant les tributs des nations dont ils étaient entourés, depuis la Lithuanie jusqu'aux montagnes qui bornent la Sibérie, et depuis le Bielo-Ozero et le lac de Rostof jusqu'à la mer Blanche. Ils étaient si redoutables à leurs voisins qu'on disait communément : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et » à Novgorod la Grande? » Mais il est malheureusement bien rare que les hommes puissent être paisibles quand ils ne sont pas chargés de chaînes. Les dissensions de ces Novgorodiens, qui avaient eu tant de peuples tributaires, les rendirent tributaires à leur tour Nestor.

d'un peuple que les Chroniques désignent par le nom de *Varaigues*.

Cependant, après quelque temps d'oppression, ils cessèrent de payer le tribut; mais, peu corrigés par l'expérience, ils ne secouèrent le joug que pour abuser encore de leur liberté. La mauvaise foi, la discorde, les violences, les meurtres furent les suites de l'anarchie. Ces républicains, qui ne savaient pas être libres, crurent qu'ils seraient plus heureux en se donnant des princes : ils en demandèrent aux Varaigues-Russes, et c'est de cette époque que le pays, jusqu'alors dominé par les Slaves, prit le nom de *Russie*.

Quoique les Chroniques attribuent cette grande révolution à la détermination libre des Slaves de Novgorod, il est bien difficile de croire qu'elle ait été purement volontaire. Les peuples accordent naturellement leur confiance à ceux de leurs concitoyens dont ils connaissent les talens et les vertus, et ne vont pas de leur propre mouvement demander aux étrangers des modérateurs. Peut-être les habitans de Novgorod, menacés à-la-fois par différens peuples, et incapables de leur résister, préférèrent-ils d'appeler des Varaigues, dont ils craignaient davantage la puissance, ou dont ils espéraient une pro-

tection plus redoutable à leurs voisins. On pourrait croire aussi que leur soumission fut forcée, et que, par vanité nationale, leurs historiens l'ont présentée comme libre.

Ce fut en 862[1], plus d'un siècle avant que 862. Hugues Capet montât sur le trône de France, que les habitans de Novgorod appelèrent trois frères Varaigues pour les gouverner, ou du moins pour les défendre. Ces princes se nommaient *Rourik*, *Sinaf* et *Trouvor*. Il existe encore en Russie des maisons qui descendent de Rourik[2], et il est peu de noblesse en Europe qui puisse se glorifier d'une plus ancienne origine.

Les trois frères se séparèrent, et aucun d'eux n'établit sa résidence dans la capitale: ils la fixèrent sur les trois principales frontières de la république. Rourik bâtit près du

[1] Vers 852, suivant M. Schlœzer, qui soutient que l'époque du Nestor imprimé est fautive, alors régnait en France Charles-le-Chauve, petit-fils de Charlemagne. Alors la France était infestée par les courses des Normands, de la même race que Rourik, et dont plusieurs princes ont porté le même nom. Ce fut en 861 ou 862 que Robert-le-Fort, auteur de la troisième race de nos rois, fut fait comte de Paris et duc de France par Charles-le-Chauve.

[2] Rourik, Rorik, Roderik, Rodrigue sont un même nom qui appartient à la langue gothique.

862. Volkhof et entoura d'un rempart de terre une ville qui s'est appelée le *Vieux-Ladoga*, lorsque Pierre Ier eut élevé une nouvelle ville du même nom, à peu de distance de l'ancienne. De là Rourik pouvait arrêter les peuples maritimes qui tenteraient de se jeter sur la domination de Novgorod, en entrant dans le Volkhof par le lac Ladoga. Sinaf fit sa résidence à Biélozéro, qui était alors située sur la rive septentrionale du lac de même nom, et que Vladimir Ier transporta à l'embouchure de la Chesna. Il pouvait, de cette place, contenir les Biarmiens, qui occupaient un pays très-vaste, depuis le lac Ladoga jusqu'à la Dvina, et peut-être jusqu'aux côtes de la mer Glaciale et jusqu'aux montagnes qui séparent aujourd'hui la Russie ancienne de la Sibérie. Enfin Trouvor, qui s'établit à Izborsk, près de Pleskof, était à portée de repousser les Tchoudes, anciens habitans de la Livonie.

Ce partage et les différens points de ces établissemens semblent nous découvrir dans quelles vues les trois frères avaient été appelés, et à quelles conditions ils étaient reçus. On ne les avait pas mandés comme des souverains qui dussent gouverner l'état, mais comme des généraux qui devaient, avec les guerriers qu'ils avaient à leurs ordres, pro-

téger les frontières de la république, en imposer aux ennemis capables de l'attaquer, et former de leur courage et de leurs armes un rempart qui pût assurer dans l'intérieur la paix et l'indépendance; mais celui qui a la force de défendre a aussi celle d'opprimer, et il est bien rare qu'il n'en fasse pas usage. 862.

On pourrait soupçonner que l'inquiétude ordinaire des habitans de Novgorod et leur habitude invétérée du trouble et de l'anarchie ne leur permirent pas de goûter les douceurs du repos sous la surveillance des protecteurs qu'ils avaient réclamés; mais il n'est pas moins vraisemblable que Rourik, investi d'un grand pouvoir, voulut bientôt en reculer les bornes et faire éprouver l'esclavage à ceux qui avaient attendu de lui la défense de leur liberté. Les Chroniques nous apprennent du moins que les habitans de Novgorod, bientôt las de son gouvernement ou de sa protection, se soulevèrent contre lui. Ils avaient à leur tête Vadime, dont elles célèbrent la valeur; mais son courage ne fit que l'entraîner à sa perte, sans rendre à ses concitoyens la liberté : il fut vaincu et tué de la main de Rourik.

La mort de ce fier adversaire ne désarma pas le vainqueur. Il poursuivit, il fit périr

862. tous ceux qui avaient partagé les sentimens de Vadime, ou qui pouvaient être redoutables. Teint de leur sang, il permit aux autres de vivre. Sûr de ne plus régner désormais que sur des sujets dociles au joug, et qu'avaient également abattus sa victoire et sa vengeance, il vit bientôt sa domination agrandie par la mort de ses deux frères, qui ne laissèrent
864. point de postérité. Alors il distribua des villes aux principaux chefs de ses guerriers. On ne peut savoir s'il les leur donna à titre de bénéfices militaires, suivant l'usage des barbares du Nord, ou s'il ne fit que leur en confier le gouvernement. On peut croire que, privé du secours de ses frères et craignant les incursions subites des nations dont il était environné, il mit sous la garde des grands dont il estimait le plus la valeur les places qui défendaient ses frontières, et que, pour animer encore plus leur courage par leur propre intérêt, il les leur remit à titre de fiefs amovibles.

Ayant pris les mesures qui lui parurent nécessaires pour la sûreté de ses états, il vint fixer sa résidence à Novgorod. Il la fortifia, c'est-à-dire que, suivant l'usage de ce temps et de cette contrée, il entoura l'assemblage de cabanes de bois, qu'on appelait une *ville*, d'un

rempart de terre soutenu d'une forte charpente. Les auteurs des anciennes Chroniques russes, au lieu de dire *bâtir une ville*, disent *couper une ville (roubit-gorod)*, comme on dit couper une poutre. C'est qu'en effet l'art de bâtir ne consistait alors qu'à couper et équarrir grossièrement des arbres pour les assembler ensuite et en faire un édifice. Quand on avait bouché les joints avec de la mousse, l'édifice était terminé. C'est ainsi que dans le même pays se font encore les maisons des paysans, et celles même des faubourgs de la capitale. Les anciens Grecs, dans les temps de leur splendeur, ont connu les remparts de terre et de charpente. Les Français avaient encore, dans le quatorzième siècle, des villes qui n'étaient défendues que par des palissades. 864.

Rourik prit plus de peine pour affermir que pour faire aimer sa domination. Ses propres guerriers, ces Varaigues qui avaient été les instrumens de sa puissance, désertaient ses états ainsi que les Slaves, et se donnaient aux princes de Kief. Peut-être même après leur défaite, ces princes, qui n'avaient pas craint de braver les empereurs de Bysance, frappaient-ils les yeux d'une gloire plus éclatante; peut-être l'humeur paisible de Rourik,

864. qui, content de veiller sur les entreprises de ses voisins, n'entreprenait rien contre eux, le rendait-elle méprisable à des hommes qui ne connaissaient de vertu qu'une valeur féroce, et de gloire que le brigandage.

La plupart des historiens de la Russie mettent Oskhold et Dir, souverains de Kief, au nombre des Varaigues qui accompagnèrent Rourik lorsqu'il fut appelé à Novgorod. Ils racontent que ces deux frères, n'ayant point eu de part à la distribution que fit ce prince de différentes villes qu'il donna aux chefs de son armée, lui demandèrent la permission d'aller chercher fortune en portant les armes contre la Grèce; qu'ayant passé devant Kief, qu'opprimaient alors les Kozares, peuple puissant de race turque qui s'était établi dans la Chersonnèse taurique, ils s'en rendirent maîtres, et que deux ans après ils allèrent attaquer Constantinople; mais ce récit ne s'accorde pas avec celui des écrivains de Byzance, qui placent l'entreprise d'Oskhold contre Constantinople, dont nous avons parlé, onze ans avant le règne de Rourik [1]; ce qui est confirmé par une ancienne Chronique russe. Est-il vraisemblable qu'Oskhold et son frère, à peine affermis sur le trône, ayant à

[1] *Voyez* ci-dessus *Antiquités de la Russie.*

craindre sans cesse la vengeance des Kozares, 864.
et mal assurés encore de la fidélité de leurs nouveaux sujets, aient été loin de leur capitale affronter les forces de la Grèce [1] ? Je croirais plutôt qu'ils possédaient Kief par héritage et qu'ils descendaient de Kii, le fondateur de cette ville.

Rourik vécut en paix après la victoire que nous lui avons vu remporter sur ses propres sujets, et mourut après un règne de 17 ans, laissant en bas âge un fils, nommé *Igor.*

OLEG,

ADMINISTRATEUR DE LA RUSSIE.

Agé seulement de quatre ans lors de la 879.
mort de son père, Igor ne pouvait régner par lui-même; mais Rourik avait pourvu à l'administration de l'état en lui nommant pour tuteur Oleg, son parent.

[1] Les historiens disent qu'Oskhold et son frère désiraient aller en Grèce *pour y faire fortune*, et non pour attaquer Constantinople, comme le dit l'auteur. Les peuples du Nord connaissaient depuis long-temps la route de la Grèce, et s'y rendaient fréquemment pour s'y enrichir. Snorro-Sturleson dit que les Norwégiens même brûlaient du désir d'aller en Grèce. Aussi trouverons-nous dans la suite des corps de troupes normandes et russes dans l'armée des empereurs grecs. *D.*

879. Celui-ci ne se vit pas plutôt en possession du pouvoir qui lui était confié qu'il en abusa pour étendre la domination de son pupille, ou plutôt la sienne propre. Il rassemble des troupes nombreuses de langue et d'origine différentes, slaves, tchoudes, varaigues [1] : il emmène avec lui le jeune Igor, entre en campagne, et prend en chemin Smolensk, capitale des Krivitches, et Lubitch. Le grand nombre de villes qui se trouvaient en Russie dès les premières époques auxquelles remonte l'histoire prouve que depuis longtemps l'état social avait fait des progrès dans cette contrée. Des nations errantes l'avaient traversée comme des torrens qui portent avec eux l'effroi, et dont le temps et l'industrie ont bientôt réparé les ravages; mais les peuples de la Russie vivaient, dans des habitations fixes, de la culture de leurs terres et du produit de leurs troupeaux. Nous avons déjà dit que ces villes ne ressemblaient point à ces magnifiques cités qui font l'ornement de l'Europe, retraites de l'aisance, de l'oisiveté,

[1] La *Chronique de Souzdal*, publiée à Pétersbourg en 1792, en 5 vol., dit : « En 881 Oleg, parent et successeur de Riourik, se rendit par eau de Novgorod à Kief » avec une armée considérable de *Variages*, *Tzioudes*, » *Slovènes*, *Mères*, *Veçes* et *Krivitzes*». Tom. I, p. 20. *D.*

des talens et de l'industrie; mais des hommes 879.
qui renferment dans une enceinte leurs cabanes rustiques sont déjà bien loin de la vie des sauvages.

Ce n'étaient point ces faibles conquêtes qui faisaient l'objet de l'ambition d'Oleg; il voulait se rendre maître de Kief, dont la possession pouvait le conduire à de plus grandes entreprises. Arrivé près des murs, il ne juge point à propos d'en risquer l'attaque et craint de confier au sort capricieux des armes le succès d'un dessein que pouvait mieux assurer un lâche attentat. Il laisse derrière lui la plus grande partie de ses troupes, cache le reste dans les barques qui le conduisent, cèle son nom et sa qualité, et se fait passer pour un simple marchand qu'Oleg et Igor envoient négocier à Constantinople. Cette feinte prouve que dès-lors les Russes de Novgorod avaient des liaisons de commerce avec les Grecs, et que la ville de Constantinople était fréquentée par des marchands de Russie. Oleg envoie présenter ses excuses à Oskhold et Dir, sur ce qu'une indisposition ne lui permet pas de se transporter auprès d'eux : il les fait prier, comme amis et comme issus de la même race, de venir conférer avec lui. Ces princes n'ont aucune défiance, et croyant

879. ne devoir attendre que des témoignages d'amitié, à peine daignent-ils se faire accompagner de quelques hommes; mais, dès qu'ils arrivent, ils se voient entourés des soldats du perfide Oleg, qui sautent de leurs barques. Lui-même prend Igor dans ses bras, croyant sans doute colorer un crime exécrable par l'intérêt de son pupille, et jetant sur eux un regard farouche et menacant : *Vous n'êtes*, leur dit-il, *ni princes, ni de race de princes, et voici le fils de Rourik.* Ces mots, prononcés d'une voix terrible, étaient le signal convenu du crime : à peine ils étaient proférés que des soldats frappent les deux frères et les massacrent aux pieds d'Oleg; le cruel reçoit avec joie leur sang qui rejaillit sur lui [1].

Ce lâche assassinat le rend maître de la ville de Kief, qui ne peut ou n'ose tenter de faire aucune résistance, et qui haïssait peut-être ses princes devenus chrétiens. Il y établit le
883. siège de sa domination [2]; il fonde de nouvelles villes, et rend tributaires les Drévliens

[1] C'est apparemment pour légitimer l'usurpation d'Oleg que les anciens annalistes de Russie ont représenté Oskhold et Dir comme des capitaines de Rourik, supposant que leurs conquêtes devaient appartenir de droit à leur chef.

[2] « Cette ville, dit Oleg, sera le centre des villes de la » Russie ». *Nestor. D.*

dont nous parlerons ailleurs, les Sévériens 884.
qui habitaient au nord de Kief, et les Radimitches qui n'en devaient pas être éloignés; il impose aux différentes nations qui lui sont soumises des tributs annuels, qui consistaient en pelleteries ou en argent [1]. Novgorod Nestor.
était imposée à 300 grivnes, ce qui faisait 300 livres effectives d'argent. La livre de Novgorod était de 13 onces.

Tout ce qu'Oleg avait fait n'était encore que les préparatifs de ses desseins ambitieux. C'était vers Constantinople que tendaient ses vœux; il laissa Igor à Kief; quatre-vingt 904.
mille combattans montèrent deux mille barques sous les ordres de l'administrateur.

Ces navigations étaient bien différentes de celles des nations policées; elles ne doivent pas même se comparer à celles des anciens Normands qui occupaient les bords de la mer. Les Russes ne pouvaient entrer dans le Pont-Euxin que par le Dnièpre ou Borysthène. Cons. Porph.
Ils descendaient assez facilement ce fleuve, jusqu'aux treize écueils qui embarrassent son

[1] Les Radimitches, disent les Chroniques russes, furent contraints à payer comme tribut un *szling*. Cette monnaie, qui disparaît dans les siècles suivans, peut avoir eu la même valeur que le sterling chez les Anglo-Saxons. Voyez Krug *zur Münzkunde Russlands*, *Pétersbourg*, 1805. *D.*

904. cours pendant l'espace de quinze lieues; mais alors commençaient des périls, des travaux, des fatigues qui ne pouvaient être bravés que par des barbares. Ils étaient obligés de décharger leurs barques et de les faire glisser sur les rochers en les poussant à force de bras et avec des leviers. Au quatrième écueil, ils portaient le bagage l'espace de six mille pas, courbés sous le faix [1] et au risque d'être à chaque instant attaqués par les Petchénègues, qui leur faisaient presque toujours la guerre. Enfin, après avoir franchi toutes les cataractes, il fallait continuer de descendre le fleuve, qui, resserrant son lit, embarrassait leur course et les livrait aux attaques de leurs ennemis. Arrivés à l'embouchure du Borysthène, ils gagnaient une île qui se trouve entre la pointe d'Orchakof et celle de Kinbourn, y radoubaient leurs frêles bâtimens, maltraités par une navigation si difficile, et y attendaient un vent favorable. Ils les radoubaient encore quand ils avaient gagné l'embouchure du Dniestre. C'est ainsi qu'ils entraient dans le Danube quand ils vou-

[1] Constant. Porphyr. *de Admin. imp.*, c. 2. Beauplan, dans sa *Description d'Ukranie*, Rouen, 1660, nous apprend que de son temps les Cosaques pratiquaient le même usage dans la navigation du Dnièpre. *D.*

laient porter la guerre chez les Bulgares; c'est 904.
ainsi qu'ils faisaient leur commerce; c'est ainsi que, suivant toujours la côte occidentale du Pont-Euxin, Oleg parvint à Constantinople.

Il arrive à ce détroit, sur lequel domine Nestor.
la ville impériale, que les Russes appelaient *Tsargrad*, la ville de Césars. De fortes chaînes en fermaient l'entrée : vain obstacle contre des barbares qui reçoivent de l'espoir du pillage une nouvelle industrie. Leurs vaisseaux, ou plutôt les barques légères qui les avaient apportés, sont tirés à terre. On construit des roues, on les adapte à ces bâtimens, que, s'il faut en croire la Chronique, on force à parcourir, à l'aide des voiles, une route à laquelle ils n'étaient pas destinés; on arrive, sur ces chars d'une espèce nouvelle, sous les murs de la ville. On peut douter que les troupes d'Oleg aient cinglé à pleines voiles sur la terre ferme [1]; mais les maux qu'elles firent ne sont pas également contraires à la vraisemblance.

[1] Ce fait a été souvent regardé comme fabuleux; cependant on n'y voit rien d'exagéré quand on réfléchit à l'état de la navigation chez les peuples du Nord de cette époque. D'abord les navires des Russes étaient fort légers; les Grecs les appelaient *karabia*, mot qui désigne, selon Isidore, une barque de claies d'osier, recouvertes de peau. *Etymol.*, l. 19. La quille était un tronc d'arbre creux. Ce genre de bateau était en usage chez tous les

904. Toute la contrée est au loin ravagée ; les maisons sont forcées, pillées, rasées, livrées aux flammes ; les habitans de la campagne sont chargés de fers ; les femmes forcées de satisfaire, sous les yeux de leurs époux enchaînés, la passion furieuse des vainqueurs ; les enfans massacrés sur le sein de leurs mères, qui venaient de recevoir les brutales ca-
Nestor. resses des assassins et le coup mortel. La terre est arrosée du sang des cultivateurs dont les sueurs l'ont fécondée, et la mer reçoit à-la-fois et les cadavres des morts et les corps des vivans dont elle doit être le tombeau.

Léon, qu'on appelait le *philosophe*, parce qu'il s'appliquait à de vaines études au lieu de remplir les devoirs d'un souverain, régnait alors à Constantinople. On prétend qu'il essaya d'abord d'empoisonner Oleg dans des rafraîchissemens; les Grecs de ce temps, nation avilie, comptaient peut-être les empoison-

peuples du Nord. Il n'était pas difficile de traîner ces bateaux sur terre : l'histoire nous en fournit des preuves. Les Normands, en assiégeant Paris, quittèrent avec leurs bateaux la Seine, et les traînèrent par terre jusqu'à l'Yonne. Mahomet, en attaquant Constantinople l'an 1433, fait traîner sur terre les bateaux de ses troupes. *Voyez* Krug. *Krit. Versuch zur Aufklarung der Byzant. Chronol.* Pétersbourg, 1810. Nous venons de voir d'ailleurs que les Russes employaient la même manœuvre sur le Dniéper. *D.*

nemens parmi les ruses de guerre; mais cette 904.
ruse exécrable n'ayant pas réussi, Léon fut obligé d'acheter la paix au prix qu'on lui voulut imposer. Il s'obligea de payer douze grivnes à chaque vaisseau d'Oleg[1], de nourrir pendant six mois les marchands russes qui iraient commercer dans l'empire; de leur fournir, à leur retour, des provisions de vivres et les choses nécessaires pour le voyage, et de n'exiger d'eux aucune douane. Le vainqueur voulut bien accorder que ceux qui ne feraient pas le commerce n'eussent pas le droit de se faire défrayer par les Grecs.

On exigea encore de l'empereur des contributions en faveur de plusieurs villes de Russie, gouvernées par des princes dépendans d'Oleg. Léon jura la paix sur la croix, et les Russes la jurèrent sur leurs épées, attestant Péroun, dieu de la foudre, et Voloss, dieu des troupeaux.

Les vainqueurs, enrichis, retournèrent dans leur patrie; ils y portèrent de l'or, des étoffes précieuses[2], les vins exquis et les fruits déli-

[1] Il faut entendre ici par grivne la litre ou livre grecque, qui était de neuf onces un quart; c'était aussi celle de Kief. Nous avons dit que celle de Novgorod était de treize onces, et c'est encore aujourd'hui la livre de Russie.

[2] « A son retour de Constantinople, Oleg rapporta à

904. cieux de la Grèce. C'est ainsi que les empereurs de Constantinople, en achetant chèrement la paix, invitaient l'ennemi à venir encore chercher dans leur empire une fortune facile. Oleg rentra dans Kief, chargé des richesses acquises par sa victoire. Les peuples, éblouis de tant d'éclat et ne pouvant regarder comme naturels de semblables succès, crurent que leur prince était magicien, et l'en révérèrent davantage.

Il faut avouer que les historiens grecs ne parlent pas de l'expédition d'Oleg. Leur silence est peut-être insuffisant pour détruire le récit du chronographe russe; mais il inspire quelque doute sur l'exactitude de ce récit. On a lieu de soupçonner du moins que l'expédition d'Oleg n'eut pas toute l'importance qu'on lui prête. Le plus ancien historien de Russie vivait près de deux siècles après l'administration de ce prince et peut avoir été trompé par une tradition exagérée.

Ce dont on ne peut également douter, c'est

» Kief beaucoup d'or et de *pavoloki* », dit la Chronique d'Arckhangel, publiée à Moskou en 1781. Il paraît que les pavoloki étaient des étoffes d'une qualité et d'une étendue déterminées que les Grecs donnaient comme argent comptant : le vieux mot français *paille*, dans cette expression, *or*, *argent* et *pailles* (Ducange *Glossar.*, art. *Paliosus*), paraît avoir la même signification. *D.*

qu'Oleg ait conclu en 912, avec la cour de 904.
Constantinople, un traité de commerce et d'amitié. On sait, par les Grecs eux-mêmes, qu'ils commerçaient avec les Russes, et Nestor paraît avoir eu sous les yeux l'acte qu'il nous a conservé; mais l'existence de ce monument ne prouve pas qu'il ait été précédé d'une guerre. Je crois du moins qu'un mot du premier article *(da oumirimsia)*, qu'on explique par, faisons la paix, peut s'expliquer par, vivons en paix. On peut soupçonner qu'Oleg, devenu maître de Kief, envoya des ambassadeurs à Constantinople pour renouveler avec Léon les traités qui avaient subsisté avec les anciens souverains de cette ville. Peut-être même la destruction de ces souverains menaçait-elle d'une rupture; ce qui rendait un nouveau traité nécessaire.

Quoi qu'il en soit; cet acte est assez pré- 912.
cieux pour mériter que l'on en conserve ici la substance.

Voici quelques-uns des articles qui furent respectivement acceptés par les souverains de Constantinople et de Kief.

II. « Si un Grec fait quelque insulte à un » Russe, ou un Russe à un Grec, et qu'elle ne » soit pas suffisamment prouvée, on prendra

912. » le serment de l'accusateur, et l'on fera » justice ».

III. « Si un Russe tue un chrétien, ou si un » chrétien tue un Russe, on fera mourir l'as- » sassin sur le lieu même où s'est commis le » crime. Si le meurtrier prend la fuite et qu'il » soit domicilié, la portion de sa fortune, qui » lui appartient *suivant la loi*, sera donnée au » plus proche parent du mort, et la femme » du meurtrier retirera l'autre portion du » bien, qui, *par la loi*, lui doit appartenir ».

IV. « Celui qui frappera un autre avec une » épée, ou avec quelque autre arme, payera » cinq litres d'argent, *suivant la loi russe*. S'il » ne possède pas cette somme, et qu'il l'af- » firme par serment, il donnera à l'offensé » tout ce qu'il a, jusqu'à l'habit dont il est » revêtu ».

V. « Si un Russe fait un vol chez un Grec, » ou un Grec chez un Russe, et qu'il soit pris » sur le fait et tué par le propriétaire, il ne sera » fait aucune poursuite pour venger sa mort; » mais si le propriétaire peut le saisir, le lier » et le conduire au juge, il reprendra la chose » volée, et le voleur lui payera le triple ».

X. « Si un Russe, exerçant son industrie » dans les états, vient à mourir sans avoir » disposé de ses biens, et qu'il n'ait pas de

» proches parens auprès de lui, ses biens 912.
» seront envoyés en Russie à ses héritiers;
» et, s'il les a légués par testament, ils seront
» de même remis au légataire ».

On voit, par ce traité, que dès le commencement du dixième siècle les Russes avaient des lois [1]. C'étaient peut-être celles des Varaigues que Rourik leur avait apportées; c'étaient peut-être aussi celles qui depuis long-temps étaient reçues à Kief. Je sais que les Russes ont coutume d'attribuer leurs premières lois à un prince qui vivait un siècle après Oleg; mais les voilà réfutés par le plus ancien de leurs historiens, le seul qui puisse leur servir de guide pour ces temps reculés. Ces lois accordaient beaucoup de force aux sermens, et c'est le caractère des peuples encore simples. Elles prononçaient la peine de mort contre le meurtrier, plus sage à cet égard que nos anciennes lois qui, n'infligeant qu'une peine pécuniaire, lais-

[1] L'expression sur laquelle se fonde ici l'auteur est susceptible d'une autre interprétation. *Po sakony ruskomu*, que M. Levesque et autres auteurs traduisent par *suivant la loi russe*, peut signifier aussi *d'après le poids russe*. (Voyez Bacmeister, trad. allem. de l'*Histoire de Russie* de Lomonossov, et le *Leksicon slaveno-rosskii*) et Nicon a *po zakonu rimskomu*, suivant la loi romaine. *D.*

912. saient aux riches la liberté d'être impunément assassins. Les femmes avaient une part dans la fortune de leurs époux. La punition n'entraînait pas l'entière confiscation des biens, et la veuve et l'orphelin n'étaient point punis du crime dont ils étaient innocens. Le vol, qui ne porte atteinte qu'aux richesses, était puni par la privation des richesses, et la loi conservait une juste proportion entre la peine et le crime. Les citoyens, assurés de leur fortune, ne craignaient pas que le souverain envahît leur héritage, et pouvaient même disposer de leurs biens en faveur de l'amitié. Enfin, puisque les Russes faisaient des testamens, l'art d'écrire ne leur était point inconnu.

On a conservé les noms des ministres qui négocièrent les deux traités de paix conclus entre la Russie et la Grèce. Aucun de ces noms n'appartient à la langue slavonne [1]; ainsi les Slaves de Novgorod, en appelant chez eux des princes étrangers, n'avaient conservé aucune part à l'administration : les Varaigues seuls étaient en possession de tous les emplois de confiance, et les anciens maîtres du pays ne pouvaient plus qu'obéir. On lit, dans le

[1] La plupart de ces noms sont *gothiques* ou scandinaves.

préambule du traité, qu'il est le résultat de la volonté du prince et du consentement de tous, ce qui pourrait faire présumer qu'Oleg était le chef d'un peuple libre ; mais tous ces hommes qui consentaient aux actes de la souveraineté étaient ces mêmes Russes qu'avait amenés Rourik, et qui, conquérans des Slaves, ou appelés par eux, les tenaient sous le joug. C'est ainsi que dans les anciennes histoires de tous les peuples qui ont succédé à l'empire romain on aperçoit des traces de liberté ; mais cette liberté n'appartenait qu'aux compagnons du conquérant, qu'à ceux qui l'aidaient à tenir dans l'esclavage la nation conquise, ou du moins elle n'était partagée que par un petit nombre d'hommes de cette nation qui mettaient leur fortune sous la garde des nouveaux dominateurs. Aussi a-t-on vu le mécontentement éclater sous le règne de Rourik, et l'on ne fut sans doute pas plus heureux sous l'administration d'Oleg. Malheur au peuple, malheur à l'homme qui est obligé d'implorer des protecteurs, ou de se donner des maîtres !

912.

Oleg avait sans résistance appesanti le joug sur des peuples courageux, accoutumés plutôt à la licence qu'à la liberté ; il avait subjugué des voisins qui n'avaient d'autre

913. métier que celui des armes, et les avait soumis à la honte d'un tribut; les successeurs des Césars, tremblant devant lui, n'avaient repoussé ses attaques que par de riches présens. Un faible reptile le mordit à la jambe et lui donna la mort.

Oleg avait un cheval qu'il aimait et qu'il montait souvent; mais les devins lui ayant prédit que ce cheval serait la cause de sa mort, il le fit éloigner, et ordonna de le nourrir avec grand soin : c'était avant son expédition de Constantinople. Enfin, après plusieurs années, il se ressouvint de cet animal, et apprit, du plus ancien de ses écuyers, qu'il était mort depuis long-temps. Triomphant alors de l'ignorance des devins, il se fit conduire dans la campagne, à l'endroit où étaient les os de cet animal qu'on lui avait peint si redoutable; il ne put, en le voyant, retenir un éclat de rire : « Voilà donc, dit-il, » celui qui doit m'ôter la vie » ! En prononçant ces mots il donna, par mépris, un coup de pied au crâne de la tête dépouillée; mais à l'instant même il en sortit un serpent qui lui fit une blessure mortelle.

C'est une de ces fables telles que l'on en trouve dans toutes les vieilles histoires, et qui tendent à affermir les hommes dans la

croyance superstitieuse de la divination et 913.
de la prédestination.

Oleg gouverna pendant trente-trois ans des états dont il n'était que le dépositaire : il n'existait sans doute alors ni lois, ni usages tenant lieu de lois, qui pussent le forcer à remettre à son pupille l'autorité. D'ailleurs nous verrons dans la suite que les Russes n'aimaient point à être gouvernés par de jeunes princes ; ce qui pendant bien des siècles établit chez eux un droit de succession fort différent du nôtre.

IGOR Ier, ROURIKOVITCH [1].

A peine Oleg avait fermé les yeux, et déjà tous les peuples voisins, à qui son nom seul imprimait la terreur, crurent avoir recouvré la liberté ; leur soumission, leurs lâches craintes firent place à l'audace. Ils méprisaient un

[1] La terminaison en *itch* chez les Russes, comme celle en *idès* chez les Grecs, signifie *fils de :* ainsi Rourikovitch signifie fils de Rourik. Le douzième souverain de Russie, Vsévolod, fils d'Iaroslaf, passe pour être le premier qui ait pris en surnom le nom de son père en y ajoutant la terminaison en *itch :* il se fit appeler *Vsévolod Iaroslavitch ;* mais Lomonossof, dans son Abrégé chronologique, n'en a pas moins donné à Igor le surnom de *Rourikovitch :*

913. prince qu'ils ne pouvaient encore connaître; et, comme s'ils eussent été certains de sa faiblesse, ils lui refusèrent les tributs qu'ils avaient payés à son tuteur; mais cet acte imprudent d'indépendance ne fit qu'augmenter le poids de leurs chaînes. Les Drévliens, qui se soulevèrent les premiers, furent vaincus, sans avoir eu le temps de se préparer à la défense, et le fruit de leur révolte fut de payer un tribut plus pesant; ils occupaient un pays boisé, au couchant du Dnièpre, suivant une carte publiée par le comte Moussin-Pouchkin.

Nicon. Les Ouglitches, peuple établi vers les bords méridionaux du Dnièpre, disputèrent plus long-temps leur liberté contre le voiévode Sventeld, qu'Igor avait envoyé contre eux. L'une de leurs principales villes, nommée *Pérésetchen*, ne se rendit qu'après trois ans de siège. Ils se soumirent enfin à un tribut d'une martre noire par feu, et Igor abandonna ce tribut tout entier à leur vainqueur.

915. Cependant une nation, jusqu'alors inconnue, sortit des bords de l'Iaïk et du Volga,

j'ai cru devoir adopter sa méthode, parce qu'elle fait connaître d'un coup-d'œil la filiation des princes. Il est peut-être plus important de remarquer qu'Igor est le premier des souverains de Russie qui soit nommé par les auteurs byzantins; ils l'appellent *Ingor*.

et vint se jeter sur la Russie. C'étaient les 915.
Petchénègues, qui seront long-temps pour cette domination des ennemis redoutables; ils étaient d'origine turque et imprimèrent souvent la terreur aux Grecs de Constantinople, qui les appelaient *Patzinagues*[1]. Igor, surpris sans doute et peu en état de leur résister, n'osa pas tenter le sort des armes, et fit avec eux une paix qui ne fut pas de longue durée; car, cinq ans après, il fut obligé de les combattre, et, s'il ne les soumit pas, il les mit du moins pour un temps hors d'état de l'inquiéter.

Mais ces victoires des Russes, sur des peuples plus pauvres qu'eux, pouvaient flatter leur orgueil, occuper leur inquiétude, et non satisfaire leur cupidité. Les richesses de l'empire d'orient excitaient bien plus vivement leur courage.

C'est là qu'Igor, à l'exemple de son tuteur, 941.
court exercer le brigandage; car quel autre

[1] L'histoire de ce peuple nomade est fort obscure; à la fin du neuvième siècle il errait dans les stèpes, entre l'Iaïk et le Volga; mais, chassé par des voisins plus forts, il passa le Don, pénétra en Europe, dispersa les Madjares qui s'opposaient à sa marche, et s'arrêta sur le bord de la mer Noire, entre le Don et le Danube : c'est de là qu'il fit ses excursions en Russie. *D.*

941. nom donner à ces guerres entreprises par la soif du gain et contre la foi des traités? Dix mille barques [1] portent son armée. Nestor nous apprend ailleurs que chacune de ces barques contenait quarante hommes; ainsi le prince russe aurait été à la tête de quatre cent mille combattans, ce qui paraît exagéré, et qui peut ne l'être pas. Chez les peuples policés les citoyens se partagent les différentes charges de l'état, les différens emplois, les différentes sortes d'industrie : le petit nombre combat pour la patrie, le grand nombre la nourrit par ses travaux, contribue à l'enrichir par ses talens, à la faire briller de l'éclat des arts, et, non moins utile que le guerrier, mais autrement utile, il vit en paix au milieu du bruit des armes. Mais chez les peuples barbares le premier des talens est la guerre; tout le monde veut l'exercer, parce qu'il n'en est pas de plus lucratif. On ne pense pas aux dangers, on brave la fatigue, on n'envisage que le butin qu'on se promet de partager.

Igor parcourt et dévaste la Paphlagonie, le Pont, la Bithynie. Toutes les troupes de l'em-

[1] Luitprand (*Histor. et legat. ad Niceph.*, Liv. V, c. 6) dit : *Collectis mille et eo ampliùs navibus Constantinopolim venit.* Quelques Chroniques russes parlent de 10,000 et de 30,000 hommes, au lieu de navires. *D.*

pire étaient éloignées, nulle part il ne rencontre d'obstacle à ses courses ; mais il semble que le défaut de résistance excite encore plus sa fureur. Les Russes n'épargnent aucun des malheureux qui tombent entre leurs mains ; les uns sont mis en croix, d'autres sont empalés, coupés en morceaux, enterrés vivans ; d'autres sont attachés à des poteaux, et les soldats se font un jeu de les prendre pour but de leurs flèches. Ils cherchent surtout, ils saisissent les prêtres, leur lient les mains derrière le dos, et leur enfoncent à coups de masse de longs clous dans la tête. Les flammes et de longues traces de sang marquent partout leur passage, et tout éprouve la rage d'un vainqueur féroce qui n'a pas trouvé d'ennemis.

941.

Nestor. Cédrénus. Zonaras.

Tandis qu'ils se livrent à loisir au massacre, au pillage, on a le temps de prendre des mesures contre eux. Des armées se rassemblent, s'approchent de toutes parts, et les Russes, enveloppés, payent de leur sang le sang de leurs victimes. Privés d'un grand nombre des leurs, ils peuvent à peine s'ouvrir un passage jusqu'à leurs vaisseaux ; mais de nouveaux malheurs les attendent. Le patrice Théophane, qui commandait la flotte grecque, les surprend à la vue du phare et augmente leur

941. frayeur en lançant sur eux ces feux grégeois, peut-être moins dangereux qu'effrayans, mais que ces barbares ne connaissaient point encore. Ils se précipitent dans la mer pour éviter les feux qui menacent leurs têtes. Leurs vaisseaux, dispersés, brisés, dévorés par les flammes, se perdent dans la profondeur des eaux. La plupart y trouvent leur sépulture, les autres tombent dans les fers. Les restes d'une armée si formidable se sauvent, se répandent sur les rivages de la Bithynie. Le patrice Phocas les y vient attaquer avec des troupes peu nombreuses, mais choisies. Un grand nombre périt encore dans cette action, les autres prennent la fuite; mais, comme la frayeur ne leur permet de conserver aucun ordre dans leur retraite, plusieurs de leurs pelotons épars tombent sous le fer ou dans les chaînes d'une nouvelle armée qui se présente.

Les Russes regagnent leurs vaisseaux et n'osent plus paraître sur le rivage : ils lèvent l'ancre pendant la nuit; mais le patrice Théophane les poursuit, les attaque de nouveau, brûle encore ou coule à fond plusieurs de leurs barques, et, de l'aveu des Chroniques russes, Igor put ramener à peine le tiers de son armée.

Affaibli, presque accablé, il ne perd point 941.
encore le courage, ou plutôt l'espoir du butin l'emporte dans son ame sur tous les sujets de
crainte. Il rassemble de nouvelles forces; il 944.
soudoie même les Petchénègues, ses ennemis naturels, et part pour la Grèce; mais il ne s'avança guère que jusqu'à la Chersonnèse taurique. Romain, qui avait usurpé le trône
des Césars, instruit de l'approche des Russes, Nestor.
leur fait offrir de payer le même tribut qu'Oleg avait imposé à ses prédécesseurs. Igor est incertain. C'est en quelque sorte une honte pour les hommes ignorans et barbares d'acquérir sans détruire. Son conseil le détermine enfin à ne pas refuser les offres de l'empereur [1]. Il se retire et envoie les Petchénègues ravager les terres des Bulgares.

Le traité de paix conclu entre Igor et l'em-
pereur de Constantinople subsiste encore: il 945.
est en partie un renouvellement de celui

[1] Le discours que le bon Nestor prête aux conseillers d'Igor ne manque pas d'éloquence : « Si César fait de telles propositions, dirent-ils, ne vaut-il pas mieux, sans » se battre, avoir de l'or, de l'argent, des étoffes précieu- » ses ? Peut-on savoir qui sera le vainqueur ou le vaincu ? » et peut-on faire des traités avec la mer ? Nous ne mar- » chons pas sur la terre, nous sommes portés sur l'abîme » des eaux et une mort commune nous menace tous ».

945. d'Oleg; mais quelques articles méritent d'être remarqués [1]. Suivant le second, le prince russe pouvait envoyer en Grèce des marchands sur autant de vaisseaux qu'il lui plairait : ces

[1] Ce traité, remarquable sous plusieurs rapports, est cité par les Chroniques de plusieurs manières qu'il est difficile d'accorder. Cependant M. Schlœzer a cherché à rétablir autant que possible le sens véritable, dans ses *Russische Annalen*, tom. IV. Voici le commencement du traité : « Nous, députés et marchands, envoyés par Igor, » grand-kniaz de Russie, et par tous les kniaz russes, et » par tous les hommes de la Russie, Fujevast, Sviatoslaf, » Iskusef, Igoref, Ulieb, etc. (suivent les noms des autres » députés), il nous a été ordonné de renouveler l'an- » cienne paix, de détruire les intrigues du diable, qui hait » le bien et aime la discorde, et d'affermir l'union qui » existe depuis long-temps entre les Grecs et les Russes. » Notre grand-kniaz Igor, ses kniaz et boïards et tous les » hommes de la Russie nous ont envoyés vers Romain, » Etienne et Constantin, grands-kniaz des Grecs, pour » faire la paix avec le tsar, avec tous les boïards et tous » les hommes grecs, à jamais, tant que le soleil luira et » que le monde durera. Si un Russe la rompt et s'il est » baptisé, il sera damné éternellement dans ce monde et » dans l'autre ; s'il n'est pas baptisé, il ne recevra de se- » cours ni de Dieu ni de Péroun, ses boucliers ne le ga- » rantiront pas ; il périra par ses armes et il restera esclave » dans ce monde et dans l'autre ». — M. Schlœzer est tenté de regarder tout le traité comme une interpolation, d'autant plus que ni les historiens byzantins, ni Luitprand qui fut à la cour de Constantinople en 946, ne font mention de cet acte important. *D.*

marchands devaient être porteurs de lettres 945.
de créance, et, à la vue de ces lettres, ils seraient défrayés par l'empereur. Ainsi les Grecs achetaient l'avantage de négocier avec les Russes, mais ils devaient bien sans doute se rembourser de ces frais sur les profits du commerce.

Ces marchands devaient s'arrêter dans un faubourg (St-Mamas); ils ne pouvaient entrer dans la ville qu'au nombre de cinquante au plus, sans armes, et conduits par un officier de l'empereur : ils devaient partir avant l'hiver.

Par l'article 7, les vaisseaux naufragés devaient être respectés des deux nations.

Par l'article 13, si l'empereur demandait des troupes au souverain de Russie, celui-ci s'engageait à en envoyer dans le nombre demandé. Aussi voit-on, par le témoignage des auteurs byzantins, que dans la suite les empereurs eurent toujours des troupes russes à leur solde [1].

[1] Par un autre article on stipula l'extradition des esclaves. Si un esclave des Grecs s'enfuyait chez les Russes, ceux-ci le ramèneraient avec ce qu'il pourrait avoir emporté, et recevraient 2 (selon d'autres 20) *zolotnik*. Si les Russes ramenaient des sujets grecs faits prisonniers, ils recevraient pour un jeune homme ou une fille nubile

945. L'âge avancé d'Igor devait lui faire désirer le repos; mais, sollicité par les chefs de ses troupes, dont l'avidité toujours insatiable ne cessait de lui demander de nouvelles dépouilles des nations, il entreprend de tourner ses armes contre les Drévliens et de les soumettre, par la force, à un tribut plus considérable que celui qu'il leur avait imposé. Heureux encore dans cette guerre, il revenait chargé des contributions qu'il avait exigées ; mais le peu de résistance qu'il vient d'éprouver l'excite à une tentative nouvelle, à une nouvelle injustice : il renvoie une grande partie de ses troupes avec les dépouilles des vaincus, et lui-même, assez mal accompagné, retourne sur ses pas et porte de nouveau le ravage sur les terres déjà dévastées : il espère vendre chèrement la paix, et, guidé par l'aveugle intérêt, il s'avance imprudemment dans le pays, sans savoir s'il n'a pas d'ennemis à craindre. Les malheureux Drévliens, réduits au désespoir, l'attendent dans une embuscade, enveloppent sa petite troupe, tombent sur lui, le mas-

10 *zolotnik*, pour un homme de moyen âge 8, et pour un vieillard ou un enfant 5 *zol.* Les Grecs s'engagèrent à rendre les prisonniers russes sans distinction pour 10 *zolotnik*. Il paraît qu'un *zolotnik* valait un sol d'or. Krug *zur Münzkunde Russlands*. *D.*

sacrent [1] : fin semblable à celle de Cyrus, fin digne des avides conquérans. 945.

RÉGENCE D'OLGA.

IGOR avait épousé Olga du vivant même de son tuteur Oleg, qui avait fait prendre son nom à cette princesse, comme un gage de l'amitié qu'il avait pour elle.

On ignore d'où elle tirait son origine. Nestor dit seulement que la nation engagea Oleg à marier son pupille, et qu'on lui présenta Olga, qui était de Pskof, que nous appelons *Pleskof*. Il faut entendre seulement par-là qu'elle était du pays où l'on prétend qu'elle-même jeta depuis les fondemens de cette ville, ou croire que cette ville existait avant elle et qu'elle ne fit que la réparer.

[1] Dans un discours, adressé dans la suite au fils d'Igor, l'empereur grec rappelle en ces termes les revers de ce prince : « Vous n'avez sûrement pas oublié la défaite de » votre père Igor, qui, étant venu devant la capitale, au » mépris des traités et des sermens, avec un grand appa- » reil et dix mille navires, s'estima heureux de se sauver » avec dix bateaux. Je ne dis rien de sa triste fin, lors- » que, ayant porté la guerre chez les Germains, il fut fait » prisonnier par ce peuple, attaché à des branches d'ar- » bre et rompu en deux ». *Hist. de Léon diacre*, Liv. VI. *D.*

945. Un fragment d'une Chronique dont l'authenticité est fort suspecte la fait venir d'Isborsk dans la même contrée, lui donne pour aïeul Gostomysle, premier magistrat de Novgorod, du temps de la république, et la nomme *Précrasna*, ce qui signifie très-belle.

Chron. citée par Tatistchef, v. 1.

Mais un autre historien donne à cette princesse une plus humble origine. Ce n'était qu'une jeune batelière qui passa Igor dans sa barque. Elle était belle, et le prince, séduit par ses charmes, crut, en se faisant connaître, triompher aisément de sa vertu; mais, loin de la trouver soumise à ses désirs, il ne rencontra qu'une résistance invincible. Elle lui fit des reproches sur la bassesse de son dessein, et ne craignit point de lui dire avec une noble fermeté que, revêtu du pouvoir suprême pour défendre l'honneur de ses sujets, il se montrait indigne de son rang en cherchant à la corrompre; mais que, s'il osait employer contre elle la violence, elle trouverait dans la profondeur du fleuve son refuge et son tombeau. Cette audace vertueuse ne fit que rendre encore plus profonde la plaie qu'avaient faite dans le cœur d'Igor les traits de l'aimable batelière; partout son image le suivait. On voulut en vain lui faire choisir une épouse parmi ce que la jeunesse de ses états

Kniga Stepennaïa.

avait de plus beau dans les plus hauts rangs; 945.
aucune ne put toucher un cœur que déjà l'amour possédait tout entier, et le tuteur d'Igor fut obligé de faire chercher et de donner à son pupille l'objet qui seul pouvait lui rendre le repos. Ce récit romanesque paraît avoir été imaginé par un écrivain plus curieux que les autres d'égayer la sécheresse de sa narration.

Igor eut d'Olga un fils nommé *Sviatoslaf*, qui était encore dans l'enfance lorsqu'il perdit son père : Olga prit les rênes du gouvernement, aidée des conseils et de la valeur de ce Sventeld, dont le courage avait si bien servi son époux au commencement de son règne.

Le premier soin de la régente fut de venger Igor sur les malheureux Drévliens, coupables seulement d'une juste défense. Leur nom, dérivé d'un mot qui signifie bois, témoigne assez qu'ils habitaient un pays couvert de forêts. Ils furent long-temps les plus sauvages des peuples d'origine slavonne, vivant à la Nestor.
manière des bêtes, ne connaissant aucune forme de gouvernement, et n'ayant même aucune idée de l'union conjugale; mais dans le temps dont nous parlons ils cultivaient la terre; ils avaient des villes; ils avaient un prince nommé *Male*, qui, croyant trouver une occasion favorable d'agrandir sa domination,

945. fit proposer à la regente de l'épouser. Loin d'être disposée à recevoir la main de ce prince, elle n'était occupée que du projet de lui ôter la vie.

Les stratagèmes que les Chroniques prêtent à Olga pour punir les Drévliens, et que nous allons rapporter, paraissent mal ourdis, plus maladroitement répétés, et ne manquent cependant jamais d'être heureux. Les traditions que Nector a suivies avec simplicité pouvaient avoir altéré la vérité des circonstances ; mais elles devaient être fondées sur les usages des temps où elles avaient pris naissance, et elles méritent à cet égard d'être conservées. Elles prouvent que les Russes et même leurs souverains étaient si mal logés qu'ils ne pouvaient même offrir l'abri d'un toit à des ambassadeurs, puisqu'elles supposent qu'on feignit de vouloir rendre de grands honneurs à ceux des Drévliens, et que cependant on les renvoya coucher sur les barques qui les avaient apportés. Elles prouvent qu'il y avait bien peu de communication entre les peuples voisins, puisque les Drévliens, qui n'étaient pas fort éloignés de Kief, n'eurent aucune connaissance du sort de leurs ambassadeurs et n'hésitèrent pas à en envoyer de nouveaux. Elles nous apprennent quelles étaient alors

les cérémonies funéraires. Elles nous font connaître enfin que les peuples de Russie, alors si peu industrieux, avaient cependant trouvé l'art funeste de composer avec le miel une boisson enivrante. 945.

Nous traduirons ici le plus littéralement qu'il nous sera possible le récit du bon Nestor, pour donner un exemple de son extrême naïveté.

« Olga (c'est Nestor qui parle) fit venir
» les ambassadeurs et leur dit : « Soyez les
» bien venus », et les Drévliens dirent : « Nous
» sommes venus vers la princesse ». Et Olga
» leur dit : « Racontez-moi pourquoi vous
» êtes venus ». Et les Drévliens répondirent :
« Nous avons tué votre époux ; il pillait et
» ravissait comme un loup; mais nos princes
» sont bons et fertilisent notre pays. Venez
» épouser Male, notre prince » (car leur
» prince s'appelait *Male*). Et Olga répon-
» dit : « Votre proposition me plaît fort ; car
» enfin je ne puis ressusciter mon mari. Je
» veux vous traiter demain devant mes su-
» jets. Retirez-vous à présent sur vos bar-
» ques. Je vous enverrai chercher demain,
» et vous direz : Nous ne voulons aller à
» cheval ni à pied ; vous n'avez qu'à nous
» porter dans nos barques, et mes sujets vous

945. » porteront sur leurs épaules ». Elle les ren-
» voya dans leurs barques.

» Pendant la nuit Olga fit creuser un fossé
» large et profond devant une maison hors de
» la ville, et le lendemain elle vint dans cette
» maison et envoya chercher les ambassa-
» deurs, et ils dirent : « Nous n'irons ni à
» pied ni à cheval; emportez-nous dans nos
» barques ». Ceux de Kief répondirent : « Nous
» sommes vos esclaves; notre prince a été
» tué et notre princesse veut épouser votre
» souverain ». Les Drévliens restèrent assis
» avec orgueil dans leurs barques, furent
» portés devant la maison où était Olga, et
» on les jeta dans le fossé avec les barques,
» et Olga leur cria : « Ne vous trouvez-vous
» pas bien honorés » ? Ils eurent beau dire :
« Pardonnez-nous la mort d'Igor »; elle or-
» donna de les enterrer tout vifs, et on com-
» bla le fossé.

» Et Olga envoya aux Drévliens et leur fit
» dire : si vous me désirez sincèrement, en-
» voyez-moi des hommes de la plus haute con-
» sidération, afin que je puisse me rendre avec
» honneur auprès de vous, et que les gens de
» Kief me laissent aller. Les Drévliens, enten-
» dant cela, choisirent les hommes les plus
» considérables de leur pays et les lui en-

» voyèrent. A leur arrivée, Olga fit préparer 945.
» un bain, et leur fit dire : Prenez le bain, et
» vous vous présenterez ensuite devant moi.
» On chauffa le bain, et les Drévliens y entrè-
» rent et commencèrent à se baigner; mais
» on ferma les portes; elle ordonna de mettre
» le feu à la maison du bain, et ils furent
» tous brûlés.

» Elle envoya de nouveau aux Drévliens :
» Je vais me rendre auprès de vous, leur fit-
» elle dire; préparez une grande quantité d'hy-
» dromel dans l'endroit où vous avez tué mon
» époux, afin que je pleure sur son tombeau
» et que je célèbre la trizna en son honneur.
» (On appelait *trizna* le repas qu'on célébrait
» en l'honneur des morts). Les Drévliens,
» entendant cela, apportèrent beaucoup de
» miel et le brassèrent. Olga, n'ayant pris
» avec elle qu'un petit nombre d'amis légère-
» ment armés, vint au tombeau de son époux
» et y pleura. Elle y fit élever par ses gens
» une grande butte de terre, et, quand ils
» l'eurent élevée, elle ordonna de faire la
» trizna.

» Alors les Drévliens se mirent à boire, et
» Olga ordonna à ses gens de les servir; et
» les Drévliens dirent à Olga : « Où son nos
» amis que nous vous avons envoyés » ? Et elle

945. » répondit : «Ils viennent après moi avec les » amis de mon époux ». Et quand les Drévliens » eurent bien bu, elle ordonna à ses amis de » les tailler en pièces, et ils en tuèrent cinq » mille. Olga revint à Kief, et fit sortir ses » troupes ».

Elle entra en campagne avec son fils qu'elle voulait former, dès sa première enfance, au métier des armes, ravagea tout le pays des Drévliens, prit et détruisit toutes leurs villes. Enfin elle vint mettre le siège devant Korostène, leur capitale [1]. Ce nom, suivant son étymologie, signifie *muraille d'écorces*, et témoigne ce que c'était que cette ville, au moins dans son origine. Elle était peut-être un peu mieux construite dans le temps dont nous parlons, mais toutes les maisons en étaient encore de bois. C'est ce qui donna lieu au dernier stratagème que les traditions suivies par Nestor prêtent à Olga. Cette princesse, désespérant de forcer la ville à se rendre, fit dire aux habitans que, maîtresse de tout leur pays, elle croyait avoir assez vengé son époux; que, lasse de répandre le sang

[1] Korostène paraît avoir été remplacée par la petite ville d'Iskorost, sur la rivière d'Usha, qui se jette dans le Pripiat, un peu avec la jonction de cette rivière et du Dniéper. *D.*

et sachant à quelles extrémités les avait ré- 945.
duits le sort des armes, elle ne voulait pas leur imposer un tribut onéreux; qu'elle se contenterait de recevoir seulement une marque de leur soumission, et qu'elle leur prescrivait de lui apporter en tribut trois pigeons et trois moineaux par maison.

Les Drévliens s'empressèrent d'obéir et retournèrent chez eux pleins de joie, célébrant la clémence de la princesse; mais cette veuve implacable fit attacher des mèches allumées aux queues de ces oiseaux : on leur donna la liberté, ils volèrent à leurs nids et mirent
à-la-fois le feu dans toute la ville [1]. Les ha- 946.
bitans ne fuyaient les flammes que pour tomber sous le fer des ennemis. On ne fit qu'un petit nombre de prisonniers, et l'on ne permit qu'à la plus basse populace de vivre ou de languir sur les cendres de sa patrie : encore imposa-t-on à ces infortunés un tribut onéreux, dont deux tiers devaient être payés à la ville de Kief, et un tiers à celle de Vysgorod, qui appartenait à Olga. Cette princesse

[1] Jelagin, auteur russe, assure s'être convaincu par expérience qu'il est impossible de faire le moindre mal par ce procédé. Schlœzer regarde le récit des ruses d'Olga comme des interpolations faites par les copistes de la Chronique originale de Nestor.

947. profita de la paix pour visiter les différentes contrées de sa domination. Elle régla les impôts, fit construire des bourgs et des villages, et c'est alors qu'on croit qu'elle fonda Pleskof [1].

Depuis qu'Oskhold avait reçu le baptême il continuait d'y avoir des chrétiens en Russie. Quoique l'idolâtrie fût toujours la religion dominante, un article du traité conclu entre Igor et les Grecs prouve que les chrétiens n'étaient pas seulement tolérés, mais qu'ils avaient part aux emplois et à la confiance du prince. Olga entendit parler de leur religion et conçut le désir de l'embrasser. Pour mieux s'instruire des dogmes de cette croyance, ou pour recevoir le baptême d'une manière plus auguste, elle fit le voyage de
955. Constantinople. Le trône impérial était alors occupé par Constantin Porphyrogénète. Les Chroniques russes ne manquent pas d'observer qu'il ne put se défendre des charmes et de l'esprit d'Olga, et qu'il lui proposa de l'é-
Constant. de Cerimon. Aul. Byz. t. II, cap. 15. pouser. Elle ne devait guère alors avoir moins de soixante-dix ans; mais ce conte est suffisamment réfuté par Constantin lui-même, qui

[1] Ce fait n'est rapporté que par Tatistchef. Nestor dit qu'elle fonda des bourgs et des villages sur la Msta, la Luga, le Dniéper et la Desna, et qu'on voit encore ses *sani* à Pleskof. On ne sait ce que signifie ici le mot *sani*. *D.*

nous apprend que l'impératrice vivait encore, 955.
et qui fait le détail des honneurs qu'elle rendit à la princesse russe. Ce fut l'empereur qui tint Olga sur les fonts de baptême et qui lui donna le nom d'*Hélène*. Il la congédia, chargée de riches présens, entre lesquels on remarquait des vases précieux et ces belles étoffes qui ne se fabriquaient alors que dans l'Orient. Dès le temps de l'administration d'Oleg il dut régner quelque luxe à la cour de Russie. Il se trouvait alors à Constantinople quarante-quatre négocians russes, qui eurent part, avec leur souveraine et les dames de sa cour, aux présens de l'empereur [1]; nouvelle preuve du commerce que les Russes entretenaient avec les Grecs. Le désir de travailler par elle-même à rendre encore ce commerce plus actif et plus florissant eut peut-être autant de part au voyage de la princesse que l'envie d'être baptisée à Constantinople.

Olga n'eut pas la satisfaction de convertir au christianisme son fils, que les armes seules

[1] Après avoir été régalée par l'impératrice avec sa suite, les députés de plusieurs princes de Russie et les négocians russes, elle reçut 500 milliarèses sur un plat d'or orné de pierreries; son cousin reçut 30 milliarèses, chaque député 12, et chaque négociant autant. Constantin., *de cerim.* Nestor, *Annales de Russ. D.*

955. pouvaient occuper; la manière de penser de cette princesse eut même peu d'influence sur celle de ses sujets. Quelques-uns reçurent le baptême à son exemple et devinrent un objet de raillerie. Les sectes religieuses s'accroissent par les tourmens et s'affaiblissent par la dérision : *Voulez-vous,* répondait Sviatoslaf aux pieuses exhortations de sa mère, *voulez-vous que mes amis se moquent de moi?*

Suivant la plupart des Chroniques, Olga fonda des églises; mais, suivant la plus an-
Nestor. cienne de toutes, elle n'avait même des prêtres qu'en secret. Son zèle religieux ne pouvait être partagé par des hommes qu'entraînait bien plus puissamment l'enthousiasme guerrier de son fils [1].

[1] Elle envoya en 959 une députation à Othon, empereur d'Allemagne, pour avoir un évêque et des prêtres. Othon lui envoya Adelbert et d'autres ecclésiastiques, qui se rendirent à Kief; mais ils y furent si mal reçus et eurent si peu de succès dans leur mission qu'ils revinrent en Allemagne au bout de quelque temps. *Chronic. Hildesh., Lambert. Schaffnaburg., Annalista Saxo, Ditmar Merseb.* D.

SVIATOSLAF Ier, IGORÉVITCH [1]. 955.

On ne sait pas précisément en quel temps Sviatoslaf prit les rênes du gouvernement; mais l'opinion la plus vraisemblable est qu'elles lui furent remises par sa mère lorsqu'elle partit pour Constantinople.

Avant de le suivre dans les combats il faut le considérer un instant dans sa vie privée ; on y reconnaîtra les mœurs des anciens Scythes, celles qu'ont encore à présent quelques hordes tatares, celles enfin qu'ont eues d'abord tous les peuples. Elles prouvent combien l'homme a peu de besoins réels.

Quoique pendant les premières années de son règne on ne voie pas qu'il ait eu de guerres à soutenir, son premier soin fut de rassembler une armée, moins redoutable par le nombre des soldats que par leur courage féroce. Regardant comme une prison l'étroite Nestor.

[1] Sviatoslaf, nom slavon, *Sviatoj* saint, et *slava*, gloire. Désormais tous les princes de la dynastie scandinave portent des noms slavons, circonstance d'autant plus remarquable que, dans d'autres contrées où régnèrent également des dynasties scandinaves, comme en Espagne, en Italie, en France, les noms scandinaves ou germaniques se conservèrent très-long-temps. *D.*

955. enceinte d'un palais, il n'avait d'autre habitation que les camps, et ses troupes, dans leurs mouvemens aussi fréquens que rapides, n'étaient suivies d'aucune sorte d'équipages. Le prince n'en voulait pas pour lui-même. Sans aucun vase pour préparer ses repas, pour faire bouillir ses viandes, il se contentait de dépecer les chairs qui devaient le nourrir, et de les faire griller sur des charbons. C'était à-peu-près ainsi que vivaient les héros d'Homère; mais ce que Sviatoslaf n'avait pas de commun avec eux, c'est que souvent il ne mangeait que de la chair de cheval. Par cette manière de vivre, conforme à celle des Kalmouks, il pouvait comme eux porter au loin la guerre, sans embarras et sans inquiétude pour la subsistance de son armée : le même animal qui portait le guerrier servait ensuite à le nourrir.

Ce héros, si mal nourri, n'était pas mieux logé; il n'avait point de tente. Exposé à toutes les injures de l'air, couchant sur la terre nue, ou tout au plus étendant sous son corps une pièce du feutre le plus grossier, il dormait la tête appuyée sur la selle de son cheval. On peut croire que personne dans l'armée ne jouissait de plus de commodités que le chef.

964. La première guerre que ce prince entreprit

fut contre les Kozares, peuple si célèbre au- 964.
trefois, que les Orientaux ont imaginé de le faire descendre de Kozar, qu'ils donnent pour septième fils à Japhet. Ces traditions fabuleuses ne doivent pas être tout-à-fait méprisées : on ne peut en effet s'en servir pour fixer une époque déterminée à l'origine des nations qu'elles concernent; mais elles prouvent que dans l'Orient on attribue à ces nations l'antiquité la plus reculée.

On croit que les Kozares étaient de race turque. Ils donnèrent leur nom à la mer Caspienne, qui se nomme *mer des Kozares* dans les auteurs persans. On les vit, au sixième siècle, descendre du mont Caucase et s'emparer des côtes orientales du Pont-Euxin. Leur alliance fut recherchée par un empereur de Constantinople, et ils donnèrent un asile à l'un de ses successeurs. Après avoir mis sous leur domination les contrées méridionales de la Russie entre le Tanaïs et le Borysthène, ils se rendirent maîtres de la Chersonnèse taurique. Nous avons vu que les peuples de la Kiovie furent quelque temps leurs tributaires; Sviatoslaf ne prit les armes contre eux que pour jouir lui-même du tribut que leur payaient les Viatitches, nation slavonne qui habitait les bords de l'Oka et du Volga. Il les

De Guignes, *Histoire des Huns.*

965. Nestor. défit en pleine campagne, et prit ensuite leur ville capitale, qui dans leur langue se nommait *Sarkel*, et que les Chroniques russes appellent *Bela-Vesh*, la Ville-Blanche. Depuis ce désastre les Kozares ne reparaissent plus dans l'histoire; mais c'est peut-être des débris de cette nation qu'il est parlé peu de temps après sous le nom de *Turcs;* on voit du moins que ces Turcs habitaient les mêmes contrées.

967. Cependant les Hongrois tombaient sur les terres de l'empire romain et recevaient des secours secrets des Bulgares, alliés infidèles de l'empire. (Cédrénus. Zonaras.) Nicéphore-Phocas implora contre ceux-ci les armes de Sviatoslaf, et acheta ce secours par des subsides. Il ne fut pas difficile d'engager dans cette entreprise un prince qui ne cherchait que les combats. (Nestor.) Il prit la plupart des villes que les Bulgares possédassent sur le Danube, et résolut d'établir, sur les bords de ce fleuve, dans la ville de Pereslavets, aujourd'hui Iamboli [1], le siège de son empire.

Mais pendant qu'il poursuivait de nouvelles conquêtes, peu s'en fallut qu'il ne perdît et sa famille et son ancienne capitale. Les Petchénègues, dont nous n'avons encore fait connaître que le nom, vinrent en grand nombre

[1] Ou plutôt Prislav en Romélie. *D.*

ravager la Russie, et firent sans art mais avec 968.
fureur le siège de Kief. La princesse Olga et les fils de Sviatoslaf s'y trouvaient renfermés. La ville, étroitement resserrée par les troupes ennemies, ne pouvait ni recevoir de rafraîchissemens ni donner avis du danger qui la menaçait. Elle avait dans ses murs assez de défenseurs pour ne pas redouter les attaques des assiégeans; mais, si l'on craignait peu leurs armes, la disette prochaine des vivres et des eaux menaçait d'une mort assurée. Un général, nommé *Prititch* [1], qui tenta de secourir la place, fut effrayé du nombre supérieur des ennemis, et s'arrêta sur la rive opposée du fleuve.

Les habitans de Kief, réduits aux dernières extrémités, et préférant une mort prompte sous le fer ennemi aux longues douleurs de la famine, prennent la résolution de se rendre : en ce moment un jeune homme entre dans le conseil, et propose d'aller lui-même avertir Prititch de la nécessité d'un prompt secours. Il sort de la ville, une bride à la main, sans être aperçu des ennemis, se mêle avec eux et demande s'ils n'ont pas vu passer son cheval. Comme il parlait très-bien leur langue, ils le prennent pour un des leurs. Il traverse l'armée sans obstacle; chacun le suit

[1] Dans l'original il y a : *le voïvode Preticz. D.*

968. des yeux avec curiosité, on veut voir s'il retrouvera le cheval qu'il a perdu. Arrivé sur les bords du fleuve, il se dépouille de ses habits et se jette à la nage. Les Petchénègues alors connaissent qu'ils sont trompés : ils lancent sur lui des nuées de flèches, aucune ne peut l'atteindre, et les Russes qui l'aperçoivent envoient de l'autre bord des barques pour le recevoir.

Prititch, instruit de la nécessité pressante de tout hasarder et craignant qu'une conduite timide n'attirât sur sa tête la colère de Sviatoslaf, embarqua ses troupes dès le point du jour. Les cris des soldats, le son des trompettes, auquel répondaient les instrumens militaires de la ville, portèrent la terreur dans l'ame des Petchénègues. Comme les barbares font consister tout leur art à braver la mort, ils n'entretiennent aucune intelligence chez les ennemis, et n'en connaissent ni les forces ni les desseins. Les assiégeans crurent que Sviatoslaf lui-même arrivait avec toute son armée. Ils s'éloignèrent à la hâte, la ville fut délivrée, et la princesse-mère sortit elle-même, avec ses petits-fils, au devant de son libérateur.

Le prince des Petchénègues veut avoir une entrevue avec Prititch; celui-ci, dans cet en-

tretien, lui persuade aisément qu'il n'a fait 968.
que précéder son maître, qui bientôt doit arriver. Les deux guerriers, près de se séparer, se font des protestations d'estime et des présens mutuels. Le prince donne à Prititch un cheval, un sabre et des flèches, et celui-ci lui fait accepter une cuirasse, un bouclier et une épée.

C'est ainsi que dans Homère des héros ennemis se donnent des gages de leur estime; c'est ainsi qu'à de certaines époques tous les peuples se ressemblent. L'histoire d'une nation, depuis le moment de son origine jusqu'à son état le plus florissant et jusqu'à sa chute, serait celle de l'espèce humaine. L'époque de l'histoire russe que nous parcourons répond à ces temps héroïques, si brillans chez les poëtes grecs, qui savaient tout embellir.

Sviatoslaf, instruit de l'incursion des Petchénègues, accourt, les défait, les poursuit et leur accorde la paix.

Mais il n'a pas plutôt rétabli la sûreté dans sa patrie qu'il se prépare à retourner sur les bords du Danube, où il veut établir le siège de son empire. Là il tirait des Grecs de l'or, de riches étoffes, des fruits et du vin; la Hongrie lui fournissait aussi de l'or et des chevaux, et il faisait venir de Russie de la cire,

969. de l'hydromel et des pelleteries [1]. Ce fut avec peine que sa mère, qui sentait approcher sa fin, put le retenir auprès d'elle. Elle mourut dans un âge fort avancé, et l'église russe l'a
970. mise depuis au rang des saintes [2]. Sviatoslaf reprit alors ses premiers desseins, et distribua ses états à ses enfans, en se réservant cependant l'autorité suprême. Il donna Kief à Iaropolk, le pays des Drévliens à Oleg, et envoya à Novgorod Vladimir, fils naturel qu'il avait eu d'une des femmes d'Olga. Cet exemple de partager l'état en différens apanages ne fut que trop suivi par les successeurs de Sviatoslaf, et conduisit la Russie vers sa ruine.

971. Content alors des arrangemens qu'il a pris pour le gouvernement intérieur de l'état, il part contre les Bulgares. Il faut observer qu'en venant au secours de Kief il avait amené toutes ses forces et par conséquent abandonné toutes ses conquêtes, sûr d'y rentrer avec facilité. C'est ainsi que les barbares font la guerre, et tous les peuples ont été barbares.

Les Bulgares laissent avancer Sviatoslaf jusque vers les murs de Péréiaslavets et tom-

[1] Nestor ajoute *et des esclaves*. Les Russes paraissent avoir fait, dans les temps reculés, un grand commerce d'esclaves, surtout en Grèce. *D.*

[2] Voyez l'Histoire ecclésiastique de Russie par Platon. *D.*

bent sur lui avec autant de fureur que de 971.
courage. Les Russes, enfoncés, coupés, déjà Nestor.
défaits, ne pensent plus à défendre leur vie; animés seulement par le désespoir, ils cherchent à venger leur mort. Ils trouvent de nouvelles forces dans la rage qui les anime; les vainqueurs, étonnés, plient, se troublent, se dispersent et cèdent à Sviatoslaf et la victoire et leur ville. Il reprend possession de la Bulgarie, et y fait plus de ravage que la première Zonaras.
fois.

Cependant l'empereur de Constantinople, Nicéphore-Phocas, est assassiné par Jean Zimiscès, qui lui succède. On découvre alors que c'est Nicéphore qui a lui-même appelé les Russes dans la Bulgarie; mais ils étaient convenus de ne la pas garder pour eux, et, contre leur promesse, ils paraissaient bien déterminés à s'y maintenir. Ils y étaient excités par un patrice, nommé *Calocyros*. C'était lui qui avait traité avec eux au nom de Nicéphore, et, comme il cherchait à se servir de leurs armes pour monter sur le trône impérial, il ne croyait pas acheter chèrement leur secours en leur abandonnant la Bulgarie.

Les intérêts de ce patrice s'accordaient avec ceux de Sviatoslaf, qui désirait voir sur le trône de Constantinople un homme qu'il y

971. aurait placé lui-même. Aussi les Russes refusèrent d'écouter l'envoyé de Zimiscès, qui leur demandait de s'en tenir aux termes du traité et d'évacuer leur conquête.

L'empereur grec se prépare à commencer la campagne au retour du printemps, et Sviatoslaf à le prévenir : il joint à ses propres troupes des Petchénègues, des Hongrois et des Bulgares qui lui sont soumis; il se voit, dit-on, à la tête de trois cent mille hommes. Il entre dans la Thrace, brûle et ravage tout ce qu'il rencontre, établit son camp devant Andrinople et est défait par une ruse du commandant de cette ville.

972. Cependant les Russes restèrent maîtres de Péréiaslavets, et Zimiscès, voulant les en chasser, marcha lui-même contre eux l'année suivante. La ville est prise d'assaut; mais huit mille Russes renversent les troupes qui s'opposent à leur impétuosité et se jettent dans la citadelle royale. Elle passait pour imprenable, mais les assiégeans parvinrent à y mettre le feu. Nulle ressource ne restait plus aux malheureux qui s'y trouvaient renfermés; plusieurs se précipitèrent du haut du rocher, le plus grand nombre périt dans les flammes, et le reste reçut des fers.

Le prince russe n'était pas dans Péréiasla-

vets; affligé, mais non pas accablé de la perte 972.
de cette ville, il tint la campagne avec quelques troupes et donna un exemple de férocité en faisant égorger trois cents Bulgares qui lui étaient suspects.

L'empereur poursuit sa victoire et se rend maître de plusieurs villes. Dorostole ou Dristra, sur le Danube, était la plus considérable de celles qui lui restaient à soumettre, et l'on pouvait prévoir que les Grecs ne tarderaient pas à en faire le siège.

En effet, après un combat opiniâtre, où les Russes sont enfin repoussés, elle est bloquée par terre et par mer. Sviatoslaf s'est jeté dans la place et la défend. La disette augmente chaque jour; mais les Russes, toujours plus comprimés, ne perdent pas courage. Ils font de fréquentes sorties qui ajoutent encore à leurs pertes, et Sviatoslaf dans un de ces combats peut éviter à peine la captivité.

Son conseil l'engage à demander la paix; il préfère la mort. Il ordonne une sortie générale pour le lendemain, et, ne conservant d'espérance que dans la victoire, il veut que le retour soit interdit et que toutes les portes soient fermées dès que les combattans seront hors de la ville. Ce projet s'exécute; mais, après la plus opiniâtre résistance, les Russes sont

972. battus, dispersés, et Sviatoslaf est obligé de demander la paix. Cette victoire parut aux Grecs si importante et si difficile qu'ils crurent devoir l'attribuer à un miracle. Ils prétendirent que le martyr Théodore, monté sur un cheval blanc, avait combattu pour eux.

Si l'on en croit Nestor, les Russes furent toujours victorieux; mais j'ai cru devoir ici préférer le récit des Grecs, parce qu'il s'accorde mieux avec la fin malheureuse de Sviatoslaf. Vainqueur, se serait-il retiré en Russie mal accompagné? Aurait-il abandonné la Bulgarie, le prix de tant de sang? Ce que la Chronique russe rapporte du traité de paix prouve, je crois, que Sviatoslaf a été vaincu. Il fait des imprécations contre lui-même s'il rompt la paix; il souhaite que lui et les siens périssent par leurs propres épées en punition de leur perfidie. Ce n'est pas là le style altier d'un héros qui impose la loi [1].

Suivant Nestor, Sviatoslaf, vainqueur, n'avait

[1] La défaite de Sviatoslaf, que l'auteur tire comme une conjecture du récit de Nestor, et qui est confirmée par Zonaras et Cédrénus, n'est plus un fait douteux depuis que l'on a publié les Fragmens de l'histoire écrite en grec par Léon diacre : M. Hase vient d'en donner un extrait fort intéressant dans le tome VIII des *Notices et Extraits des manuscrits*, etc.....

Ce que Léon dit sur l'expédition des Russes est très-dé-

que dix mille hommes. Suivant les historiens 972.
de Bysance, Sviatoslaf, vaincu, avait trois cent Zonaras.
mille hommes devant Andrinople, et encore

taillé et paraît authentique; nous allons en présenter la substance.

Sviatoslaf, après avoir frappé de terreur la Bulgarie, et avoir pris Philippople, où il massacra vingt mille habitans, se dirigea sur la Thrace. L'empereur grec le fit prier d'abandonner la Bulgarie et de se retirer dans ses états : « Nous ne quitterons jamais, répondit le prince » russe, un si beau pays que lorsque les Grecs auront » racheté à deniers comptans les villes et les prisonniers » qui sont dans notre pouvoir; et, s'ils refusent de payer, » ils n'ont qu'à s'en aller de l'Europe, où ils n'ont aucun » droit, pour se retirer en Asie ». L'empereur envoya une nouvelle députation; Sviatoslaf en devint si furieux qu'il jura de camper sous les murs de Constantinople et de prouver aux Grecs qu'ils avaient à faire non à des femmes, mais à des *hommes de sang*. Quand Zimiscès vit que la volonté de Sviatoslaf était inébranlable, il mit Constantinople en état de défense et fit partir Bardas-Sclérus et Constantin, frère de Bardas, pour arrêter les ennemis : ceux-ci détachèrent contre les Grecs leur avant-garde, composée en partie de Huns et de Bulgares. Avant d'en venir aux mains, Bardas cache une partie de son armée dans un bois et attaque avec le reste. Les Russes étaient supérieurs en nombre ; ils avaient trente mille hommes, tandis que les Grecs n'en avaient que dix mille. Néanmoins Bardas les attaqua vaillamment. Un Russe porta un coup violent à la tête de Bardas ; la dureté du casque fit glisser le coup, et dans le même moment Constantin accourut pour renverser le Russe. Tout-à-coup Bardas fait

972. trois cent mille hommes dans la bataille de Dorostole. On peut croire que les Grecs ont voulu augmenter leur gloire en exagérant les

donner le signal ; ses troupes sortent du bois et fondent par-derrière sur les Russes : dès-lors ceux-ci, frappés de terreur, fuient de toutes parts et sont massacrés par centaines. Un Russe, remarquable par la grandeur de sa taille et par l'éclat de ses armes, veut ramener ses compatriotes au combat ; Bardas s'approche, lui fend la tête, et le coup pénètre jusqu'à la ceinture. A cette vue l'armée russe se sauve en poussant des hurlemens et en courant dans le plus grand désordre. Selon la tradition, dit Léon, cette journée coûta aux Russes plus de vingt mille hommes, et aux Grecs cinquante-cinq ; mais ils eurent un grand nombre de blessés, et presque tous les chevaux avaient été tués par les lances des ennemis.

La défaite de son avant-garde ne changea point les projets hardis de Sviatoslaf. Il occupait encore tout le terrain entre le Danube et les montagnes de la Thrace. Les Grecs, victorieux, ne tardèrent pas à l'attaquer dans cette position ; ils battirent les Russes à Presthlava et pénétrèrent dans Silistrie, où le prince russe avait un camp retranché, défendu par soixante mille hommes. Ces combats durèrent plusieurs jours ; les Russes, se voyant cernés par la cavalerie des Grecs, se tuèrent eux-mêmes : « Ils croient, dit Léon, que celui qui est tué dans un combat sera dans l'autre monde l'esclave de celui auquel il a succombé ; ils se poignardent eux-mêmes quand ils n'ont plus l'espoir de fuir ou de vaincre, et ils meurent intimement persuadés qu'ils conserveront du moins leur liberté dans la vie future ». Une dernière bataille décida enfin du sort de cette expédition ; les Russes y furent entièrement défaits ; ils

forces de leur ennemi ; on peut croire en 972.
même temps que Nestor compte seulement les troupes que Sviatoslaf avait emmenées de Russie, et que ce prince vit son armée s'accroître en chemin par la réunion de tous les barbares que l'espoir du butin attira sous ses enseignes. On en peut dire autant des diverses nations qui avaient ruiné l'empire romain : chacune d'elles parut fort nombreuse dans le moment où elle agissait, parce qu'une foule d'autres nations prenait part à son entreprise.

Enfin, vainqueur ou vaincu, Sviatoslaf, fort mal accompagné, reprit la route de ses anciens états. En vain un de ses boïards lui représenta le danger de remonter le Borysthène : il s'embarqua. Les Petchénègues, prévenus par les Bulgares de la route qu'il avait prise, l'attendirent vers ces écueils qui forment les fameuses cataractes de ce fleuve. Arrivé non loin de ces écueils, dans la mauvaise saison, obligé d'y passer l'hiver, il éprouva toutes les hor-

perdirent quinze mille hommes ; leurs ennemis restèrent maîtres du champ de bataille et ramassèrent le long du Danube vingt mille boucliers et une quantité immense d'épées. Sviatoslaf fut contraint de renoncer à ses projets sur l'empire grec. Il eut une entrevue avec Zimiscès, se réconcilia avec lui et consentit au traité de paix que Nestor a rapporté. *D.*

972. reurs de la famine. Au retour du printemps, n'ayant plus de ressource que dans le désespoir, il tenta de s'ouvrir un passage à travers les ennemis; mais il fut vaincu et tué; son crâne, orné d'un cercle d'or, servit de coupe au prince des Petchénègues.

Svénald, ce même voiévode qui avait conseillé à Sviatoslaf de retourner en Russie par terre, put à peine regagner Kief avec un petit nombre d'hommes; il apprit à Iaropolk, fils de Sviatoslaf, la mort de son père.

Sviatoslaf fut un héros : c'est le grand homme des siècles d'ignorance et de barbarie, où l'on ne savait encore faire consister la grandeur que dans la gloire des armes, l'effusion du sang, la désolation des peuples, le ravage, la destruction, la ruine. Son histoire peut, à quelques circonstances près, suppléer à celle de tous ces héros barbares, devenus célèbres par la ruine de l'empire romain ou par le malheur de l'humanité. Mêmes mœurs, mêmes vues, même mépris des fatigues, des travaux, de la mort; des barbares qui se joignent à d'autres barbares; des traîtres qui, comme le patrice Calocyros, sacrifient leur patrie à leurs projets ambitieux et facilitent les succès de ces conquérans sans arts, mais pleins de valeur, qui commandent à des troupes sans

discipline, mais sans crainte et presque sans 972.
besoins; des chefs et des guerriers dont la valeur féroce est d'autant plus redoutable qu'ils ne risquent que la vie, et n'ont à perdre aucune de ces superfluités devenues nécessaires aux peuples amollis, et plus chères pour eux que la vie même : telle est le tableau des conquérans barbares et de leurs succès. C'est ainsi qu'un trait d'histoire particulière, bien réfléchi, abrège beaucoup de temps dans l'étude de l'Histoire générale : c'est ainsi que d'un seul fait nous pouvons tirer toute l'instruction que nous fournirait une multitude de faits à-peu-près semblables ; enfin c'est ainsi que, en généralisant un petit nombre de traits qui tiennent à l'histoire de l'homme, on apprend plus en quelques heures qu'on ne pourrait faire par de longues études, en s'appesantissant froidement sur une foule de détails dont on ne peut tirer aucun résultat.

IAROPOLK Ier, SVIATOSLAVITCH.

Les fils de Sviatoslaf conservèrent la sou- 973.
veraineté des pays qu'il leur avait partagés. Iaropolk, prince de Kief, peut-être ambitieux, mais inactif, valeureux sans courage Nestor.

973. d'esprit, livré tout entier à ceux qui voulaient s'emparer de sa faveur, incapable de former de lui-même un projet criminel, ne l'était pas de commettre le crime quand il y était excité. Oleg, prince des Drévliens, n'est cité dans l'Histoire que pour s'être souillé d'un infâme assassinat. Aucun crime ne pouvait alors effrayer l'ame dure du souverain de Novgorod, de l'ambitieux Vladimir.

Svénald, le compagnon, le conseiller de Sviatoslaf, était resté attaché à Iaropolk. Le fils de ce Svénald, dans une partie de chasse, courut jusque sur les terres d'Oleg, qui chassait en même temps. Le prince le rencontre, apprend que ce chasseur est le fils d'un homme qu'il avait apparemment quelque sujet de haïr, se jette sur lui et le massacre de ses propres mains.

975. Le malheureux père, altéré de vengeance, excite sans cesse l'ambition d'Iaropolk et parvient à lui faire prendre les armes contre Oleg. Le prince de Kief entre sur les terres des Drévliens, les armées des deux frères se
977. rencontrent, celle d'Oleg est vaincue : lui-même, forcé de fuir et traversant un pont sur lequel les fuyards se précipitent, est renversé dans la rivière, est moins noyé qu'étouffé par les hommes et les chevaux qui tombent

sur lui. Les remords déchirent le cœur d'Ia- 977.
ropolk, il redemande Oleg, il se précipite en pleurant sur les restes insensibles de ce frère qu'il aime parce qu'il n'est plus. Il s'accuse, il accuse Svénald.

Mais déjà il s'était emparé de l'héritage de celui dont il pleurait la mort. Vladimir, effrayé, passe la mer et se retire chez les Varaigues. Iaropolk s'empare des états que son frère abandonne et en met en possession ses voiévodes.

Vladimir, fugitif, sans états, sans armée, ne renonçait point au dessein de recouvrer et d'agrandir sa puissance. Il implore, il obtient les secours des Varaigues, et rentre dans Novgorod avec aussi peu d'obstacles que s'il
n'en fût sorti que pour une partie de chasse. 980.
Les voiévodes d'Iaropolk ne lui opposèrent aucune résistance. En les renvoyant à son frère il les chargea de lui dire qu'il irait bientôt le voir à la tête d'une puissante armée.

Iaropolk avait demandé en mariage la fille de Rogvolod, prince de Poltesk ou Polotsk. Cette ville, située sur la Dvina, donna depuis son nom à un palatinat de Pologne, et vient de rentrer sous la domination de la Russie. C'est une de celles que Rourik donna aux chefs de son armée. Si Rogvorod descendait

980. de celui à qui Rourik donna Poltesk, il en résulterait que ce prince avait distribué des villes à ses capitaines en toute souveraineté; mais la Chronique semble faire entendre que Rogvolod prit possession de Polotsk par droit
Nestor. de conquête. Voici ses expressions : *Il vint d'au-delà de la mer et eut Poltesk pour sa domination.* Ce Rogvolod était donc encore un Varaigue.

Quoi qu'il en soit, Iaropolk et Vladimir demandèrent en même temps la même princesse. Le père, craignant de gêner le choix de sa fille, la consulta : *Je ne veux point*, lui dit-elle, *déchausser le fils d'une esclave; je choisis Iaropolk.* L'usage obligeait alors les jeunes mariées, et les obligea long-temps à déchausser leurs époux le premier jour de leurs noces [1]. Il faut savoir que Sviatoslaf avait eu le prince de Novgorod d'une concubine, nommée *Maloucha*, femme-de-charge d'Olga. C'est pour cela que l'altière princesse de Polotsk appelait Vladimir *fils d'une esclave.*

Le vindicatif Vladimir apprend cette réponse outrageante. Il marche contre le prince de Polotsk, le défait, le tue de sa main, lui

[1] Cet usage subsiste encore chez les Tchouvaches et autres peuples barbares de la Russie. *Voyez* Tatistchef, *Hist. de Russie.*

et ses deux fils, et force la jeune princesse à 980.
recevoir cette main fumante encore du sang de son père [1].

Ensuite il s'avance vers Kief. Rien n'était préparé pour s'opposer à ses attaques. Un scélérat, nommé *Bloud*, voiévode d'Iaropolk, comblé de ses bienfaits, mais déjà vendu à Vladimir, endormait son prince dans une profonde sécurité. Cependant la ville, forte par elle-même et par le courage de ses habitans, fit une longue résistance ; mais le traître Bloud parvint à rendre suspects à son maître les citoyens de Kief, et lui persuada de prendre la fuite s'il ne voulait pas être livré bien-

[1] C'est la même princesse dont on raconte le trait suivant : Rogniéda (c'était son nom), devenue l'épouse de Vladimir, ne pouvait étouffer dans son cœur le sentiment de vengeance qu'elle éprouvait contre le meurtrier de son père et contre un époux infidèle. Une nuit elle se réveille à côté de lui ; son imagination lui retrace dans les couleurs les plus vives les crimes de Vladimir ; elle saisit un poignard pour le plonger dans le sein de son époux : celui-ci se lève en sursaut, et, voyant la fureur de son épouse, il lui arrache le poignard, entre lui-même en fureur et jure la mort de Rogniéda. Un enfant, le premier gage d'amour qu'elle lui a donné, étend ses faibles bras et supplie son père de ne pas faire du mal à sa mère. Vladimir, après un combat court mais violent, se sent apaisé, jette le poignard et prend l'enfant dans ses bras. *D.*

980. tôt à son frère. Les habitans, abandonnés de leur prince, furent obligés de recevoir son rival.

Iaropolk, toujours poursuivi par son frère, assiégé, bloqué dans sa nouvelle retraite, livré à toutes les horreurs de la famine, s'abandonne encore aux conseils du misérable qui a toute sa confiance et qui le trahit. Il pouvait trouver un asile chez les Petchénègues; il se détermine à se mettre entre les mains de Vladimir. Celui-ci goûte d'avance le sang de sa victime : des Varaigues, par son ordre, massacrent Iaropolk, qui se précipitait dans les bras de son barbare frère.

Sans doute le sang d'Oleg criait vengeance contre le prince de Kief; mais Vladimir devait-il punir le crime d'une ame faible par un crime atroce et réfléchi, et était-ce par un fratricide que le fratricide devait être vengé?

VLADIMIR Ier, SVIATOSLAVITCH,

SURNOMMÉ LE GRAND.

Iaropolk avait une femme grecque d'une grande beauté; c'était une religieuse que Sviatoslaf avait faite prisonnière et qu'il avait donnée à l'aîné de ses fils. Enceinte quand

Iaropolk fut massacré, elle fut obligée de partager la couche du meurtrier de son époux. Vladimir reconnut dès-lors l'enfant qui était dans son sein : ce fut Sviatopolk, affreux tyran, qu'il se préparait pour successeur. 980.

Vladimir devait à l'infâme Bloud, au faux ami d'Iaropolk, ses criminels succès. Il lui rendit pendant trois jours les plus grands honneurs, et accumula sur sa tête les premières dignités; mais après ce terme, « J'ai » rempli, dit-il, ma promesse; je t'ai traité » comme mon ami, tes honneurs sont mon- » tés au-delà de tes désirs : aujourd'hui, » comme juge, je proscris le traître et l'as- » sassin de son prince ». En finissant ces paroles il lui donna la mort. Tatistchef.

Les Varaigues avaient replacé Vladimir sur le trône de Novgorod et l'avaient suivi contre son frère. Ils se crurent en droit d'exiger qu'il leur fît payer un tribut par les habitans de Kief: trop faible alors pour les offenser par un refus, il les amusa par des promesses, demanda des délais qui lui furent accordés et pendant lesquels il se mit en état de ne plus les craindre. Alors ils se bornèrent à demander la permission d'aller chercher fortune dans la Grèce. Il leur accorda cette grace avec joie, retint à son service les plus courageux, Nestor.

980. et fit prévenir l'empereur du départ des autres, le priant de les faire arrêter et de les disperser dans différentes parties de ses états, afin qu'ils ne fussent redoutables ni à la Russie ni à l'empire. Malheur à ceux qui, par les services qu'ils rendent à l'homme puissant, lui font sentir qu'ils peuvent être à craindre!

Nous ne nous arrêterons point à toutes les expéditions guerrières de Vladimir. Des peuples remis sous la domination de la Russie, à laquelle ils s'étaient soustraits pendant les malheurs de Sviatoslaf et les dissensions de
981. ses fils; d'autres nations rendues tributaires; des conquêtes faites sur Métchislaf, roi de Pologne, conquêtes que la Russie conservait encore vers la fin du onzième siècle; des vic-
983. toires remportées sur les Iatvigues, peuple valeureux, qui habitait alors vers le Bog, et qui maintenant, comme tant d'autres nations, est effacé de dessus la terre; et du côté de l'orient, les grands Bulgares qui habitaient où se trouve aujourd'hui le gouvernement de Kazan, vaincus et forcés de prêter serment de fidélité: tels furent ses exploits; que reste-t-il de ces hauts faits d'armes?

Disons seulement que Vladimir voulut rendre graces aux dieux de ses succès en leur offrant en sacrifice des prisonniers de guerre;

et ses courtisans, plus cruels encore dans leur 985.
aveugle piété, lui persuadèrent qu'une victime choisie dans la nation même pouvait seule acquitter dignement sa reconnaissance envers le ciel. Le choix tomba sur un jeune Varaigue, fils d'un chrétien et chrétien lui-même. Le malheureux père refuse la victime : le peuple, furieux, croit que le prince et la religion sont également insultés; il se jette sur la maison de cet infortuné, en enfonce les portes, et massacre à-la-fois le père et le fils qui se tenaient embrassés.

C'est ainsi que Vladimir croyait honorer les dieux. La pieuse Olga n'avait pu faire embrasser le christianisme à son fils : on croit qu'elle prit soin d'élever l'enfance de son petit-fils Vladimir, et ce même Vladimir fut long-temps de tous les princes russes le plus ardent zélateur de l'idolâtrie. Il augmenta le nombre des idoles de Kief; il chargea son oncle Dobryna, frère de sa mère, d'élever à Novgorod une superbe statue au dieu Péroun [1], et ses offrandes enrichissaient les temples et les prêtres de ses dieux; mais déjà la grandeur des souverains de la Russie était assez éclatante pour frapper

[1] Cette statue fut érigée sur une colline, vis-à-vis de la maison de Vladimir; on construisit dans la suite sur cette colline l'église de Saint-Basile. *D.*

985. les yeux des princes voisins. Chacun d'eux recherchait la bienveillance de Vladimir et redoutait ses armes ; chacun espérait se l'attacher plus fortement par les nœuds d'une
986. même religion. Il reçut presque en même temps des députés du pape, ou peut-être de quelque prince qui voulait l'attirer à l'église romaine; des peuples de la grande Bulgarie qui l'exhortaient à embrasser le mahométisme, et même, dit-on, des Juifs établis parmi les Kozares, qui lui vinrent exposer la loi de Moïse; mais aucun de ces députés n'eut de succès. Une mission plus heureuse fut celle d'un Grec. S'il ne fit pas embrasser à Vladimir la religion de son pays, il parvint du moins à la lui faire aimer, et partit chargé de présens.

Les discours du Grec avaient fait sur le prince une vive impression. Voulant se mieux instruire des différentes croyances dont il venait d'entendre parler, il envoya dix hommes, renommés par leur sagesse, pour observer dans les pays mêmes les principes et les rites de ces cultes divers.

Ils se rendirent d'abord chez les Bulgares, à l'orient de la Russie, et ne furent que faiblement frappés des cérémonies mahométanes : de là ils passèrent en Allemagne, considérèrent froidement celles de quelques pauvres

églises latines, et ne furent pas touchés d'un 986.
culte qu'accompagnait si peu de magnificence; mais, quand les sages barbares furent arrivés à Constantinople, quand ils eurent vu l'appareil imposant du rit grec-oriental dans la superbe basilique de Sainte-Sophie, ils se sentirent touchés de la grace, et reconnurent que le peuple dont la religion étalait tant de pompe devait avoir seul la véritable croyance.

L'imagination encore échauffée du riche spectacle dont ils venaient d'être témoins, ils retournent auprès de Vladimir, ne parlent qu'avec froideur de la simplicité du rit latin, et rendent compte avec enthousiasme de ce qu'ils ont vu dans la ville impériale. Ils se sont crus, disent-ils, transportés dans le ciel, et ils demandent de retourner à Constantinople recevoir le baptême.

Ce récit fait impression sur Vladimir. Les boïards de son conseil, qui lisent aisément dans sa pensée, s'écrient que la religion grecque est sans doute la véritable, puisque les sages députés en font l'éloge, et que, si elle n'était pas bonne, une princesse aussi prudente qu'Olga ne l'aurait pas embrassée [1].

[1] Ce récit, conforme aux Chroniques, n'en est pas moins douteux. Dans un manuscrit grec de la bibliothèque colbertine, publié par *Banduri*, les mêmes faits sont

986. Ces raisons déterminent Vladimir, mais il n'avait pas auprès de lui de prêtres grecs. En demander à l'empereur, c'était une sorte d'hommage dont l'idée seule révoltait sa fierté. Il conçoit un projet digne de son temps, de Stcherbatof. son pays, ou peut-être seulement de lui-même, c'est de porter la guerre dans la Grèce, et d'extorquer à main armée des instructions, des prêtres et le baptême [1].

988. A peine a-t-il formé ce dessein qu'il en prépare l'exécution; il rassemble une armée redoutable, choisie parmi toutes les nations qui composent son empire, entre dans la Chersonnèse, aujourd'hui la Crimée, et s'avance jusque sous les murs de Théodosie [2], qu'on appelle à présent *Kafa*. Si l'on en croit une Chronique, il adresse à Dieu cette prière:

rapportés au règne de Basile le Macédonien. Il s'agirait donc de la conversion d'Oskhold et Dir, en qui finit la première dynastie des souverains de Kief. Nous avons vu que cette conversion eut peu d'influence sur la Russie, qui ne devint en effet chrétienne qu'après le baptême de Vladimir.

[1] En 987, un an après le baptême de Vladimir, commence en France la troisième dynastie par l'avènement de Hugues Capet au trône, 125 ans après l'institution de la monarchie en Russie.

[2] Quelques historiens nomment la ville *Cherson ;* c'est, selon Peyssonel, la ville actuelle de *Guslavé* ou *Koslov*. D.

« O Dieu, fais-moi la grace de prendre cette 988.
» ville, afin que j'en puisse emmener des Kniga Stepennaïa.
» chrétiens et des prêtres qui m'instruisent,
» moi et mes peuples, et portent la vraie reli-
» gion dans mes états ». Il fait le siège de la ville, détruit des ennemis et perd un grand nombre de ses soldats; des milliers d'hommes périssent parce qu'un barbare ne veut pas se faire baptiser comme un homme ordinaire. Nestor.

Cependant, depuis six mois que la ville était assiégée, Vladimir n'avait fait aucun progrès; il était même menacé d'être obligé de lever le siège, et peut-être n'eût-il jamais été chrétien; mais un citoyen perfide, quelques-uns disent que c'était un prêtre, lie un billet autour d'une flèche et la lance du haut des remparts. Les Russes apprennent par cet écrit que derrière leur camp est une fontaine qui par des tuyaux souterrains fournit seule de l'eau douce aux assiégés. Vladimir fait chercher cette source; on la trouve, on rompt les canaux, et la ville, livrée au supplice de la soif, est obligé de se rendre. Maître de Théodosie, il le fut en même temps de toute la Chersonnèse. Ainsi la Crimée tomba pour quelque temps au pouvoir des Russes dès le dixième siècle.

Par sa victoire il ne tenait qu'à lui de re-

988. cevoir le baptême de la manière qu'il avait desirée; mais ce sacrement, dont il ne pouvait connaître encore le prix inestimable, n'était pas le seul objet de son ambition; il aspirait à se voir uni par les liens du sang aux Césars de Bysance. Persuadé qu'il excite trop de crainte pour essuyer un refus, il envoie demander aux empereurs Basile et Constantin leur sœur en mariage, et les menace, s'ils osent mépriser sa proposition, de traiter leur capitale comme il a traité Théodosie. On hésite, on délibère, on hasarde des conditions, on demande du moins que le prince russe commence par se faire chrétien : enfin trop faibles pour contester plus long-temps, les empereurs grecs lui envoient la princesse Anne, leur sœur, qui était très-peu flattée de sa conquête.

Alors Vladimir se fait instruire, et reçoit le baptême et le nom de *Basile*; il épouse la princesse, rend à ses beaux-frères les conquêtes qu'il vient de faire sur eux, et obtient pour prix de sa victoire des archimandrites et des prêtres, des vases sacrés et des livres d'église, des images et des reliques [1].

[1] La religion russe est le christianisme du rit et du schisme grecs. La plus grande différence entre la doctrine de la communion grecque et celle de la communion ro-

Il est à propos d'observer ici que Photius, 988.
patriarche de Constantinople, s'était séparé de l'église latine dans le siècle précédent; mais que son exemple ne fut pas suivi par ses premiers successeurs. Vladimir embrassa le christianisme sous le patriarcat de Chrysoberge, qui communiquait avec le pontife de Rome. Michel, qui fut le premier métropolite de Rus-

Acta Sanctorum februarii, tom. III, p. 639.

maine consiste en ce que les Grecs disent que le Saint-Esprit *procède du Père,* et n'ajoutent pas *et du Fils.* Ils communient sous les deux espèces et donnent le baptême par immersion. D'ailleurs la liturgie et tout l'office divin se font en langue vulgaire. Cette religion est commune aux Russes, aux Grecs, aux peuples de la Bulgarie, de la Moldavie, de la Valachie, etc.; les détails du dogme et du rit seraient aussi déplacés dans une Histoire de Russie que ceux des cérémonies de l'église latine le seraient dans l'Histoire de France. Les lecteurs qui voudront acquérir des lumières sur la croyance des Russes peuvent consulter *Antonii Possevini Moscovia;* les Mémoires du baron de Herberstein, la Description de la Moscovie par Guagnini, un morceau intitulé *Moscovitarum religio.* Ces trois ouvrages se trouvent dans la collection qui a pour titre : *Rerum Moscoviticarum autores varii. Francofurti,* 1600. On peut lire aussi : *De Russorum, Moscovitarum et Tartarorum religione, sacrificiis, etc. Spiræ Nemetum,* 1582, et *Cardinalis Guisani quæstiones et Græcorum ad eas responsiones,* dans *Rerum Moscoviticarum commentarii Sigismundi baronis in Herberstain, Basileæ,* 1571. Enfin on trouve de grands détails sur les cérémonies du mariage, du baptême, etc., dans Oléarius.

988. sie, fut consacré par Chrysoberge. Ainsi les Russes, convertis au christianisme, furent d'abord unis de communion avec les Latins.

De retour à Kief, Vladimir ne s'occupa plus que du soin de renverser les idoles qui naguère faisaient l'objet de son adoration. Comme Péroun était pour les Russes idolâtres le plus grand des dieux, ce fut aussi celui que Vladimir, après sa conversion, voulut traiter avec le plus d'ignominie. Il le fit lier à la queue d'un cheval, traîner jusqu'au Borysthène, et pendant le chemin douze soldats vigoureux, armés de gros bâtons, frappaient sur le dieu dégradé, qui fut ensuite jeté dans le fleuve. Ce trait peint le caractère de Vladimir, également insensé quand il adorait un morceau de bois mal dégrossi, et quand il voulait punir cette masse insensible des adorations que lui-même lui avait prodiguées.

Péroun, battu et noyé à Kief sans faire le moindre miracle, ne fut pas aussi patient à Novgorod. Lorsqu'on eut précipité l'idole par-
Tatistchef. dessus un pont dans le Volkhof, elle revint sur l'eau, et, jetant un bâton sur le pont, elle s'écria d'une voix terrible : « Citoyens, voilà ce » que je vous laisse en mémoire de moi »! Cette fable fut consignée dans les Chroniques de Novgorod, et en conséquence de cette

folle tradition les jeunes gens de la ville, le 988.
jour même où l'on avait autrefois célébré la fête de ce dieu, se livraient à une sombre tristesse qui tenait de la fureur, couraient de côté et d'autre comme des forcenés et se frappaient mutuellement à coups de bâton. Cet usage était trop insensé pour ne pas durer long-temps; mais il est enfin aboli.

Les barbares ont trop peu d'idées intellectuelles pour tenir fortement à une religion. Aussi les Russes abandonnèrent-ils aisément le culte de leurs idoles; car, quoique Vladimir eût fait déclarer que ceux qui persévéreraient dans l'idolâtrie seraient regardés comme ennemis de Jésus-Christ et du prince, on ne voit pas qu'alors la Russie ait essuyé de persécutions, et cependant elle se trouva bientôt chrétienne, tant l'exemple du prince avait de force. Il fit publier un jour dans Kief un ordre à tous les habitans de se rendre le lendemain matin sur les bords du fleuve pour recevoir le baptême : ils obéirent avec joie : « Si cela n'était pas bien, disaient-ils, le prince Nestor.
» et les boïards ne l'auraient pas fait ».

Vladimir dans la suite de son règne eut toujours de fréquentes guerres à soutenir, mais surtout contre les Petchénègues. Dans une des incursions de ce peuple les deux

armées étaient près de combattre et n'étaient
993. séparées que par les eaux du Troubèje, qui se jette dans le Dnèpre, au midi de la petite Russie. Le prince ennemi s'avance et propose à Vladimir d'épargner le sang et de vider la querelle par un combat singulier entre deux champions; celui des deux peuples dont le soldat serait vaincu devait s'abstenir pendant trois ans de prendre les armes contre l'autre.

Le prince russe accepta la proposition fort légèrement; car il n'avait aucun soldat assez vigoureux pour s'opposer au champion des Petchénègues [1]. Quand le jour indiqué pour le combat fut arrivé il se vit obligé de solliciter un nouveau délai. Il l'obtint, mais sans prévoir quel avantage il en pourrait tirer; l'inquiétude le dévorait, et à peine osait-il concevoir quelque faible espérance. Telle était la cruelle agitation de son esprit lorsqu'un vieillard, qui se trouvait dans l'armée avec quatre de ses fils, vint lui déclarer qu'il lui en restait encore un cinquième, doué d'une force prodigieuse. On se hâta d'aller chercher ce jeune homme. Amené devant le prince, il demande à faire un essai public de sa force. On irrite avec des fers rouges un

[1] Qui était un homme d'une taille gigantesque. *D.*

taureau vigoureux : le jeune homme arrête 993.
dans sa course l'animal en fureur, l'abat, en déchire la peau et les chairs. Cette épreuve donne au prince la plus juste espérance. Le moment du combat est arrivé : les champions s'avancent entre les deux camps, et le Petchénègue ne peut retenir un souris dédaigneux en voyant la faiblesse apparente de son adversaire qui n'a point encore de barbe ; mais, aussitôt attaqué avec autant d'impétuosité que de vigueur, saisi, pressé comme dans un étau entre les bras du jeune Russe, il est étendu expirant sur la poussière.

Ce fait, qui a l'air fabuleux, semble être confirmé par le témoignage des écrivains polonais ; mais ceux-ci peuvent l'avoir puisé dans la Chronique de Nestor, qui n'était point inconnue aux anciens historiens de cette nation. Peut-être seulement les deux princes ennemis étaient-ils convenus de terminer leur querelle par un combat singulier dont ils choisiraient les champions, et dans la suite les circonstances de ce combat furent chargées de merveilleux.

Quoi qu'il en soit, les Petchénègues furent saisis de terreur et prirent la fuite. Les Russes profitèrent de ce désordre, les poursuivirent et en firent un grand carnage. Cependant la

993. querelle ayant été décidée par le combat, chacune des deux armées aurait dû se retirer paisiblement; mais connaissait-on alors quelque justice dans les combats? existait-il un droit de la guerre? est-il même à présent toujours observé?

Le champion victorieux, qui n'était qu'un simple corroyeur, fut mis, ainsi que son père, au nombre des grands, et donna son nom à la ville que le prince fit bâtir sur le champ même du combat. Elle se nomme *Péréiaslavle* [1].

On serait tenté de croire que les Petchénègues, avec qui l'on avait si mal observé le traité, ne craindraient pas de l'enfreindre à leur tour; mais soit que d'autres entreprises les éloignassent de la Russie, soit qu'ils voulussent augmenter leurs forces dans le repos de la paix, soit enfin qu'ils se crussent liés par leur parole que les barbares osent rarement enfreindre, ils ne reprirent les armes qu'après les trois ans expirés. Alors ils firent
996. le siège d'une ville que Vladimir voulut se-

[1] Dans le gouvernement de Kief. On prétend que le nom du vainqueur était *Jean Usmovitch*: il joue un grand rôle dans les contes populaires des Russes. Vladimir lui donna le nom de *Péréiaslaf*, qui signifie, il remporta la victoire.

courir ; mais vaincu et blessé, il ne sauva sa 996.
vie qu'en se cachant sous un pont.

Ce prince que le bonheur avait presque toujours accompagné, et qui fut rarement abandonné de la victoire, vit ses derniers jours empoisonnés par des chagrins domestiques. La mort d'un fils, celle d'une épouse, étaient des tributs douloureux qu'il payait à la nature ; mais une tribulation plus amère l'attendait encore. Iaroslaf son fils, à qui, dans le partage qu'il avait fait de ses états, il avait
donné Novgorod, refusa de payer à son père 1015.
le tribut qu'il lui devait en qualité de vassal, et implora le secours des Varaigues. Le vieux Vladimir, forcé de marcher contre un fils rebelle, mourut en chemin de douleur, après avoir régné quarante-cinq ans. Il avait trempé ses mains dans le sang de son frère Iaropolk, il vit son propre fils prendre contre lui les armes.

Ce prince eut de grandes qualités : si son courage ne put contenir des voisins inquiets, il rendit le plus souvent leurs incursions inutiles. Sa libéralité répandait les bienfaits dans le sein de ses sujets pauvres. Ceux qui pouvaient se rendre au palais du prince, y participaient, sous ses yeux, à sa munificence et prenaient des repas abondans sous des tentes

1015. dressées pour eux ; des voitures étaient établies pour porter aux malades des secours dans leurs maisons. Il envoya des colonies peupler et défricher les déserts, il éleva des villes, dont l'une, à laquelle il donna son nom, tomba et resta long-temps, avec toute la Volhinie, sous la domination de la Pologne.

En rendant sa patrie plus florissante il crut aussi la devoir embellir, et appela de la Grèce des architectes et des ouvriers habiles dans la construction des bâtimens. Alors on vit s'élever des édifices plus imposans, plus commodes et plus solides, des églises, des palais. La jeune noblesse fut élevée dans des maisons que le prince venait de fonder et où ses bienfaits avaient attiré des maîtres de la Grèce. Les pères et les mères ne voyaient qu'avec horreur les coups portés à l'ignorance et les honneurs rendus à des sciences étrangères. On était obligé de leur enlever leurs enfans avec violence pour les placer dans les nouveaux établissemens. Peut-être l'ancienne ignorance valait-elle mieux en effet que les futilités métaphysiques dont les Grecs faisaient alors toute leur étude, et qu'ils apportèrent en Russie. Les ténèbres qui la couvraient n'étaient guère moins épaisses dans le reste de l'Europe; mais si Vladimir ne put

allumer nulle part le flambeau dont il voulait éclairer ses sujets, on doit le louer du moins d'avoir désiré de les instruire. Vivant dans un siècle barbare, il resta barbare lui-même; mais, s'il eût vécu dans le dix-septième siècle, c'aurait été lui peut-être qui eût policé la Russie. 1015.

Vladimir avant sa conversion avait cinq épouses et un nombre prodigieux de concubines [1]; mais après son baptême il ne garda que la princesse Anne, sœur des empereurs Basile et Constantin. A sa mort il lui restait encore dix enfans mâles, et il avait donné à sept d'entre eux des apanages considérables.

Son exemple ne fut que trop suivi: non-seulement ceux qui lui succédèrent dans la principale souveraineté de Russie, mais encore les princes apanagés eux-mêmes, morcelèrent leurs dominations pour donner des apanages à leurs enfans. Ainsi, par succession de temps, la Russie fut partagée en une foule de petites souverainetés, dont un grand

[1] Nestor dit que leur nombre se montait à 800, et qu'il y avait dans ce nombre des Grecques, des Bohémiennes et des Bulgares. Cet historien parle avec horreur des débauches de ce prince. Ditmar de Mersebourg s'accorde en ce point avec Nestor; il appelle Vladimir *fornicator immensus et crudelis*. D.

1015. nombre n'étaient que des villages, et l'on vit naître un gouvernement féodal, dont les chefs n'étaient pas de simples seigneurs comme dans les autres parties de l'Europe, mais des princes du sang de Rourik.

Ce même Vladimir, qui autrefois n'avait pas eu horreur de répandre le sang d'un frère, se fit, après sa conversion, un scrupule de faire verser celui des criminels. Bientôt par son aveugle indulgence ses états furent infestés de brigands. Les évêques lui représentèrent enfin que son devoir n'était pas moins de punir le crime que de récompenser la vertu : alors il réprima, par des actes d'une justice sévère, les désordres qui croissaient chaque jour. Le supplice des grands criminels est peut-être nécessaire pour effrayer leurs semblables; mais il serait à souhaiter que les souverains et les juges eussent sans cesse présentes à l'esprit ces paroles que l'histoire at-

Kniga Stepennaïa. tribue à Vladimir : « Qui suis-je, pour con» damner des hommes à la mort » ! On ne connaît point d'autre pays où, comme en Russie, plusieurs souverains, à des époques différentes, aient eu horreur des supplices capitaux. Vladimir, vers 990, ne veut pas punir de mort ses sujets. Les fils d'Iaroslaf en 1054 jurent qu'ils ne puniront personne de

mort; Boris Godounof en 1598 fait le même 1015.
serment. Elisabeth le renouvela en 1741, et depuis ce temps la peine capitale a été si rarement infligée qu'on peut en quelque sorte la regarder comme abolie.

La grande piété de Vladimir dans un siècle de ténèbres pouvait ouvrir une vaste carrière aux usurpations du clergé. Le sacerdoce en sut bien profiter, si du moins il faut regarder comme authentique un règlement sur la jurisprudence du clergé, qui est conservé sous le nom de ce prince.

Drevnaïa Vivliophica. Nicon.

Il ordonne de payer à l'église la dîme du revenu de l'état et du bénéfice que procure chaque semaine le commerce; il défend à ses enfans et à ses descendans, jusqu'à la dernière génération, de s'immiscer dans le jugement des affaires ecclésiastiques, qui n'appartient, dit-il, ni aux princes temporels ni aux boïards, et qui doit être réservé aux métropolites et aux évêques.

On est étonné du nombre prodigieux de causes qui étaient attribuées aux juges ecclésiastiques par les réformes de Vladimir. Nous n'en détaillerons qu'une partie : telles étaient les prières, les fiançailles, les mariages, les dissensions entre les époux, les divorces, le délai à faire baptiser les enfans, les mariages

1015. ou accords entre parens ou compères, les amours des gens consacrés à Dieu, le rapt, le viol, l'adultère, la polygamie, les infractions aux jeûnes ordonnés et aux grands carêmes, l'abstinence observée le samedi à la manière de l'église latine, ce qui est criminel dans l'église grecque; les profanations des églises, les divinations, les sortilèges, les maléfices, les poisons, les hérésies et l'insulte faite à quelqu'un en le traitant d'hérétique ou de sorcier, le crime des enfans qui frappent leur père ou leur mère, et des brus qui ont battu les mères de leurs époux, le vol des églises, les actions indécentes qui s'y commettent, et le mépris témoigné pour les temples en y conduisant des troupeaux sans une grande nécessité; les prières adressées au soleil, à la lune, aux étoiles, aux nuages, aux vents, aux forêts, aux rivières, aux montagnes, aux rochers, aux animaux; le judaïsme, l'apostasie, la bâtardise, le crime des filles qui détruisent leur fruit, enfin les contestations qui avaient rapport aux poids ou aux mesures.

La juridiction de l'église s'étendait encore par le nombre prodigieux de ceux qui jouissaient du privilège de cléricature. Les évêques, les archimandrites, les doyens de moi-

nes, les abbesses, les popes et leurs femmes, 1015.
les diacres et les diaconesses, les moines et les religieuses, les sonneurs et autres valets d'église, ceux qui en gardaient les portes, ceux qui brûlaient l'encens, les vieilles, les veuves, les pauvres, les malades, les médecins et une foule d'autres gens, appartenaient à l'église et ne pouvaient être jugés que par elle. Nous avons porté long-temps nous-mêmes un semblable joug.

Le même règlement ajoute que du revenu des jugemens dans les affaires civiles il devait appartenir neuf parts au souverain et la dixième à l'église; et afin qu'elle ne fût pas fraudée de cette dîme il était défendu de juger les causes civiles sans l'intervention des juges du métropolite. Cette loi prouve que les souverains ne faisaient pas rendre gratuitement la justice à leurs sujets.

Il paraît certain que cette pièce est fort ancienne, et qu'elle fut même composée dans un temps où l'on trouvait encore chez les Russes des restes d'idolâtrie; mais elle est en vain citée comme authentique dans la Chronique signée par Nicon; elle porte elle-même la preuve de sa supposition. On y fait dire au prince qu'il a reçu le métropolite de Kief des mains du patriarche Photius; mais

1015. Photius fut élevé au patriarcat en 857 par l'empereur Michel : ainsi il était mort cent ans avant le baptême de Vladimir. Le faussaire a été induit à cette erreur par l'ancienne Chronique de Nestor. Cette pièce prouve que les ecclésiastiques russes ont su forger aussi des titres favorables à leur ambition.

L'église russe compte Vladimir au nombre des saints [1], et l'histoire le distingue par le surnom de *Grand* des autres princes qui ont porté le même nom.

1016. Après la mort de Vladimir sa puissance fut encore utile aux Grecs. Des secours qu'il avait envoyés à Basile contribuèrent beau-
Cédren. coup à lui soumettre les Kozares : tout leur pays fut conquis. Ce fut encore avec l'aide des Russes que cet empereur vainquit les Bulgares du Danube, et, pour marquer à ces auxiliaires sa reconnaissance, il leur abandonna le tiers des prisonniers.

[1] Son corps fut enseveli dans une église de Kief qu'il avait fondée. Le temps a détruit son tombeau. *D.*

SVIATOPOLK Ier, VLADIMIROVITCH. 1016.

Lorsque Vladimir s'était mis en marche Nestor.
contre Iaroslof il avait avec lui Boris, celui de ses fils qu'il chérissait le plus, à qui dans la distribution de ses états il avait donné la principauté de Rostof, et qu'il avait désigné pour son successeur au principal trône de la Russie. Ayant appris en chemin que les Petchénègues faisaient une nouvelle incursion dans ses états, il avait envoyé contre eux ce fils chéri, n'estimant pas moins sa valeur qu'il aimait son caractère.

Les Petchénègues, instruits de la marche de Boris, qui s'avançait contre eux avec une armée de cinquante mille hommes, s'étaient retirés; il ne trouva point d'ennemis à combattre, et il apprit la mort de son père. Ses troupes lui offrirent avec les plus vives instances de le placer sur le trône de Kief. Sviatopolk, haï des habitans dont son frère était adoré, n'eût pu sans doute résister à une armée si nombreuse; mais Boris se représentait vivement les maux qu'entraînent après elles les discordes civiles, et, s'il ne pouvait avoir d'amour pour l'aîné de ses frères, il se faisait

1016. du moins un devoir de le respecter et de ne pas voir en lui l'usurpateur de son propre héritage.

Les soldats, consternés de son refus, craignirent de se rendre suspects à Sviatopolk s'ils restaient plus long-temps auprès de Boris, dont ils n'espéraient plus vaincre la résistance : ils se dispersèrent et le laissèrent, accompagné de quelques domestiques.

Ce n'était pas seulement à ses propres troupes que ce prince était cher. Les généraux de l'armée de Vladimir ne désiraient pas moins vivement que la couronne passât sur sa tête, et, pour lui donner le temps de mettre à profit les conjectures, ils tachèrent de tenir secrète la mort du souverain; mais, malgré tous leurs soins, ils ne purent empêcher que la nouvelle n'en parvînt jusqu'aux oreilles de Sviatopolk. Il était alors à Kief, où des affaires l'avaient appelé; il y fit apporter le corps de son père, et s'empara du gouvernement.

Ce prince avait toujours été peu chéri de Vladimir, soit parce qu'il était vraisemblablement fils d'Iaropolk, soit parce que son caractère atroce avait percé dès sa première jeunesse.

Boris, seul et abandonné, paraissait encore trop redoutable, puisqu'il possédait le cœur

des peuples. Sviatopolk, se trouvant dans une 1016.
petite ville où quelques habitans lui avaient témoigné le plus vif attachement, leur déclara qu'ils avaient un moyen sûr de lui marquer leur zèle et leur amour en le défaisant de Boris.

Un souverain qui commande le crime est bientôt obéi. Quatre assassins, sans doute bien accompagnés, partent impatiens de servir la fureur de Sviatopolk. Ils pénètrent dans la tente de Boris. Un domestique fidèle, Hongrois de naissance, était auprès de lui. Sur cette scène d'horreurs sa vertu mérite d'être admirée. A peine aperçoit-il le dessein des farouches émissaires du prince de Kief qu'il se précipite sur son maître et le couvre tout entier de son corps.; mais à quoi servit cet acte de vertu? les meurtiers le massacrèrent, et, pour enlever la chaîne d'or qu'il portait au cou, et d'où pendait une médaille [1], gage de l'estime de son maître, ils lui coupèrent la tête. Ils firent périr tous les domestiques du prince, et le percèrent lui-même de coups.

Le corps de Boris fut mis sur un chariot;

[1] Il ne faut pas croire que les Russes frappassent alors des médailles. Nestor dit que ce jeune homme avait au cou une *grande grivne d'or :* ce devait être ou une monnaie ou une médaille de l'empire de Constantinople.

1016. on allait l'offrir tout sanglant à son barbare frère; mais bientôt le jeune prince donna quelques signes de vie. La rage la plus féroce a des bornes qu'elle ne saurait franchir. Celle des assassins était épuisée; ils n'eurent pas le courage de frapper de nouveaux coups; mais, tandis que ces criminels mercenaires éprouvaient l'heureux sentiment de la pitié, rien ne put amollir le cœur de Sviatopolk. Il apprit que son frère respirait encore : indigné de la faiblesse des assassins auxquels il s'était confié, il envoya deux Varaigues, dont l'un lui plongea son épée dans le cœur.

Cette victime ne suffisait pas au noir Sviatopolk: il voulait élever son trône sur les ossemens de tous ses frères. Gleb était à Mourom, ville comprise aujourd'hui dans la province de Volodimer, et dont la souveraineté lui était tombée en partage. Sviatopolk lui fait dire que leur père, atteint à Kief d'une maladie mortelle, voulait le voir encore avant de fermer les yeux. Gleb frémit du danger où il croit un père qui n'est plus, et, voulant lui donner les dernières preuves de sa tendresse, il part mal accompagné. Dans le chemin son cheval tombe sous lui et lui casse la jambe. Cet accident l'arrête peu. Plus sensible à l'amour filial qu'à la douleur qu'il ressent de

sa blessure, il se fait transporter dans une barque ; il n'était déjà plus qu'à quelques verstes de Smolensk ; là un courrier, dépêché par sa sœur Predslava, qui était restée à Kief, lui apprend la mort de leur père, tandis qu'un autre vient de la part d'Iaroslaf lui annoncer l'assassinat de leur frère Boris. Il s'arrête incertain, ne sait s'il doit continuer sa route ou retourner sur ses pas. Pendant qu'il délibère, des émissaires de l'usurpateur lui viennent ordonner de mourir. Le cuisinier du jeune prince se charge de l'exécution, et, le saisissant par les cheveux, lui coupe la gorge avec son couteau ; bien différent du fidèle officier de Boris, qui avait acheté de son sang la consolation de ne pas voir la mort de son maître. 1016.

Sviatoslaf, à qui Vladimir avait donné en apanage la principauté des Drévliens, apprend les malheurs de sa famille. Peu certain de la fidélité de ses sujets, il prend la fuite et veut chercher un asile auprès d'André, roi de Hongrie, qui avait épousé sa sœur Prémyslava. A peine était-il parti que des assassins arrivent pour lui donner la mort. Ne le trouvant point dans ses états, ils le suivent à la trace, l'atteignent près des montagnes qui séparent la Hongrie de la Moldavie et de

1016. la Pologne, et le massacrent au moment même où il commençait à croire ses jours en sûreté.

Nous avons vu que le prince de Novgorod, Iaroslaf, s'était attiré le courroux de son père, et avait imploré le secours des Varaigues : il en avait rassemblé un grand nombre; mais ces troupes, fières du besoin qu'on avait d'elles et impatientes de toute discipline, portaient le désordre dans Novgorod et joignaient l'insulte au pillage. Les habitans, ne pouvant plus supporter une telle insolence, s'attroupent en secret, se rendent au quartier qu'habitent les Varaigues et les massacrent. Iaroslaf, privé des soldats sur lesquels il comptait le plus, dissimule son indignation, trouve un prétexte de rassembler ceux des Novgorodiens qui s'étaient soulevés et en fait une horrible boucherie. Dans un tel carnage les innocens furent sans doute peu distingués des coupables. Le sang coulait encore lorsqu'il apprend, par un courrier de sa sœur Predslava, la mort de Vladimir et le destin de Gleb et de Boris. Le danger auquel il est exposé se présente dans toute sa force à son imagination ; à chaque instant il peut être attaqué par Sviatopolk; ses sujets, loin de le secourir, lui redemanderont le sang de leurs conci-

toyens : au dehors, au dedans la mort le menace. Dans son désespoir il court sur la place, et ne rougit point de s'humilier devant le peuple et d'employer des paroles suppliantes; il verse des larmes, il s'avoue coupable et implore son pardon. 1016.

Sans doute, ou les Chroniques manquent d'exactitude, ou l'imprudence d'Iaroslaf avait été grande; car, lorsqu'il ordonna le massacre de ses sujets coupables, et qu'il rendit la justice même odieuse et vile par la manière dont il l'exerça, il ignorait la mort de son père, qui, armé contre lui, pouvait d'un moment à l'autre fondre sur Novgorod.

Les habitans de cette ville sentirent aisément qu'il leur serait plus avantageux de rester sous la domination d'un prince qui avait besoin de leur secours et qui ne craignait pas même de s'humilier pour l'obtenir, que d'être la conquête d'un odieux fratricide. Ils oublièrent tout sujet de haine, et se montrèrent prêts à le secourir dans une si juste guerre.

Les deux frères armèrent en même temps. Le nombre de leurs troupes était à-peu-près égal. Iaroslaf conduisait les Novgorodiens et les Varaigues, Sviatopolk les Kiévliens et les Petchénègues. Les deux armées arrivèrent

1016. à-la-fois sur les deux bords opposés du Dnèpre; ni l'une ni l'autre n'osaient traverser le fleuve : elles restèrent trois mois entiers sans agir. Une insulte fit cesser enfin cette inaction. Un voiévode de Sviatopolk cria aux soldats de Novgorod qu'ils avaient l'air de charpentiers, et que leur prince *gambillard* les amenait apparemment bâtir des maisons à Kief! En effet Iaroslaf était boiteux. L'armée, insultée, entre en fureur, demande au prince la permission de combattre, et menace de massacrer ceux qui refuseraient de marcher. Iaroslaf ne laissa pas refroidir cette ardeur. Il savait par ses espions que son frère, plongé dans la plus profonde sécurité, passait les jours à boire et ne sortait jamais de l'ivresse. Les soldats franchissent le fleuve pendant la nuit : Iaroslaf, pour les forcer à vaincre, fait mettre le feu aux barques. Il remporte la victoire, et son horrible frère, qui sait ordonner des assassinats et ne sait pas combattre, prend lâchement la fuite avant la fin de l'action, et se réfugie auprès de Boleslaf Ier, roi de Pologne, son beau-père.

IAROSLAF Ier, VLADIMIROVITCH, 1016.

POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Iaroslaf, victorieux, entra sans obstacle dans Kief et n'y trouva pas le repos. Un incendie réduisit la ville en cendres : il la rebâtit, l'embellit et lui donna une plus grande étendue. Les Petchénègues profitèrent de ses malheurs pour l'attaquer ; il les repoussa. C'était un ennemi plus redoutable qu'il avait à craindre. Nicon.

Vladimir avait fait quelques conquêtes sur la Pologne. Boleslaf saisit l'occasion de les reprendre, en secourant son indigne gendre contre Iaroslaf. Celui-ci rassembla des troupes, et les deux armées se trouvèrent en présence, séparées seulement par le Bog. Ce fut encore une insulte qui engagea l'action. 1018. Idem et Cromérus.

Boleslaf avait un embonpoint extraordinaire. Un voiévode lui cria du rivage opposé que ce serait un plaisir de percer son gros ventre. Le prince, indigné de l'outrage, saute seul dans le fleuve; son armée le suit. Celle des Russes, qui ne s'attendait pas à cette attaque si prompte, ne s'oppose que dans le plus grand désordre à l'impétuosité des Po- Nestor.

1018. lonais ; le courage leur sert à regarder la mort en face et non pas à la repousser, et le malheureux Iaroslaf est forcé de prendre la fuite, accompagné seulement de trois hommes.

SVIATOPOLK Ier,

RÉTABLI.

Kniaz Stcherbatof.

Boleslaf ne perdit pas le fruit de sa victoire; il courut à Kief, la prit par famine [1], s'empara des richesses qui y étaient renfermées, ainsi que dans les forts dont il se rendit maître; il épargna les habitans et remit la place à Sviatopolk, qu'il rétablit sur le trône. Ses troupes furent distribuées en quartiers d'hiver dans les environs de la ville, et, ce qui est remarquable dans ces temps et dans ces contrées, il les maintint dans une telle discipline qu'elles ne causèrent aucun désordre.

Nestor, Croméru s.

Sviatopolk, qui devait la couronne au secours des Polonais, ordonna de les égorger. Ceux qui étaient restés dans la ville furent les victimes de cette trahison. Boleslaf, indigné, s'empara des trésors du perfide, séduisit

[1] Les Chroniques racontent qu'il enfonça son épée dans la porte par laquelle il entra, et qu'il la fendit en deux pour laisser une marque de sa conquête. *D.*

ou enleva par la force les principaux boïards 1018.
et un grand nombre d'hommes de toute condition, emmena la princesse Predslava, dont il avait obtenu ou arraché les faveurs; réunit la Russie-Rouge à sa domination, et retourna dans ses états sans daigner renverser du trône son infâme gendre.

Nicon, Cromérus.

Cependant Iaroslaf avait porté lui-même à Novgorod la nouvelle de sa défaite. Découragé de ses pertes, il voulait se réfugier chez les Varaigues; mais un de ses fidèles amis fit connaître l'intention du prince aux habitans, qui, prêts à tout risquer pour lui, s'opposèrent à sa fuite et brûlèrent les bateaux dans lesquels il allait s'embarquer. Iaroslaf, encouragé par les promesses, les contributions volontaires et le zèle de ses sujets, soudoya des Varaigues, dont la paye consistait en troupeaux, rassembla une nouvelle armée, se mit à la poursuite de Boleslaf et fut vaincu. Cet échec ne l'empêcha pas de se présenter bientôt aux portes de Kief, qui lui furent ouvertes par la fuite précipitée de Sviatopolk.

Nestor, Cromérus.

1019. IAROSLAF Ier, VLADIMIROVITCH, POUR LA SECONDE FOIS.

Nestor, Cromérus. Le lâche Sviatopolk, qu'aucune humiliation ne faisait rougir, alla bassement implorer le secours des Petchénègues. Ces barbares, animés par l'espoir du pillage, prirent les armes. Iaroslaf vint à leur rencontre; les deux armées déployèrent une égale fureur. Les Russes avaient à combattre pour un prince qu'ils aimaient et pour repousser la tyrannie d'un monstre altéré de sang; les Petchénègues étaient animés par leur férocité naturelle et par l'appât du butin. La bataille dura trois jours, et les combattans, mêlés et acharnés les uns contre les autres, se prenaient aux cheveux. Enfin la victoire se déclara pour Iaroslaf.

Sviatopolk ne craignit point de se réfugier encore auprès de ce même Boleslaf qu'il avait si indignement trahi; mais il n'eut pas le temps de gagner cette retraite [1]. La terreur avait en même temps affaibli son corps et sa raison;

[1] Ou plutôt, ne s'y croyant pas en sûreté, il quitta la Pologne pour se rendre en Bohême, et mourut dans un désert. *D.*

ses jambes ne pouvaient le soutenir; les plus 1019.
sombres images s'offraient sans cesse à son esprit troublé; toujours il se voyait poursuivi, toujours il voyait le fer vengeur levé sur son sein. Ses cris continuels épouvantaient les compagnons de sa fuite. *Ils vont m'atteindre, ils vont m'atteindre*, étaient les seuls mots qui sortissent de sa bouche. Cette agitation cruelle fut son supplice et lui ôta bientôt la vie. Les Polonais racontent autrement sa fin : ils prétendent que la terre s'ouvrit sous ses pas et l'engloutit; fable digne du temps où elle fut Cromérus.
inventée.

Ainsi Iouri ou Georges Iaroslaf se trouva paisible possesseur de Kief et du trône de son père. Sa tranquillité ne fut pas de longue du-
rée. Le prince de Polotsk, son neveu, osa 1021.
tomber sur Novgorod, entra dans la ville et
se chargea d'un butin considérable. Il emme- Nicon.
nait un grand nombre de prisonniers; mais Iaroslaf, instruit de cette invasion, se mit à la poursuite de l'usurpateur, l'atteignit, lui enleva tout ce dont il s'était emparé, et ne le punit qu'en ajoutant deux villes à l'apanage dont ce prince jouissait déjà. Par cet acte de clémence et de générosité il se fit un allié reconnaissant, dont le zèle et la fidélité ne se démentirent jamais.

1021. Nestor. Un chagrin plus cuisant l'attendait. Son frère Mstislaf avait reçu de leur père pour apanage Tmoutarakan, ville située dans l'île de Taman, sur le détroit qui sépare cette île de la Crimée. Si elle n'était pas l'ancienne Phanagorie, résidence des rois du Bosphore, elle s'élevait au moins sur le même sol, et elle était connue des Grecs du Bas-Empire sous le nom de *Tamatarcha* [1].

[1] Les Chroniques russes font souvent mention de Tmoutarakan jusqu'à la fin du douzième siècle, et depuis cette époque elles n'en parlent plus; on ignora même la place qu'elle avait occupée, et il s'était élevé au moins cinq hypothèses différentes sur sa position. J'ai conjecturé, dans les premières éditions de mon ouvrage, que si elle avait été dans une contrée qui eût continué d'appartenir à la Russie, on n'en aurait pas perdu le souvenir, qu'il fallait la chercher dans un pays occupé par les Tatars, et qu'elle ne devait pas être fort loin de la Crimée. Le temps a amené la confirmation de ma conjecture. Les Russes firent la conquête du Couban sous le règne de Catherine II, et en 1793 on découvrit dans l'île de Taman l'inscription suivante gravée sur un marbre blanc en caractères slavons du onzième siècle : « En l'an 6576 (1068) sixième indiction, » le prince Gleb a mesuré la mer sur la glace, depuis » Tmoutarakan jusqu'à Kortchef (Kertch), et a trouvé » 8,054 sagènes ». La sagène ou toise russe a 6 pieds 5 pouces 6 $\frac{9}{10}$ lignes de la mesure que nous appelions *pied de roi.*

Les Chroniques nous apprennent qu'en 1068 le prince Gleb possédait pour la seconde fois la principauté de

Ce Mstislaf avait soutenu une guerre con- 1022.
tre les Kazogui, ses voisins, qui, s'ils n'étaient pas les ancêtres des cosaques du Don, habitaient du moins le pays qu'occupèrent ensuite ces cosaques. Il avait tué en combat singulier leur prince, homme d'un courage féroce et d'une force extraordinaire. Fier de cette victoire, il vint attaquer Kief, fut repoussé, et se replia vers Tchernigof, dont il s'empara sans répandre de sang; il en fit la capitale de ses états. Iaroslaf voulut le chasser; Mstislaf profita, pour combattre, d'une nuit orageuse, et fit contribuer à sa victoire l'horreur des ténèbres, le feu des éclairs et le bruit de la foudre.

Peu après le prince de Kief attaqua Boles- Croméru
laf, roi de Pologne, et fut vaincu. Affaibli, hu-

Tmoutarakan. L'inscription nous fait connaître que cette ville était située à la pointe de l'île de Taman, en face de Kartch, ville de Crimée. La mesure prise par le prince s'accorde assez bien avec la largeur que l'on donne au bosphore Cimmérien ou détroit de Kaffa. Strabon n'ignorait pas que la mer gèle quelquefois à cette latitude, qui est à-peu-près celle de Bordeaux, et qu'on peut traverser à pied le détroit.

Les Russes doivent à leur compatriote le comte Alexei Moustin-Pouchkin une savante et judicieuse Dissertation sur la position de Tmoutarakan, publiée en 1794. Un ukase impérial a rendu à l'île de Taman son nom ancien.

1026. milié par ces deux défaites, il fit la paix avec
Nestor. Mstislaf, et lui accorda la partie de la Russie qui est au levant et au midi du Borysthène. Il se réservait par cet arrangement la principauté de Rostof, celle de Kief, le vaste pays dont Novgorod était la capitale, et un district considérable qui fit ensuite partie de la Pologne et de la Lithuanie.

Mstislaf ne jouit que huit ans des états qui venaient de lui être cédés; il mourut sans laisser d'héritier, et sa domination fut réunie à celle du grand-kniaz ou grand-prince de Kief, que nous appelons mal-à-propos *grand-duc*. Le titre de duc était absolument inconnu aux anciens Russes, et lorsque dans ces derniers temps ils eurent plus de communication avec les peuples occidentaux de l'Europe, ils furent obligés d'emprunter ce titre de la langue allemande; mais ils ne l'adoptèrent que pour le donner aux étrangers, et l'héritier de leur empire, que nous appelons *grand-duc*, se nomme chez eux *grand-prince*, *veliki-kniaz* [1].

[1] On vit en 1028 à Kief une comète à queue. Je rapporte ce phénomène, et j'en rapporterai de semblables d'après les Chroniques. Les Russes devaient être de mauvais observateurs. Les plus simples météores étaient capables de les étonner, et ce sont peut-être des météores de cette espèce qu'ils ont consignés dans leurs Annales.

Iaroslaf contribua beaucoup à étendre la 1026.
domination et à augmenter la puissance de la
Russie. La contrée que nous connaissons sous
le nom de *Livonie* était alors occupée par les
Tchoudes, dont les descendans existent en-
core dans la même province, mais dans l'ab- 1030.
jection et dans l'état de serfs attachés à la
glèbe. Le grand-prince leur fit la guerre, les
vainquit et bâtit dans leur pays la ville d'Iou-
rief, que les chevaliers livoniens appelèrent
Derpt, ou *Dorpat*, lorsqu'ils s'en furent ren-
dus maîtres au commencement du treizième
siècle. Il profita des troubles qui agitaient la
Pologne, tombée dans l'anarchie par la fai-
blesse et l'imprudence de Mietchislaf, peu di-
gne fils du valeureux Boleslaf: aidé de Mstis- 1031.
laf son frère, il reprit sur les Polonais la
Russie-Rouge qu'ils lui avaient enlevée dans
le temps de leur gloire, et fit un assez grand Cromérus.
nombre de prisonniers pour peupler des par-
ties désertes de ses états. Enfin il repoussa, il 1036.
défit les Petchénègues qui avaient osé blo-
quer la ville de Kief lorsqu'il était à Novgo-
rod, dont il venait de donner l'investiture à
Vladimir, l'aîné de ses fils, qui mourut deux
ans avant lui.

Il n'est pas inutile de rapporter une en- Müller.
treprise que firent les Novgorodiens à-peu-

1042. près dans le temps dont nous parlons, parce qu'elle contribue à faire connaître quelle était alors l'étendue de la domination russe. Ils portèrent leurs armes jusqu'aux *Portes-de-fer.* Il est vrai qu'il ne faut pas entendre par-là Derbent, qui porte ce nom chez les nations orientales, que les Européens ont appelé *Portes-Caspiennes.* Il s'agit ici des monts Ouralsks, que les anciens Russes connurent sous le nom de *Ceinture-de-roches* ou de *Portes-de-fer*, et dont la partie connue des anciens portait le nom de *Riphées.* De même que les Portes-de-fer, voisines de Derbent, défendaient l'Asie des excursions des barbares septentrionaux, les monts Ouralks protégeaient la Russie contre les attaques imprévues des nations orientales. Cette expédition des Novgorodiens ne fut point heureuse, et il ne revint qu'un très-petit nombre de ceux qui l'avaient entreprise; mais elle prouve du moins qu'ils avaient des communications faciles avec les limites de la Sibérie; ce qu'on pourra comprendre aisément dès qu'on saura qu'ils possédaient les provinces qu'arrosent la Dvina, la Viatka, la Kama et la Petchora, c'est-à-dire toute la Permie et l'Iougorie, jusqu'aux districts de Bérézof et de Verkhotourié.

Vladimir, en s'alliant aux empereurs grecs,

avait renouvelé avec eux les traités de commerce conclus par ses ancêtres. Des marchands russes se transportaient continuellement dans l'empire d'Orient et y jouissaient de toute la liberté que les traités leur assuraient. Quelques-uns d'eux entrèrent en dispute avec des Grecs, la querelle s'échauffa, on en vint aux mains, et un Russe de grande naissance, qu'on croit avoir été un ambassadeur d'Iaroslaf, fut tué dans ce tumulte.

1042. Cédrénus, Zonaras, les Chron. russes.

1043.

Le grand-prince, irrité de cette offense, leva une armée de cent mille hommes, qu'il envoya par mer dans la Grèce sous le commandement de son fils Vladimir, prince de Novgorod.

Cependant Constantin Monomaque, qui régnait alors à Constantinople, voulut éviter de combattre un peuple qui faisait la guerre avec fureur, et dont l'alliance était utile à l'empire. Il tenta d'apaiser par une ambassade le ressentiment d'Iaroslaf, et lui fit offrir des satisfactions convenables; mais les envoyés furent reçus et congédiés avec beaucoup de hauteur.

L'empereur reconnut qu'il était impossible de conserver la paix. Il fit disperser dans diverses parties de l'empire et garder à vue tous les Russes qui se trouvaient dans ses états. On

1043. se hâta d'équiper les galères et les bâtimens légers. Lui-même monta le vaisseau impérial, et cingla à la rencontre des Russes, qui étaient déjà dans un port de la mer Noire, près du détroit de Constantinople. Une cavalerie nombreuse côtoyait le rivage et suivait la flotte.

Constantin voulut encore essayer si la négociation ne pourrait pas suppléer à la force des armes, et envoya faire de nouvelles propositions de paix; mais Vladimir répondit qu'il ne mettrait bas les armes que lorsque les Grecs auraient payé trois litres d'or à chacun de ses soldats. C'était refuser tout accommodement : le combat s'engagea, le feu grégeois consuma plusieurs bâtimens russes qui mirent les autres en désordre. Bientôt ce ne furent plus les ennemis, mais les élémens ir-
Zonaras. rités que Vladimir eut à combattre. Une tempête furieuse s'éleva ; elle fit peu de mal aux vaisseaux des Grecs, mieux construits et gouvernés par des hommes à qui cette mer était mieux connue ; mais elle battit, dispersa les barques faibles et légères des Russes : plusieurs allèrent se briser contre les rochers dont ces parages sont hérissés ; d'autres furent jetées sur le rivage, où les Grecs tuèrent jusqu'à quinze mille hommes. Ils n'avaient que la peine d'égorger, comme victimes, les mal-

heureux qui abordaient à la nage ou sur des 1043.
barques presque détruites. Des cadavres défigurés étaient à chaque instant apportés par les flots aux pieds des Grecs, qui jouissaient de leur facile victoire.

La tempête apaisée, une escadre de vingt-quatre galères fut envoyée à la poursuite des Russes, et ne les atteignit que pour se laisser envelopper : quatre bâtimens furent pris, entre autres celui que montait le commandant; le reste fut brisé contre les rochers. La
plupart des Grecs reçurent la mort ou des fers; Zonaras.
ceux qui purent gagner le rivage retournèrent à Constantinople, nus et mourant de faim.

Mais cet avantage des Russes ne les dédommageait que bien faiblement des pertes qu'ils avaient faites et qui furent encore augmentées à leur retour : ceux qui retournaient par terre furent battus dans la Mésie, et les Grecs eurent la barbarie de crever les yeux à tous les prisonniers qui tombèrent entre leurs mains; ils semblaient se plaire à donner des exemples de férocité aux peuples qu'ils appelaient *barbares*. La paix se fit trois ans après entre les deux nations, sans qu'elles eussent essayé de nouveau leurs forces, et par le seul besoin qu'elles avaient de leur alliance mutuelle.

1054. Nestor, etc. Iaroslaf mourut dans la soixante-dix-septième année de son âge, après un règne de trente-cinq ans; prince d'un caractère doux, allié fidèle, ami sûr, ennemi généreux, et ne conservant aucune haine après la réconciliation, moins ambitieux que brave, et plus attentif à rendre heureux ses sujets que curieux d'en acquérir de nouveaux. Sa révolte contre son père, dont les motifs ont échappé à l'Histoire, est la seule tache qui dépare sa vie; car, dans les principes du gouvernement monarchique, même tempéré, la vengeance qu'il tira des habitans de Novgorod était justifiée par leur soulèvement. Les Novgorodiens étaient eux-mêmes tellement pénétrés de ces principes qu'ils chérirent toujours Iaroslaf et conservèrent de lui, après sa mort, un tendre souvenir. Ils continuèrent de donner son nom au palais de leur prince, et, quand ce palais fut tombé en ruine, ce nom, si cher aux habitans, resta encore au sol sur lequel il avait été construit, et qui était la principale place de la ville.

Iaroslaf était fort studieux et lisait nuit et jour. Il rassembla un grand nombre de copistes, fit traduire beaucoup de livres grecs et les déposa dans l'église de Sainte-Sophie, qu'il avait fait bâtir à Kief, et qu'il avait en-

richie d'or, d'argent et de vases précieux [1]. 1054.
L'art de peindre, qui n'avait point encore repris naissance en Italie, fut appelé de la Grèce en Russie. Des peintures sur un fond d'or décorèrent le temple de Sainte-Sophie à Novgorod : ce temple fut orné de mosaïques. Ces ouvrages, qui subsistent encore, manquent de beauté; mais l'art n'était pas cultivé avec plus de succès à Constantinople, et les peintures défectueuses de la Grèce et de la Russie valaient bien les mauvaises sculptures dont on chargeait les églises dans l'Europe catholique.

Iaroslaf établit à Novgorod une maison d'éducation, où l'on élevait dans les lettres trois cents enfans de starostes et de prêtres ; il fonda beaucoup d'églises, et assura des revenus honnêtes aux ecclésiastiques, à condition qu'ils donneraient tous leurs soins à l'éducation du peuple. La foi chrétienne, dont les premières semences avaient été jetées par son père, s'étendit beaucoup sous son règne; mais il donna un exemple peu commun, même dans ces siècles de superstition. Touché du sort de ses oncles Iaropolk et Oleg, qui étaient morts dans le sein de l'idolâtrie,

[1] On voit encore dans cette église le tombeau de Iaroslaf en marbre blanc. *D.*

1054. il crut avoir trouvé un moyen de leur procurer le salut éternel, fit déterrer leurs os et leur fit donner le baptême.

L'étendue de ses états et l'éclat de son règne le rendaient le premier souverain du Nord. Peut-être même son expédition contre la Grèce, expédition hardie, quoique malheureuse, étendit-elle encore davantage sa renommée. Henri Ier, roi de France, épousa la seconde fille de ce prince. On est étonné qu'il ait cherché si loin de ses états une épouse. Des écrivains modernes ont pensé qu'il avait craint le sort de son père, livré à l'excommunication pour avoir reçu la main de sa parente au quatrième degré. Il lui était difficile en effet de trouver une princesse avec laquelle il n'eût pas quelque liaison de parenté; mais il n'est pas non plus hors de vraisemblance que son union avec la fille du souverain de Russie ait été ménagée par le pape, qui cherchait tous les moyens d'attacher la Russie au siège de Rome.

Mais comment les Français connaissaient-ils même le nom d'Iaroslaf? On ne sera pas étonné qu'ils le connussent, si l'on songe que la Russie, concentrée dans la suite en elle-même et presque oubliée, avait alors des liaisons avec la plupart des souverains de l'Eu-

rope. Casimir, élevé sur le trône de Pologne, après avoir été en France moine de Cluni, et y avoir reçu le diaconat, avait épousé Marie, sœur d'Iaroslaf; il avait donné une de ses sœurs à Isiaslaf, second fils de ce prince. Le premier fils d'Iaroslaf, Vladimir, prince de Novgorod, qui mourut avant son père, avait épousé la fille de ce vaillant et malheureux Harald, fils de Goodvin, comte de Kent, et qui fut depuis le dernier roi d'Angleterre de la race saxonne. Le troisième fils de ce même Iaroslaf eut pour épouse une comtesse de Stadt, sœur de Burchard, évêque-souverain de Trèves. Son quatrième fils avait épousé la fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. Il avait donné sa première fille au roi de Norwège, et la troisième à André, roi de Hongrie. Comment ce prince, dont les alliances s'étendaient depuis la Grèce jusqu'à l'Angleterre, aurait-il été inconnu à la cour de France? C'est lui cependant que Voltaire appelle *duc inconnu d'une Russie ignorée.* 1054.

La princesse épouse de Henri Ier se nommait *Anne.* Par elle quelques gouttes du sang d'Iaroslaf coulèrent encore dans les veines de nos derniers rois. Elle fut mère de Philippe Ier, quadrisaïeul de Louis IX, auteur de la maison de Bourbon par Robert, son sixième fils.

1054. Après la mort du roi elle épousa Raoul II, de Péronne, dit le *Grand*, comte de Crespy et de Valois. Ce mariage occasiona des troubles qui menacèrent d'allumer une guerre civile; mais il paraît qu'ils furent bientôt apaisés. L'auteur d'une ancienne Chronique a cru que cette reine, après son second veuvage, était retournée dans son pays; Hénault, dans son Abrégé chronologique, a fini par adopter cette opinion; mais les Russes les plus instruits sont persuadés qu'Anne a terminé ses jours en France. Ils ont à l'appui de leur sentiment des raisons puissantes et des actes authentiques. On ne peut guère supposer que le prétendu retour d'Anne en Russie eût été volontaire. Elle paraît avoir été trop sincèrement attachée au rit latin pour être retournée au rit grec, dont les Latins étaient dès-lors ennemis. Elle avait fondé à Senlis une église canoniale : les papes lui prodiguaient les témoignages de la plus grande confiance, et elle l'avait acquise sans doute par son dévouement déclaré à leur suprématie; dévouement bien contraire aux sentimens des Russes, toujours attachés à l'église grecque. Si au contraire son retour eût été forcé, il aurait eu pour cause une disgrace qu'elle aurait éprouvée en France; mais il est certain que, loin d'avoir

Æpist. Gervasii. ap. Duchesne, t. 4, p. 207.
Exempl. Floriac. Ibid., p. 87.

été l'objet d'une telle disgrace, elle jouissait sous son fils du titre et des honneurs de la royauté, et que dans les actes publics elle joignait son nom à celui du monarque. Il existe des diplômes où la volonté du roi est confirmée par la signature ou la marque de cette princesse, qui continuait de prendre le titre de reine. L'un d'eux est de l'année 1075, qui suivit celle de son second veuvage. Elle n'aurait donc pu retourner en Russie qu'en 1076, et cette contrée était déchirée par les querelles de ses frères, qui se renversaient réciproquement du trône. L'Allemagne, qu'elle eût été obligée de traverser, était encore plus tourmentée par les troubles qui marquèrent le règne du malheureux Henri IV.

1054.

Rec. des Hist. de Fr., t. XI.

Le jésuite Ménestrier crut avoir trouvé en 1682 le tombeau de cette reine dans l'église de Villiers, près de la Ferté-Aleps, dans le Gâtinais. Le prince Stcherbatof, dans son Histoire de Russie, s'est appuyé du témoignage de Ménestrier pour prouver qu'Anne était restée en France. Je suis bien persuadé qu'elle y a terminé ses jours ; mais la preuve tirée du monument s'évanouit aux yeux de la critique. La personne inhumée sous cette tombe se nommait *Agnès*, et la fille d'Iaroslaf ne pouvait porter le nom de cette sainte de l'église

Journ. des Savans, 22 juin 1682.

1054. latine et inconnue de l'église grecque. Il est prouvé par sa propre signature qu'elle se nommait *Anne*. D'ailleurs l'église de Villiers n'a été bâtie que cent quarante ans au plus tôt après la mort de cette princesse [1].

Gallia Christ. t. XII, p. 242.

Revenons à Iaroslaf. Il suivit le funeste exemple de son père en partageant ses états, avant sa mort, aux cinq fils qui lui restaient, et qui se nommaient *Isiaslaf*, *Sviatoslaf*, *Vsévolod*, *Igor* et *Viatcheslaf*. Les trois premiers occupèrent successivement le principal trône de la Russie.

Nous avons vu que du temps d'Oleg et sans doute plus anciennement encore cet empire avait des lois. Cependant celles qu'Iaroslaf a dictées aux Novgorodiens l'ont fait regarder comme le premier législateur de la Russie.

Son Code a été imprimé plusieurs fois; mais l'édition faite sur six manuscrits collationnés entre eux est bien préférable aux

[1] Ménestrier a prétendu que l'inscription du monument portait : *Hìc jacet domina Agnes uxor quondam Henrici regis;* mais il a été vérifié depuis qu'on lisait seulement : *Hìc jacet domina Agnes, quæ fuit uxor Henrici.* Le mot *regis* ne se trouvait pas sur le monument. Ainsi la personne inhumée à Villiers avait été femme d'un Henri, homme sans doute considérable à Villiers ou aux environs, mais différent du premier Henri, roi de France. *Gallia Christiana*, tom. XII.

précédentes. Les éditeurs l'ont accompagnée 1054.
d'un très-savant commentaire [1].

Ils reconnaissent que le Code donné par Iaroslaf en 1017 aux habitans de Novgorod n'est pas purement un ouvrage de ce prince. Il n'a fait, sur bien des points, que réformer les lois que suivaient les Russes au temps d'Oleg, et en ajouter de nouvelles, suivant que l'exigeaient les changemens que les usages et les mœurs avaient subis.

Il n'est pas non plus, dans tous les articles, tel qu'Iaroslaf l'avait promulgué. Ce prince avait prononcé la peine de mort contre les grands crimes; mais ses fils ayant fait serment de ne punir de mort aucun de leurs sujets, ils réformèrent à cet égard les lois de leur père, et c'est le texte ainsi corrigé qui nous est parvenu [2].

Quelques dispositions de ce Code peuvent aujourd'hui sembler bizarres; c'est ce qu'il faut attribuer au temps où il fut publié; mais on y trouve des lois fort sages et plu-

[1] Les éditeurs sont le comte Alexei Moussin-Pouchkin et le major Boltin. L'édition est de Moskou, 1799.

[2] Les Russes l'appellent *Prawda Rouskaia*. On a remarqué que le Code de Iaroslaf est évidemment calqué sur le Code des Goths; que ce sont les mêmes lois rendues souvent par les mêmes expressions. *D.*

1054. sieurs même qui respirent l'humanité. Il en est qui ressemblent à quelques-unes de celles des Athéniens; d'autres à celles que les Romains reçurent des décemvirs; d'autres en plus grand nombre se rapprochent du Code des Francs, qu'on appelle *lois saliques*.

Mais, plus sage que les Francs, Iaroslaf a porté des lois protectrices en faveur des marchands et des étrangers. Dans les cas où un homme du pays était obligé de produire sept témoins, les étrangers n'en produisaient que deux, et cette faveur était grande dans un temps où presque toutes les causes se jugeaient sur des dépositions de témoins. C'était cette considération que le législateur marquait aux étrangers qui les attirait de toutes parts à Novgorod et y rendait le commerce florissant.

Quand il se commettait un meurtre, le père, le fils, le frère, le neveu du mort avaient droit de tirer vengeance du crime et d'ôter la vie au coupable; mais aucun autre ne pouvait exercer ce droit, et comme depuis le règne des fils d'Iaroslaf la loi n'infligeait pas la peine capitale, le meurtier était condamné à payer une composition, c'est-à-dire une somme proportionnée à la condition du mort. Cette composition pour le meurtre d'un marchand ou d'un

étranger était celle de la seconde classe. Ainsi 1054.
leur rang était marqué précisément après celui des hommes du premier ordre de l'état.

La composition pour le meurtre d'un ouvrier ou d'une ouvrière était la même que pour celui d'un intendant des villages du prince. Ainsi l'industrie était considérée; ce qu'on ne voit pas dans les anciennes lois des Francs.

La vie des esclaves n'était pas abandonnée au caprice des hommes libres comme chez la plupart des peuples de l'antiquité. Une composition était ordonnée pour le meurtre d'un esclave; c'était la moindre de toutes; mais du moins l'esclave était regardé comme un homme.

Mais comme il faut qu'il se trouve toujours quelque injuste disposition dans les anciennes lois, les hommes attachés au travail de la terre étaient assimilés aux esclaves.

La composition pour le meurtre d'une nourrice, ou d'un gouverneur, ou d'une gouvernante d'enfant, lors même que c'était des esclaves, était plus forte que pour celui d'un esclave ordinaire.

On avait aussi des égards pour le sexe faible. La composition pour le meurtre d'une femme esclave était plus forte que pour celui d'un esclave mâle.

1054. L'épreuve du fer rouge et de l'eau bouillante était ordonnée contre l'accusateur qui ne pouvait soutenir son accusation par témoins : loi bien moins répréhensible que celle de nos aïeux, qui ordonnait cette épreuve contre l'accusé.

Il était permis de tuer un voleur de nuit que l'on prenait sur le fait; mais, si on le gardait jusqu'au jour, il fallait le conduire au tribunal du prince. Si on le tuait, et que des témoins déposassent qu'ils l'avaient vu lié et mis hors d'état de nuire, le meurtrier était condamné à payer une composition.

L'usure était alors si exorbitante que, par les dispositions du Code qui mettaient un frein à la cupidité des prêteurs, ils pouvaient encore retirer de leur capital 150 pour 100 d'intérêt par an.

Les juges étaient ambulans. Ils étaient nourris et payés par les habitans du lieu où ils venaient rendre justice. Ils étaient accompagnés d'un assesseur. Souvent l'assesseur ni le juge ne savaient écrire, et ils se servaient de tailles pour marquer la quotité de l'amende qu'ils infligeaient et les parties de l'amende qui étaient acquittées; car elle se payait en plusieurs termes.

1054.

ISIASLAF I[er], IAROSLAVITCH,

CONNU DES ÉTRANGERS SOUS LE NOM DE *DÉMÉTRIUS.*

L'AÎNÉ des fils d'Iaroslaf, qui reçut au baptême le nom de *Dmitri,* et que les étrangers connaissent sous celui de *Démétrius*, est appelé *Isiaslaf* dans l'Histoire russe. Il régna, Nestor. après son père, sur les deux principales dominations de la Russie, Kief et Novgorod. Ce serait se surcharger la mémoire que de vouloir suivre l'histoire des différentes principautés qui se formèrent des partages que fit Iaroslaf avant sa mort; il suffira d'en parler seulement dans les occasions où quelques-uns des princes assis sur les trônes particuliers du vaste empire de Russie paraîtront sur le théâtre de l'histoire.

Chacun de ces souverains avait dans sa principauté une puissance indépendante; mais tous regardaient comme leur supérieur le prince de Kief. On voit même, par le tribut qu'Iaroslaf, prince de Novgorod, avait refusé de payer à son père Vladimir, que les souverains des principautés inférieures n'étaient pas exempts de toute marque de vasselage envers le premier trône de la Russie.

1054. L'indépendance de chaque souverain apanagé, dans ce qui concernait uniquement l'administration de la principauté qui lui était tombée en partage, n'empêchait pas que tous les princes ne dussent se concerter entre eux dans les affaires d'une grande importance et qui concernaient le bien général. C'est ce qui est prouvé par le conseil qu'après sa mort tinrent entre eux les fils d'Iaroslaf. L'objet de
1059. ce congrès était de rendre la liberté à Soudislaf leur oncle; leur père l'avait fait renfermer sur des accusations que l'histoire ne spécifie pas. Il avait langui vingt-quatre ans entiers dans les fers. Ce prince infortuné, que ses longs malheurs avaient dégoûté de tout, et même de la liberté, ne la recouvra que pour en faire le sacrifice volontaire, et se confiner dans un couvent où il prit l'habit religieux. Peut-être aussi que, devenu timide par ses premières souffrances, il préféra le tranquille silence des cloîtres à la gloire orageuse de posséder, dans des craintes continuelles, l'apanage que lui offraient ses neveux.

Nous avons déjà vu que des tribus de race turque étaient voisines de la Russie, soit qu'elles fussent détachées de la grande horde des Kozares, que les Chinois désignent sous le nom de *Turcs-kosa;* soit qu'elles compo-

sassent elles-mêmes une horde particulière. 1059.
Vsévolod, qui avait pour apanage la ville de Péréiaslavle, située sur le Dnèpre, et qui est aujourd'hui comprise dans la petite Russie, les combattit et les vainquit l'année même de la mort d'Iaroslaf son père; six ans après, les Nestor.
trois frères réunirent leurs forces pour les attaquer, et descendirent le Dnèpre. Les Turcs, 1060.
épouvantés, prirent la fuite sans avoir même essayé de se défendre, et devinrent presque tous victimes du froid, de la faim et des maladies contagieuses. S'ils ne furent pas entièrement détruits, ils cessèrent au moins d'être redoutables, et des restes de cette nation passèrent vraisemblablement au service des vainqueurs, qui eurent long-temps des Turcs parmi leurs soldats. Par la guerre que leur fit le souverain de Péréiaslavle, et par le chemin que prirent les fils d'Iaroslaf pour aller les combattre, on voit qu'ils habitaient au midi de la petite Russie, et près du cours du Borysthène.

On ne trouve pas dans l'Histoire que ces ennemis, si facilement défaits, aient jamais causé de grands maux à la Russie : on en vit bientôt paraître de plus formidables, et qui avaient été jusqu'alors inconnus; on les rapporte à la nombreuse famille des Huns et à

1060. la race des Turcs, l'une des trois qui se partagent le nord de l'Asie. Si l'on en doit croire le khan Abulgasi, ils s'appelaient *Kaptchaki* ou plutôt *Kiptchaki;* mais le brigandage qu'ils exerçaient leur fit donner par les Russes le nom de *Polovtsi,* qui signifie chasseurs. Ils habitaient entre le Don et l'Iaïk. Peut-être cette nation ne faisait-elle qu'un même peuple avec les Petchénègues, dont il n'est plus parlé depuis le moment où l'on voit paraître les Polovtsi. Ces barbares tombèrent sur la
1061. principauté de Péréiaslavle. Vsévolod, subitement attaqué, n'eut pas le temps d'implorer le secours de ses frères. Obligé de se défendre avec ses propres forces, il fut défait et contraint de se renfermer dans sa ville, d'où il vit ravager son domaine. Les Polovtsi, qui ne connaissaient pas l'art des sièges, ne tentèrent pas même d'attaquer Péréiaslavle; ils se retirèrent chargés de butin, après s'être acharnés à détruire tout ce qu'ils ne pouvaient emporter.

Mais les Russes n'auraient eu rien à redouter des ennemis du dehors s'ils avaient vécu entre eux dans l'union. C'est dans leurs divisions intestines que nous trouverons la source de tous les maux dont ils auront à gémir: ce sont ces divisions qui les feront passer

enfin sous le joug des barbares. Nous gar- 1061.
derons le silence sur celles qui n'eurent que des suites passagères, pour nous arrêter aux troubles dont les conséquences furent plus marquées [1].

Vseslaf gouvernait Polotsk. Il était fils de ce prince de Polotsk qui ne craignit point d'at-
taquer Iaroslaf son oncle, et qui en fut traité 1066.
avec tant de magnanimité après sa défaite. Sans aucun sujet connu de se plaindre il entreprit la guerre contre les fils du bienfaiteur de son père, entra, après une faible résistance, à Novgorod, y porta presque partout la flamme, et ne respecta ni les trésors des églises, ni ceux des particuliers.

Isiaslaf et ses frères Sviatoslaf et Vsévolod se mirent en campagne à la première nouvelle de cet attentat; malgré les rigueurs de l'hiver, ils dévastèrent l'héritage de l'imprudent agresseur, qui dans son projet d'usurpation avait négligé la défense de ses propres états, et le vainquirent lui-même en bataille rangée; mais sans doute leurs succès ne furent pas décisifs. Ils invitèrent Vseslaf à une conférence, jurant sur la croix qu'il ne lui serait fait aucun mal. Plein de confiance en ce ser-

[1] 1064. Une comète fut aperçue pendant sept nuits.

1066. ment sacré, il se rend dans la tente d'Isiaslaf, qui le fait arrêter et conduire à Kief, où il est jeté dans une affreuse prison.

La guerre était à peine terminée par ce lâche moyen, que les Polovtsi firent une nouvelle incursion. Les trois frères marchè-
1067. rent contre eux et furent complètement défaits. Les ennemis, ne trouvant plus de résistance, furent maîtres de ravager à leur gré les campagnes. Cependant les habitans de Kief s'aperçurent que les barbares, pleins de sécurité, ne se tenaient pas sur leurs gardes, et crurent avoir trouvé l'occasion de les défaire à leur tour; ils demandèrent des armes. On voit par-là que c'était le peuple qui était soldat dans l'occasion, qu'on lui fournissait des armes quand il fallait combattre, et qu'il les rendait quand on lui ordonnait de les déposer : elles lui furent refusées cette fois.

On les soupçonnait peut-être de quelque penchant à la révolte; mais on ne fit qu'aigrir les mécontens. Ils donnent, au son de la cloche, le signal d'une assemblée générale, se réunissent sur la place, et jurent la perte d'un voiévode qui les avait irrités par des abus de pouvoir. On peut croire que c'était lui-même qui, après avoir mérité leur haine, leur avait fait refuser des armes. Ils courent à sa maison

qu'il avait abandonnée. Ne pouvant satisfaire sur lui leur fureur, ils se dispersent. Les uns vont au palais du prince, les autres courent à la prison et rompent les fers de ceux qu'elle renferme. Vseslaf s'offre à leurs yeux parmi les autres prisonniers : ils le regardent comme leur vengeur, le nomment leur souverain, et dans l'instant même où l'on détache ses chaînes il se trouve assis sur le trône de Kief. Isiaslaf est trop heureux de pouvoir se réfugier en Pologne, et ce fut le prince de Tchernigof qui dans ces troubles délivra l'état des Polovtsi. 1067.

Vseslaf sembla n'être monté sur le trône que pour augmenter la liste des souverains de Kief. A peine il jouissait depuis six mois de cette souveraineté, que Boleslaf II, roi de Pologne, vint rétablir Isiaslaf par la force des armes. Vseslaf parut d'abord vouloir se défendre et marcha au devant des deux princes; mais, soit qu'il fût naturellement peu courageux, soit que l'infériorité de son armée ne lui permît pas d'espérer la victoire, il prit la fuite pendant la nuit. Ses soldats, à leur réveil, furent étonnés de n'avoir plus de chef. Ils retournèrent à Kief et envoyèrent prier Sviatoslaf et Vsévolod de s'intéresser en leur faveur auprès de leur frère Isiaslaf, deman- Nestor, Cromer.

1067. dant que leur pardon leur fût accordé, et menaçant, en cas de refus, de mettre le feu à la ville et de se retirer dans la Grèce. Isiaslaf promit de pardonner.

1069. Il envoya devant lui son fils Mstislaf pour sonder les esprits. Ce jeune prince fit donner la mort ou crever les yeux à soixante-dix habitans qu'il crut plus coupables que les autres. Son père, à son entrée dans la ville, lui fit des reproches, peut-être concertés, sur cette exécution, et ne poussa pas plus loin sa vengeance.

Mais s'il parut ne plus se ressouvenir de leur faute, il n'oublia pas de même qu'il avait à se plaindre de Vseslaf. A peine se fut-il donné le temps de prendre quelque repos, que, toujours secouru des Polonais, il pénétra dans les états de ce prince, l'en dépouilla et en revêtit son propre fils Mstislaf. Ce jeune homme étant mort quelque temps après, il mit en sa place son second fils Sviatopolk. Cependant Vseslaf, détrôné, fugitif, trouva moyen, deux ans après, de rentrer en possession de ses états. Les écrivains polonais, à l'occasion de cette guerre, exaltent la richesse du souverain de Kief. Il vêtit et défraya toute l'armée polonaise, et, lorsqu'il fut rétabli dans sa souveraineté, il récompensa le roi avec ma-

gnificence, et les troupes avec une largesse qui répondait au service qu'il en avait reçu. 1071.

A-peu-près dans le même temps la famine se faisait sentir dans une partie de la Russie; des misérables répandaient le bruit à Rostof que des femmes avaient employé la magie pour attirer ce fléau sur le peuple, et cette grossière imposture, bientôt accréditée, coûta la vie à un grand nombre de femmes: on se persuadait que c'étaient elles qui, par leurs maléfices, rendaient la terre stérile, et s'opposaient même aux travaux des abeilles. La troupe des scélérats, qui, pour s'engraisser de pillage, prenaient le prétexte de la vengeance publique, s'accroissait de jour en jour; elle se répandit dans les villages et jusqu'à Bélozéro, exerçant partout leur cruauté sur un sexe sans défense; mais ils furent enfin arrêtés et punis de mort. Nicon.

Bientôt après un homme du peuple se fit passer pour devin à Novgorod, et prit assez d'ascendant sur la multitude pour l'engager à massacrer leur évêque. Le prélat, instruit du danger qui le menaçait, parut sur la place, la croix en main et revêtu des habits pontificaux. Cet appareil auguste et révéré ne put en imposer à une populace furieuse. Un fils de Sviatoslaf, le prince Gleb, supérieur aux

1071. préjugés de son temps, osa seul embrasser la défense du prélat, et, appelant l'imposteur, il lui demanda ce qui allait arriver à l'instant même: « De grands prodiges que je vais opé» rer »! s'écria le scélérat d'un ton prophétique. Il avait à peine achevé de parler, que le prince lui fendit la tête d'une hache qu'il tenait cachée sous son habit. La mort du misérable, qui n'avait pas su prévoir sa fin prochaine, ouvrit les yeux à la multitude, et la tranquillité fut aussitôt rétablie.

Ces légers désordres, dont quelques membres de l'état avaient souffert, étaient peu sensibles au corps entier; l'empire jouissait de la paix. Isiaslaf, rétabli sur le trône, régnait tranquillement et ne s'attendait pas aux nou-
1073. veaux malheurs dans il était menacé. Ils furent causés par l'inquiétude de Sviatoslaf, son frère; ce prince ambitieux ne pouvait se contenter de la souveraineté de Tchernigof, que son père lui avait donnée en partage. Trop faible pour espérer de détrôner avec ses propres forces le prince de Kief, il engagea dans ses desseins Vsévolod, son autre frère, et employa la ruse et le mensonge pour lui faire partager son attentat. Il sut persuader à ce prince faible et crédule que leur frère aîné entretenait des intelligences avec Vseslaf pour

les dépouiller tous deux. Vsévolod, effrayé, joignit ses troupes à celles du perfide; mais Isiaslaf ne les attendit pas. Une fois déjà trahi par ses sujets, il n'osa confier à leur fidélité douteuse le soin de sa défense, et prit la fuite avec sa femme et ses enfans. Ses deux frères entrèrent sans opposition à Kief, et Sviatoslaf s'empara du trône d'où son aîné venait de descendre. 1073.

Ainsi fut altérée cette concorde à laquelle Iaroslaf avait exhorté ses fils en leur partageant ses états : imprudent, qui ne voyait pas que lui-même, par ce partage, jetait entre eux les semences de la discorde! Comment, dans différens pays, a-t-il fallu l'expérience de plusieurs siècles pour faire sentir aux souverains que non-seulement ils affaiblissaient l'état en le subdivisant, mais qu'ils l'exposaient encore à être déchiré par l'ambition et les intérêts véritables ou imaginaires de ceux qui entraient dans le partage?

1073. SVIATOSLAF II, IAROSLAVITCH.

Nestor, Stcherbatof.

Isiaslaf eut soin, en prenant la fuite, d'emporter avec lui de grandes richesses. Il alla implorer encore une fois les secours de Boleslaf II, à qui ses affaires particulières et la guerre qu'il soutenait contre la Hongrie et la Bohême permettaient peu de porter les armes en Russie; mais, s'il faut en croire les Chroniques russes, les Polonais commencèrent par recevoir les richesses que leur offrait le prince infortuné.

1074. Isiaslaf, n'ayant aucun espoir du côté de la
1075. Pologne, alla trouver à Mayence l'empereur d'Allemagne, Henri IV, si célèbre par ses malheurs; victime de l'ambition des princes, de l'ingratitude monstrueuse de son fils et de l'orgueil des pontifes de Rome, Henri, loin de pouvoir rétablir des princes renversés du trône, avait bien de la peine à conserver le sien et à se soutenir à-la-fois contre les Saxons, les Thuringiens et une grande partie de l'Allemagne. Il se contenta d'envoyer à Sviatoslaf une ambassade pour l'engager à remettre à son frère la principauté de Kief. Il était aisé de prévoir que cette négociation n'aurait

aucun succès. L'ambassadeur, nommé *Burchard*, alors grand-prévôt de l'église de Trèves dont il fut depuis évêque, était frère d'Oda, épouse de ce même Sviatoslaf qu'il venait engager à descendre d'un trône usurpé. On sent bien qu'il désirait ne rien obtenir, et sa demande fut en effet refusée; mais lui-même fut reçu avec de grands honneurs. Le prince lui fit voir avec ostentation ses trésors, et le chargea pour l'empereur de superbes présens en or, en argent et en étoffes les plus précieuses. Une telle magnificence répandit l'étonnement dans la cour peu fortunée de Henri IV, et les princes russes devaient sans doute étaler un luxe inconnu à l'Allemagne, parce que depuis long-temps ils entretenaient du commerce avec les Grecs, parce qu'ils leur avaient fait la guerre, parce qu'ils leur avaient vendu des secours et parce qu'ils avaient vaincu et dépouillé des barbares, chargés eux-mêmes des dépouilles de l'empire d'Orient. 1075.

Quoique le schisme des Grecs eût été consommé en 1048 par Cérularius, patriarche de Constantinople, les Russes ne le partageaient pas encore. Le fier Grégoire VII, devant qui devaient fléchir tous les souverains de l'Europe, portait alors la thiare romaine. Isiaslaf envoya son fils fléchir les genoux de-

1075. vant le prêtre altier. On ignore les conférences que le prince russe put avoir avec Grégoire, mais il reste un bref de ce pape, adressé à Isiaslaf, dans lequel il lui parle en ces termes : « Votre fils, étant à Rome pour adorer » les reliques des apôtres, nous a déclaré qu'il » désirait recevoir de nous la souveraineté » de Russie, comme un présent de l'apôtre » saint Pierre, et en nous faisant le serment » de fidélité. Il nous a assuré que vous étiez » d'accord avec lui de cette démarche. Nous » avons cru qu'il était juste de nous rendre à » sa prière, et de lui donner vos états après » votre mort, de la part de saint Pierre ».

Epist. Greg. VII, Lib. 2, Ep. 74.

Le pape écrivit aussi au roi de Pologne, lui ordonnant de rendre tout ce qu'il avait reçu d'Isiaslaf et tout ce qu'il avait pris sur la Russie, parce que cet état appartenait désormais au Saint-Siège.

Les démarches d'Isiaslaf ou Démétrius, ses soumissions au roi de Pologne, à l'empereur d'Allemagne et au pape ne paraissaient pas rendre son rétablissement moins désespéré ;
1076. mais l'usurpateur Sviatoslaf mourut, et, quoiqu'il eût des fils, il fut remplacé par Vsévolod son frère, plus timide qu'ambitieux. Le roi de Pologne finit glorieusement la guerre qu'il avait soutenue contre la Bohême et la

Hongrie, et crut qu'il y aurait encore à ga- 1076.
gner à rétablir Isiaslaf; il conduisit en Russie Cromer.
ses troupes accoutumées aux fatigues des ar-
mes. Elles soumirent en une campagne la Vol- 1077.
hinie, et s'avancèrent, l'année suivante, vers Kief. D'abord repoussées devant cette place, mais bientôt ranimées par l'exemple et le courage de leur roi, elles forcèrent les ennemis à rentrer dans leurs murailles. Vsévolod, abandonnant ceux qui avaient combattu pour lui, retourna dans la principauté de Tchernigof, qui formait son apanage. Kief, bloquée et bientôt réduite à la famine, fut obligée de se rendre, et Isiaslaf, après quatre années d'une vie errante, se retrouva paisible possesseur de cette principauté. Boleslaf, qui ne l'avait pas servi gratuitement, exigea de la Russie une contribution pécuniaire et un tribut de toutes les choses utiles à la vie ou au vêtement; mais il paya cher les avantages qu'il se procurait: les historiens polonais observent que le long séjour de ce prince dans la Russie, contrée opulente, disent-ils, livrée au luxe, abandonnée à la dissolution et corrompue par le commerce des Grecs, ne lui fut pas moins funeste que ne l'avait été pour Annibal celle de Capoue, et que l'armée polonaise, victorieuse de tant de nations, y fut vaincue par la mol-

1077. lesse. La Russie était donc alors, à l'égard de la Pologne, ce qu'au temps d'Annibal était la Campanie à l'égard de la république romaine.

ISIASLAF Ier,

RÉTABLI.

VSÉVOLOD, qui venait de se voir souverain de la métropole de Russie, ne put même conserver la principauté de Tchernigof, son partage. Ses neveux Boris et Oleg, fils de Svia-
1078. toslaf, l'attaquèrent, aidés par les Polovtsi. Il fut vaincu, sa ville fut prise. Ce malheureux prince alla, dans sa détresse, chercher un asile auprès de son frère, de ce même Isiaslaf qu'il avait chassé du trône, et dont, après la mort de l'ambitieux Sviatoslaf, il avait usurpé les états. Isiaslaf ne fit aucun reproche au coupable et faible Vsévolod, et content de lui
Nestor. rappeler ses propres malheurs : « Consolez-» vous, mon frère, lui dit-il; vous savez tout » ce que j'ai souffert : chassé de mes états, » j'ai vu mes trésors au pillage ; c'étaient mes » propres frères qui me persécutaient. Errant, » privé de tout, j'ai parcouru en suppliant » des terres étrangères. Cependant quel mal » avais-je fait? Ne vous livrez point à la dou-

» leur : tant qu'il me restera dans la Russie 1078.
» un héritage, je le partagerai avec vous, et
» je n'hésiterais pas à donner pour vous mon
» sang ».

En effet, Isiaslaf ne tarda pas à lever une forte armée pour secourir son frère. Les premiers succès furent heureux, et il reprit la ville de Tchernigof; mais, dans une bataille contre les usurpateurs, s'étant mis à pied à la tête d'un corps d'infanterie, il fut tué par derrière d'un coup de lance qu'un traître lui porta. D'autres disent que, visitant le champ de bataille après la victoire, il fut tué par un ennemi blessé qui se trouvait abandonné parmi les morts. Il est certain que son parti fut victorieux. Boris fut tué dès le commencement du combat, et Oleg s'enfuit avec quelques-uns des siens.

Isiaslaf, plus célèbre par ses malheurs que par les actions de son règne, fut doux, courageux, magnanime, toujours clément, quoique grièvement offensé. La bonté avec laquelle il traita son peuple, après en avoir été deux fois trahi, les secours qu'il donna à son frère qui avait aidé à le renverser du trône sont plus glorieux que des conquêtes. Ses sujets l'avaient lâchement trahi ou abandonné pendant sa vie; ils lui donnèrent des larmes après sa mort. A

1078. sa pompe funèbre leurs sanglots interrompaient les chants du clergé. Tel est partout le peuple, ou plutôt tels sont les hommes : ils haïssent, ils persécutent ceux qu'ils devraient aimer et qu'ils regretteront un jour.

VSÉVOLOD Ier, IAROSLAVITCH.

Nestor. Isiaslaf en mourant laissait deux fils en âge de régner, Sviatopolk et Iaropolk : cependant Vsévolod lui succéda sans aucun trouble, sans aucune opposition, sans même aucune rupture avec ses neveux. Quel était donc alors l'ordre de succession en Russie? Comment les fils cédèrent-ils à leur oncle l'héritage de leur père? Comment furent-ils contens de quelques apanages que cet oncle leur donna? Cette question difficile paraît éclairée par la suite de l'histoire. On peut conjecturer avec beaucoup de vraisemblance qu'il y avait alors, sinon une loi, au moins une opinion fondée sur l'esprit national, par laquelle les frères des souverains étaient préférés aux fils dans la succession: c'est que les Russes voulaient être gouvernés par celui de leurs princes à qui l'âge avait donné le plus d'expérience, et, dès le commencement de la dynastie, après la

mort de leur premier souverain qui laissait 1078.
un fils, ils restèrent trente-trois ans sous la domination d'un parent de ce prince. Ainsi le trône ne quittait jamais la maison de Rourik; mais il appartenait ordinairement au prince le plus âgé de cette maison [1].

Si nous avons vu jusqu'ici les fils succéder aux pères, il faut observer que ces fils n'avaient pas d'oncles paternels; ils succédaient, malgré leur jeunesse, comme chefs de la maison de Rourik.

Il est certain que la paix régna long-temps entre l'oncle et les neveux, et qu'elle ne fut pas rompue pour cause de la succession. La confiance était si bien établie qu'Iaropolk vint célébrer les fêtes de Pâques auprès de Vsévolod. Ce voyage pensa lui coûter la principauté de Volodimer, que son oncle lui avait donnée en apanage avec celle de Rostof.

Un Isiaslaf, second fils de Vladimir, et qui

[1] Le prince Stcherbatof soupçonne qu'à l'avènement de Vsévolod au trône un nouvel ordre de succession s'introduisit par une convention faite entre ce prince et ses neveux; mais elle n'aurait pu enchaîner leur postérité; et puisque cet usage se maintint pendant plusieurs siècles, il fallait qu'il eût son principe dans l'opinion publique. Le prince Stcherbatof en convient lui-même dans un autre endroit.

1078. mourut avant lui, fut père de Rostislaf, qui obtint la principauté de Tmoutarakan. Nous savons que cette domination était voisine des établissemens que les Grecs avaient alors sur le Palus-Méotide, et le commerce les attirait dans la capitale de Rostislaf. Un d'eux l'empoisonna dans du vin et s'enfuit dans la Cher-
1084. sonnèse; mais il y fut lapidé par ses compatriotes, indignés de son crime, et qui d'ailleurs avaient alors besoin du secours de la Russie. Les fils de ce Rostislaf profitèrent de l'absence d'Iaropolk pour lui enlever son apanage. Vsévolod ressentit vivement cet attentat, envoya son fils, qui sera célèbre un jour sous le nom de *Vladimir-Monomaque*, chasser ces usurpateurs, et rendit fidèlement à son neveu les états qu'il avait perdus.

Il devait s'attendre à plus de reconnaissance. Iaropolk, qui venait de recevoir une marque si sensible de la tendresse de son on-
1085. cle, prit les armes contre lui. On ignore les motifs qui le portèrent à cette ingratitude; il est dit seulement qu'il écouta de mauvais conseils. Le fils de Vsévolod, Vladimir, marcha contre l'agresseur dont il venait de sauver les états. Iaropolk, sentant alors sa faiblesse, s'enfuit en Pologne, laissant ses enfans, sa mère, sa femme et ses domestiques dans une

petite ville, dont Vladimir se rendit maître. 1086.
Il les envoya prisonniers à Kief.

Cependant Iaropolk, n'ayant pu obtenir de secours en Pologne, fut trop heureux de venir se jeter dans les bras de Vladimir, qui, sans doute du consentement de son père, lui accorda la paix et lui rendit ses états. Il n'en jouit pas long-temps et fut assassiné dans un voyage. Son oncle, à qui son corps fut envoyé, versa des larmes sur son ingrat neveu et lui rendit les derniers honneurs [1].

Vsévolod régna quinze ans à Kief, où il 1093.
mourut à l'âge de soixante-quatre ans, prince humain, vertueux, mais faible. Son règne fut marqué par un fléau cruel; la peste ravagea la Russie et enleva un grand nombre d'habitans.

Urbain II envoya à Vsévolod un évêque, nommé *Théodore*, en qualité de nonce. Ce prélat était chargé d'un grand nombre de reliques, présens que le pontife romain adressait au prince de Kief. On peut présumer que l'objet de cette négociation était de retenir la Russie dans l'union avec l'église romaine.

[1] 1090, le 2 mai, éclipse de soleil. La peste se fit sentir à Kief la même année.

1093. SVIATOPOLK II, ISIASLAVITCH.

Nestor. Vsévolod, sentant la mort s'approcher, avait appelé auprès de lui son fils Vladimir. Ce jeune prince était aimé; peut-être ne lui eût-il pas été difficile de s'emparer du trône, mais il craignait d'être injuste. Sviatopolk, le plus âgé des fils d'Isiaslaf, devenait, conformément à l'opinion générale, le chef de la maison régnante. C'était lui que cette opinion appelait au trône, et Vladimir, malgré les droits qu'il aurait eus suivant les idées actuelles, lui fit déclarer qu'il était prêt à le lui remettre. Après cet acte de justice et de générosité il se rendit à son apanage de Tchernigof.

Cette cession volontaire que Vladimir fait de la couronne, l'aveu qu'elle ne lui appartient pas, les exemples que nous fournira la suite de l'histoire, prouvent que si le grand-prince n'avait pas de frère pour lui succéder, la souveraineté appartenait de droit au fils de l'aîné de ses frères, en qualité de chef des princes ses parens.

Les Polovtsi, informés de la mort de Vsévolod et de la bonne intelligence qui régnait

alors entre les princes de la Russie, demandèrent la continuation de la paix. Sviatopolk crut reconnaître dans cette démarche des témoignages de leur faiblesse, et, contre le droit des gens, qui était alors peu connu, il fit mettre en prison les ambassadeurs. 1093.

Les Polovtsi, altérés de vengeance, se jetèrent sur la Russie et firent le siège d'une ville que les Chroniques nomment *Tortchesk*[1]. Sviatopolk sentit sa faute, mais trop tard. Il rendit la liberté aux ambassadeurs, tâcha de leur faire oublier l'injure qu'il leur avait faite, et demanda la paix; mais il ne faisait que découvrir ses frayeurs, et les Polovtsi refusèrent d'écouter aucune proposition.

L'imprudent souverain de Kief était bien loin de pouvoir leur résister. Les guerres, comme le lui avaient représenté ses conseillers les plus sages, avaient affaibli l'état; le prince n'avait que huit cents guerriers particulièrement attachés à son service : c'était une faible ressource.

[1] Un écrivain a confondu cette ville avec celle de Torjok, qui se nommait alors *Novoi-Torg*, et qui est bien éloignée de la route que durent prendre les Polovtsi. Torjok dépendait autrefois de la république de Novgorod, et Tortchesk devait être une dépendance de la principauté de Kief. Elle était vraisemblablement située à l'est de cette ville.

1093. Suivant l'avis de ses boïards, il envoya demander du secours à Vladimir. Ce généreux prince, non content d'armer ses propres sujets, fit prier son frère Rostislaf de ne pas abandonner dans une si fâcheuse conjoncture le principal souverain de la Russie. Bientôt ils se réunirent dans les plaines voisines de Kief.

Stcherbatof. Mais Vladimir, qui avait pris les armes pour détourner les malheurs dont la patrie était menacée par la faute de Sviatopolk, crut avoir acquis du moins le droit de lui reprocher son imprudence. La dispute s'aigrit, et les chefs de la nation, qui s'étaient unis pour combattre l'ennemi commun, furent sur le point de tourner leurs armes les uns contre les autres. Cependant l'intérêt de l'état et les avis des grands l'emportèrent sur l'animosité qui s'était emparée des cœurs.

Les armées combinées se mirent en marche. Déjà l'on se trouvait peu éloigné de l'ennemi, lorsque Vladimir, qui craignait justement les suites d'une bataille, proposa d'offrir la paix aux Polovtsi, les armes à la main. Les plus sages boïards se rangèrent tous à son avis; mais les sujets de Sviatopolk demandèrent unanimement le combat, et Vladimir fut obligé de céder.

On eut bientôt à se repentir d'avoir rejeté 1093.
son conseil. En vain les Russes combattirent avec courage; le centre de leur armée fut enfoncé, et le prince lui-même obligé de prendre la fuite. Les deux ailes, presque enveloppées et hors d'état de se défendre, furent heureuses de pouvoir faire une retraite. La bataille s'était donnée près de Trépole, au midi de Kief. Les vaincus furent obligés de repasser à la nage une rivière débordée [1], en se défendant toujours contre les ennemis acharnés à les poursuivre. Rostislaf se noya dans ce passage : il était dans la première fleur de sa jeunesse. Vladimir pensa se perdre en voulant secourir son malheureux frère; il se retira à Tchernigof, après avoir perdu une grande partie de ses boïards et de ses troupes. Sviatopolk resta réduit à ses propres forces.

Les vainqueurs continuèrent le siège de Tortchesk; le prince de Kief tenta inutilement d'y faire jeter quelques secours; les habitans, affaiblis par la disette, et que la nouvelle qu'ils reçurent d'une seconde défaite du grand-prince privait de toute espérance, furent obligés de se rendre. Emmenés prisonniers, ils périrent presque tous en chemin de faim,

[1] La Stougna.

1094. de soif et de froid. La ville fut réduite en cendres.

Alors Sviatopolk, humilié, fut contraint d'implorer en suppliant une paix qu'il n'avait tenu qu'à lui de conserver. Il eut le bonheur de l'obtenir, et, pour la rendre plus solide, il épousa la fille de Tougorkan, l'un des princes des Polovtsi.

La Russie jouit peu du repos qui venait d'y être rétabli. Oleg, fils de ce perfide Sviatoslaf qui avait usurpé le trône sur Isiaslaf son frère, engagea de nouveau les Polovtsi à reprendre les armes. Ils s'unirent à lui et tombèrent sur la ville de Tchernigof, où régnait Vladimir. Cette guerre était occasionée par la malheureuse coutume des partages. Le père d'Oleg avait autrefois possédé Tchernigof: c'en était assez pour qu'Oleg crût avoir des droits sur cette ville. Vladimir, qui avait perdu ses meilleures troupes à la bataille de Trépole, n'était pas alors en état de résister. Les faubourgs furent livrés aux flammes, et il fut obligé, pour obtenir la paix, de céder son apanage et de se retirer à Péréiaslavle, qui avait été le partage de son malheureux frère.

Cette cession mettait fin aux prétentions d'Oleg, mais non pas aux maux qu'avait cau-

sés son ambition. Soit qu'il ne pût payer les 1094.
secours qu'il avait reçus de ses alliés, soit que ceux-ci ne fussent jamais satisfaits tant qu'il restait encore quelque mal à faire, ils dévastèrent le pays dont ils le mettaient en possession. Il n'eut pas même le droit de se plaindre, ou peut-être ordonna-t-il lui-même des ravages qui l'acquittaient envers ses féroces amis.

Bientôt après on tira de ces barbares quel- 1095.
que vengeance; vengeance honteuse et lâche qui doit imprimer le déshonneur sur ceux qui l'exercèrent.

Deux chefs des Polovtsi, Itlar et Kitan, se présentèrent devant Péréiaslavle pour traiter de la paix avec Vladimir. Un échec considérable qu'ils avaient souffert contre les Grecs la leur faisait peut-être désirer. Vladimir donna pour otage son fils, qui se rendit dans leur camp, et Itlar entra dans la ville pour régler avec le prince les conditions du traité. Apparemment que les Polovtsi entretenaient en temps de paix quelque communication avec les Russes, car il logea chez un habitant qu'il regardait comme son ami.

Dans le même temps Sviatopolk expédia auprès de Vladimir un certain Slavata pour traiter quelques affaires. Celui-ci conseilla au prince de profiter de la conjoncture et de faire

1095. mourir Itlar, qui se trouvait entre ses mains; cet Itlar qui était à Péréiaslavle comme ministre de paix et qui se reposait sur la foi publique. D'abord Vladimir sentit, au moins confusément, la noirceur de cet attentat; il représenta au conseiller perfide qu'il était engagé par un serment sacré, et que la vie de son propre fils était le gage de sa parole. Slavata ne se rendit point; il répondit que les sermens ne pouvaient être sacrés avec des ennemis infidèles qui, ayant tant de fois juré la paix avec la Russie, avaient toujours violé leurs promesses; mais que, avant de sacrifier Itlar, il fallait leur enlever le précieux otage qui se trouvait entre leurs mains : il s'offrit lui-même pour cette entreprise.

L'avis de Slavata fut vivement embrassé par les conseillers de Vladimir; lui-même enfin donna son consentement à cet odieux projet, tant les hommes les plus sages avaient encore peu d'idées des véritables lois de la justice!

Slavata sort pendant la nuit avec quelques Turcs qui étaient au service de Vladimir. Ils se rendent au camp de Polovtsi, et enlèvent aisément le jeune prince qui était mal gardé; ils profitent de la sécurité qui régnait parmi les ennemis, en égorgent un grand nombre qui dormaient en paix sur la foi des sermens,

et défont aisément les autres que la surprise, 1095.
le désordre et l'effroi empêchent de se défendre : il n'y en eut que très-peu qui échappèrent au carnage. Kitan lui-même fut au nombre des morts.

Cependant Itlar ignorait le malheur de ses compatriotes. Les lois inviolables de l'hospitalité, celles de l'amitié, la foi des sermens, le caractère sacré dont il était revêtu, tous les droits les plus saints éloignaient de lui la crainte et le soupçon. Son faux ami l'invite à un repas dans une chambre préparée pour l'horrible dessein qu'on médite. Itlar s'y rend avec ses compagnons. A peine y sont-ils rassemblés qu'on les enferme, et, découvrant le toit de la maison, on les tue à coups de flèches. Les exécuteurs de cette vengeance cruelle n'avaient que la peine de choisir leurs victimes. Itlar reçut dans le cœur la première flèche qui fut lancée.

Ces violations du droit des gens, qui ont été trop communes chez les peuples peu éclairés, étaient presque toujours funestes à leurs auteurs; elles animaient à la vengeance des ennemis justement irréconciliables, elles les provoquaient à de funestes représailles.

Aussi Vladimir, sentant ce qu'il avait à craindre de la part des Polovtsi, crut devoir les

1095. prévenir, et marcha contre eux avec Sviatopolk. Oleg avait promis de se joindre à ces deux princes; mais leurs ennemis étaient ses alliés; il avaient même retiré chez lui le fils du malheureux Itlar, et il refusait de le livrer: acte de justice et d'humanité dont on lui faisait un crime. Il manqua donc à sa parole, qu'il n'avait jamais eu dessein de tenir. Les princes russes eurent tout l'avantage de cette entreprise, ramenèrent avec eux un grand nombre de prisonniers et revinrent avec un butin qui consistait en chevaux, bêtes à cornes et chameaux.

Mais les Polovtsi, vaincus et non soumis, rentrèrent dans la Russie presque sur les pas des vainqueurs, et ne firent la paix qu'après avoir brûlé la ville d'Iourief en Ukraine: paix trompeuse et bientôt rompue. La Russie fut infestée, l'année suivante, par trois de leurs armées. Celle qui était conduite par Tougorkan, dont Sviatopolk avait épousé la fille, fut défaite, et Tougorkan lui-même resta sur la place, faible allègement aux maux de l'état, agité dans toutes ses parties par les dissensions des princes, qui saisissaient toutes les occasions d'usurper réciproquement les domaines les uns des autres. Les perfidies d'Oleg augmentaient encore la fermentation des es-

prits, et pour que la Russie éprouvât tous 1095.
les maux ensemble, les grains furent dévorés par les sauterelles, qui jusque-là avaient été inconnues dans ce pays; elles y causèrent alors des avages inexprimables.

Sviatopolk et Vladimir, voulant rétablir l'or- 1096.
dre et le repos, se proposèrent de tenir un congrès à Kief. Ils mandèrent à Oleg de s'y rendre, afin que l'ordre pût être remis dans les différentes souverainetés en présence des évêques, des abbés, des fidèles serviteurs de Nestor.
leurs pères et des citoyens.

Cette circonstance est remarquable : elle prouve que le clergé et les grands étaient alors appelés à la décision des affaires importantes, et avaient, dans ces sortes d'états ou de parlemens, le droit de délibération. Les simples citoyens même y étaient convoqués. On a donc tort de croire que le peuple russe ait anciennement langui dans la servitude : il était libre; les citoyens avaient même le droit de s'assembler quand ils croyaient devoir discuter ensemble de grands intérêts. C'est à la suite d'une pareille assemblée qu'Isiaslaf avait été déposé en 1067; et Nestor donne à cette assemblée le nom de *vetche,* que portaient celles de la république de Novgorod, dont nous aurons plusieurs fois occasion de parler.

1096. Il en résultait souvent des excès; mais on ne voit pas qu'elles fussent regardées en elles-mêmes comme séditieuses et criminelles. C'était un droit du peuple, dont il pouvait abuser comme on abuse de tout.

Nulle part les vieilles Chroniques ne donnent lieu de présumer que la Russie fût soumise à un pouvoir illimité. Les députés de l'administrateur Oleg auprès de l'empereur Léon annoncent qu'ils viennent traiter de la part du prince Oleg, des autres princes et des boïards; d'où l'on doit inférer que les boïards et les princes avaient part à l'administration. Jamais le souverain ne prend de titres fastueux : s'il est désigné par le titre de grand-prince, les boïards le sont par celui de grands-boïards. Tous ceux qui étaient attachés au souverain s'appelaient ses *amis*. Ce nom d'*amis du prince* signifie souvent une armée, et semble désigner quelquefois le peuple entier. Les soldats étaient appelés d'un nom qui répond à notre mot *enfans* (*otroki*), que nos généraux emploient encore quand ils veulent caresser leurs soldats. Les domestiques n'étaient point traités d'esclaves, on ne leur donnait aucune qualification humiliante; ils étaient serviteurs. Ce fidèle officier, si tendrement attaché au malheureux Boris, qui se fit

massacrer sur le corps de son maître, était un 1096.
homme considérable : on en peut juger par la médaille et par la chaîne qu'il avait reçues du prince, ce qui répond à nos ordres de chevalerie. Cependant cet officier est appelé *enfant* dans Nestor. C'est ainsi que chez les Romains le mot *puer* était agréable et caressant.

Mais il faut en même temps convenir qu'il n'y avait point dans la forme du gouvernement une force capable de contenir les princes méchans ou ambitieux. On put s'en apercevoir par l'impuissance du congrès dont nous venons de parler.

Oleg avait trop de reproches à se faire pour oser se rendre à la sommation des princes; il employa les expressions les plus outrageantes, et répondit qu'il ne lui convenait pas d'être jugé par des évêques, des moines, une vile populace. Il ne faisait, par ces insultes, qu'irriter encore plus les princes, et que s'attirer la haine du clergé et des citoyens. Le mépris ne se pardonne jamais.

Sviatopolk, Vladimir, plusieurs princes se réunissent contre lui. Renfermé dans Starodoub, après avoir fui de Tchernigof, et forcé de se soumettre, il demande la paix. On lui ordonne d'aller trouver son frère David à Smolensk, et de venir avec lui au congrès

1096. qui se tiendrait à Kief. Le dessein des alliés était de lui ôter ses états et de lui en donner d'autres qui le rendissent moins redoutable.

Il se soumit à tout, et fit serment sur la croix de tenir sa parole, bien résolu d'y manquer. Il se rendit en effet à Smolensk, mais c'était pour y demander des secours à son frère. Ce prince était absent, et les habitans, qui connaissaient le dangereux caractère d'Oleg, refusèrent de lui ouvrir les portes. Après avoir erré quelque temps, il reçut de David une armée, et marcha contre Isiaslaf, le fils de ce même Vladimir qui venait de recevoir ses sermens. Isiaslaf avait pour apanage la ville de Mourom, où il avait été appelé par le vœu des habitans. Il s'était préparé à la défense, et son armée était supérieure en force. Il ne voulut écouter aucune des propositions du perfide, livra la bataille et y perdit la vie. Ses troupes prirent la fuite, et le vainqueur entra librement dans la ville.

Mstislaf, instruit de la fin de son malheureux frère et des nouvelles invasions ou plutôt des brigandages d'Oleg, fut assez généreux pour sacrifier son ressentiment à la tranquillité publique; il lui envoya des députés pour l'engager à la paix, et lui promit d'employer sa médiation auprès de Vladimir son père;

mais Oleg était bien loin d'écouter les propositions de Mstislaf; son dessein était de le chasser lui-même de Novgorod. Il renvoya les députés sans leur faire aucune réponse satisfaisante. 1096.

Mstislaf, qui pénétrait les intentions d'Oleg, assembla les principaux habitans de Novgorod; il leur représenta que, s'ils ne se préparaient à la défense, ils perdraient infailliblement leur ancienne liberté; il ajouta que, s'ils refusaient de lui accorder les forces nécessaires, il allait se retirer auprès de son père et les abandonner à tous les maux qui suivraient de près leur aveuglement. Tatistchef.

On voit, par ce discours, que les princes de Novgorod étaient bien loin d'y exercer un pouvoir absolu, et qu'ils ne pouvaient même lever des troupes sans le consentement du peuple. La suite de l'histoire nous fera connaître que Novgorod était une véritable république, et que les princes n'avaient guère d'autre droit que celui de la défendre. Ils n'étaient que les commandans des forces qu'on voulait bien leur confier.

Mstislaf reçut des troupes suffisantes, et marcha contre Oleg, qui, connaissant le peu d'amour qu'avaient pour lui ses nouveaux sujets, évita le combat et se retira de ville en

1096. ville. Poussé de retraite en retraite, défait après s'être déshonoré par une lâche fourberie dont il s'était promis la victoire, privé de toutes les villes qu'il avait prises, et toujours suivi de près dans sa fuite, il était perdu sans doute, si son vainqueur eût été moins généreux.

Nestor. Mstislaf, modéré même au sein de la victoire, lui fit encore offrir la paix, et lui conseilla de recourir à la clémence des princes, qui pourraient se laisser fléchir et lui conserver quelques apanages. Oleg, réduit aux dernières extrémités, ne put résister aux conseils de Mstislaf.

Mais, pour apaiser les troubles, il ne suffisait pas de régler les intérêts particuliers d'un prince; il fallait discuter tous les intérêts réciproques des divers souverains de la Russie, examiner leurs prétentions, faire mutuellement des sacrifices, et assurer à chacun la tranquille possession de ce qui lui serait adjugé. C'était ainsi que la concorde pouvait renaître, et que les forces réunies de l'état pou-
1097. vaient en imposer aux ennemis du dehors. Il se tint en conséquence un congrès à Loubitch, dans la principauté de Tchernigof; assemblée auguste, toute composée de princes souverains, unis par les liens du sang, désunis par

leurs intérêts. Ils firent de nouveaux partages, 1097.
et jurèrent sur la croix de conserver entre eux la paix et de se réunir tous contre le premier qui oserait la troubler : « Que cette croix, di-
» rent-ils, sur laquelle nous avons juré, que
» nous tous qui avons fait le serment, que la
» Russie entière s'élèvent contre le parjure » !

La tranquillité paraissait solidement rétablie ; mais les princes russes devaient par leurs continuelles dissensions se montrer les plus funestes ennemis de la Russie. A peine avaient-ils fait le serment de s'aimer comme des frères que ce serment fut violé de la manière la plus atroce.

Sviatopolk, après le congrès, revint à Kief avec un David, fils d'Igor et petit-fils du premier Vladimir. Parmi les princes qui s'étaient trouvés au congrès était Vasilko, fils d'un Rostislaf qui lui-même était petit-fils d'Iaroslaf le législateur. Ce Vasilko s'était distingué entre les princes russes par ses exploits contre la Pologne. Trois hommes persuadent à David que ce prince avait formé des desseins contre ses états et contre ceux de Sviatopolk, et qu'il en voulait même à leur vie. Ils ajoutent que Vladimir était l'ame de ce complot.

Le fils d'Igor reçoit avidement cette accusation. Sviatopolk refuse d'abord d'y ajouter

1097. foi; mais il était faible, il ne fut pas difficile à David de l'intimider et de l'amener à son sentiment. Il lui persuada même que son frère Iaropolk avait été assassiné par ordre de Vasilko.

Malheureusement celui-ci, revenant du congrès, passa près de Kief. Sviatopolk le fit inviter avec tant d'instance à lui faire une visite que ce malheureux prince ne put se refuser à de si pressantes sollicitations. Un homme qui lui appartenait le rencontre, veut le faire retourner sur ses pas et l'assure qu'on va l'arrêter : « Et comment, dit Vasilko, formeraient-ils des desseins contre moi? je viens de recevoir leurs sermens ». Il continue sa route. Sviatopolk vient au devant de lui, le reçoit avec les marques de la plus tendre affection, le conduit à son palais, et cherche quelque excuse pour le quitter un instant. Resté seul avec le fils d'Igor, Vasilko veut entrer en conversation avec lui; mais David, tourmenté par le crime qu'il médite, ne peut proférer un seul mot. Il se retire sous prétexte d'aller chercher Sviatopolk. Aussitôt après des satellites paraissent et chargent Vasilko de chaînes.

Le prince de Kief, toujours incertain, ne savait à quoi se résoudre. Il consulta ses

boiards et les plus sages des citoyens; tous cherchèrent à lui rendre suspectes les insinuations de David : les prêtres mêmes, remplissant alors la plus belle fonction de leur ministère, lui firent entendre la voix de l'humanité. Tout lui parlait pour Vasilko; mais le fils d'Igor, habile à réveiller dans le cœur du prince le sentiment de la crainte, se fit livrer cet illustre prisonnier. 1097.

Il craignit qu'il ne lui échappât s'il le gardait plus long-temps à Kief, et le fit enlever dès la nuit suivante. Les misérables qu'il avait chargés de remplir ses desseins, et dont plusieurs étaient des domestiques de Sviatopolk, traînèrent leur victime dans une maison abandonnée, afin de pouvoir exécuter sans témoins leur horrible commission. Là ils renversèrent Vasilko; mais ce prince, qui avait une force extraordinaire, se défendait contre eux avec avantage. Alors ils prirent une forte planche, la lui posèrent sur la poitrine, et un homme se plaça sur chaque extrémité; il eut encore la force de les renverser; mais quatre scélérats vigoureux s'assirent sur cette même planche, en sorte qu'il ne pouvait faire aucun mouvement, ni presque respirer. Un des complices, armé d'un couteau qu'il venait d'aiguiser en sa présence, ne lui épargnant pas Nestor.

1097. même les apprêts de son supplice, le saisit par la chevelure et lui arracha les yeux. La douleur, la perte de son sang firent évanouir le prince : ses bourreaux le jetèrent en cet état sur une charrette et le transportèrent jusqu'à Volodimer, dans la Volhinie, capitale des états de David.

Ils s'avisèrent en chemin de faire nettoyer sa chemise. Le prince, ayant enfin repris ses sens, s'aperçut qu'on la lui avait ôtée : il en témoigna quelque regret : « C'est, dit-il, avec » cette chemise ensanglantée que j'aurais » voulu mourir et comparaître au tribunal » de l'Eternel ».

Vladimir, apprenant cet attentat, demanda du secours à David et à Oleg, ces mêmes fils de Sviatoslaf qui lui avaient donné tant de sujets de plaintes, et marcha contre Sviatopolk. Celui-ci voulait prendre la fuite; mais les habitans de Kief ne lui permirent pas de sortir de la ville et d'exposer des innocens à périr pour un crime dont il était, au moins indirectement, le complice.

On tremblait de la vengeance de Vladimir. Sa belle-mère, la veuve de Vsévolod, se chargea de l'apaiser, et alla le trouver dans son camp. Elle avait toujours été chère à ce prince, comme si elle eût été sa propre mère.

Elle se présenta devant lui, les yeux baignés 1097.
de larmes, employa cet ascendant qu'il lui avait laissé prendre sur son esprit dans sa première jeunesse, descendit jusqu'à la prière, et lui remontra que les querelles des princes affaiblissaient de plus en plus l'état et le livraient en proie à l'avidité des barbares. Il confondit ses larmes avec celles de cette princesse vénérable, et la pensée des malheurs qu'il allait causer à sa patrie fléchit aisément sa colère. Sviatopolk obtint la paix; mais les princes exigèrent que, pour preuve de son innocence, il les aidât lui-même à punir le cruel David et à le chasser de ses états.

Le succès de ce dessein paraissait immanquable; David, effrayé, entama quelques négociations avec son prisonnier. Nestor, auteur de la Chronique d'où ces faits sont tirés, fut le négociateur, et eut plusieurs fois occasion de s'entretenir avec le malheureux Vasilko. Dans une de leurs conférences ce prince, ayant fait retirer ses domestiques, lui dit : « J'ai appris que David veut me livrer aux Polonais;
» il sait le mal que je leur ai fait; mais il n'est
» pas encore rassasié de mon sang: cependant
» quel est mon crime? Jamais, non jamais je
» n'ai formé contre les princes aucun dessein.
» Je voulais, si les Turcs ou les Polovtsi ten-

1097. » taient de porter les armes dans ma patrie, » prier Vladimir et David de me confier leurs » troupes. Je leur aurais dit : Livrez-vous » aux douceurs de la paix, restez dans vos » maisons, goûtez les plaisirs de la table; c'est » moi qui me charge des fatigues et des dan- » gers de la guerre. Je pénétrerai dans le pays » des barbares, je vengerai la Russie. D'au- » tres fois je voulais marcher contre les Bul- » gares du Danube, et, les armes à la main, » me fonder chez eux une domination. Je me » suis dit quelquefois : J'acquerrai de la gloire » ou je dévouerai ma tête à la patrie; mais » je n'ai voulu jamais attenter contre Sviato- » polk ni contre David. J'en atteste Dieu même, » je le jure par son avènement; mais je me » suis livré à l'orgueil, j'ai osé m'élever, et » Dieu m'a humilié [1] ». Ce discours naïf et touchant de Vasilko semble être un témoignage de son innocence.

Cependant le fils d'Igor, voyant que la vengeance des princes différait à tomber sur lui,

[1] J'ai traduit le plus littéralement qu'il m'a été possible ce discours rapporté par Nestor, à qui il a été tenu. Ce patriarche de l'Histoire de Russie joignait quelquefois la véritable éloquence à l'extrême simplicité qui fait son caractère, ou plutôt il est souvent éloquent, parce qu'il est toujours simple.

conçut une nouvelle audace, et ne pensa plus 1097.
qu'à recueillir les fruits qu'il s'était promis de son crime. Il se jeta sur les états de Vasilko; mais Volodar, frère du prince infortuné, vint à sa rencontre, et David, surpris, fut contraint de se jeter dans une petite ville où il fut assiégé. Réduit bientôt aux dernières extrémités, il convint de rendre à Vasilko ses états et la liberté, et rejeta sur Sviatopolk le crime dont lui-même était le principal auteur.

Vasilko fut libre, mais il n'était pas vengé. Il fit avec son frère la guerre à David; des innocens périrent, et le coupable en fut quitte pour livrer les misérables qui avaient calomnié le prince. Ce n'étaient pas ces vils suppôts du crime qui méritaient le plus d'en porter la vengeance.

On voit avec quelque plaisir Sviatopolk, 1099.
remplissant enfin sa promesse, tourner ses armes contre le fils d'Igor. Ce prince criminel, abandonné des Polonais, dont il avait acheté des secours qu'ils envoyèrent à son ennemi, fut chassé de sa capitale. La nécessité, l'espoir d'en recevoir des troupes lui firent chercher un asile chez ces mêmes Polonais qui l'avaient abandonné.

Ce n'était pas le juste désir de punir le crime qui conduisait Sviatopolk; l'ambition

1099. seule avait armé son bras. Il paraissait, en dépouillant David, avoir vengé Vasilko ; mais, renonçant à la gloire de cet exploit généreux, il continua sa marche contre Vasilko lui-même et contre son frère Volodar, sous prétexte que leurs apanages avaient appartenu à son père. Vasilko, aveugle et ne pouvant combattre, allait de rang en rang, et, tenant en main une croix : « C'est sur cette croix, s'écriait-il, que
» Sviatopolk a juré de nous aimer, de nous
» protéger comme ses frères. Le parjure m'a
» privé de la vue, il veut à présent m'arra-
» cher la vie; mais Dieu est juge entre nous »!
Le sort des armes fut juste cette fois, et le prince de Kief fut entièrement défait.

Ce n'était pas assez que les princes russes tournassent leurs armes les uns contre les autres ; ils implorèrent le secours des étrangers pour mieux déchirer leur patrie. Sviatopolk obtint une armée de Koloman, roi de Hongrie, contre Volodar et son malheureux frère. David, ce même fils d'Igor, qui avait si cruellement traité Vasilko, devint son défenseur, unit ses intérêts à ceux de ce prince et de son frère, et remit à ce dernier sa femme entre les mains. Il courut demander des troupes aux Polovtsi, à ces féroces dévastateurs de la Russie, contre lesquels il fallait se réunir. Il ren-

Nicon, Stcherbatof.

contra Boniak, l'un de leurs chefs, déjà connu 1099.
par les villes russes qu'il avait réduites en cendres, par les ravages qu'il avait faits dans la campagne, par les citoyens, les femmes et les enfans qu'il avait enlevés et réduits en captivité. Ce fut à lui que s'adressa David, et il n'eut pas besoin d'avoir recours à la prière. Ce chef de barbares ne cherchait que le pillage, et on lui offrait une occasion de piller. Boniak et David ne tardèrent pas à rencontrer l'armée hongroise, et la défirent entièrement. Le roi de Hongrie put à peine se sauver avec une faible partie de son armée, et deux évêques hongrois, qui avaient combattu, furent trouvés parmi les morts.

La guerre continua encore entre les princes 1100.
russes avec des succès divers. Enfin, également épuisés par leurs victoires et par leurs défaites, ils convinrent de tenir un congrès pour régler leurs différens. On s'assembla dans une tente; un tapis étendu sur la terre fut le siège où s'assirent les princes. David, fils d'Igor, fut appelé, et, après les complimens ordinaires, il s'assit avec les autres; mais personne ne lui adressant la parole : « Pourquoi, dit-il enfin, » m'avez-vous mandé? que me veut-on? par» lez, je suis prêt à répondre ».

Alors Vladimir prenant la parole : « Tu nous

1100. » as fait savoir, lui dit-il, que tu avais à te » plaindre de plusieurs griefs : te voilà assis » sur un même tapis avec tes frères; parle : » qui de nous accuses-tu » ?

David, confus et déconcerté, craignant de s'attirer, en présence des princes, les reproches de Sviatopolk, ne put répondre un seul mot. Alors les princes sortirent de la tente et
Tatistchef. montèrent à cheval. C'est ainsi que l'on tenait alors les assemblées quand il y avait quelque sujet de crainte, et cet usage fut suivi de même en Pologne. Les princes se séparèrent pour consulter les grands qui leur étaient attachés, et n'admirent point avec eux le fils d'Igor, qui se tint à l'écart. Après s'être concertés, ils lui firent dire que, ayant été le premier auteur des dissensions qui avaient troublé la Russie, ayant tiré l'épée contre ses frères et causé l'effusion du sang innocent, il ne méritait pas de régner à Volodimer ; que cependant ils ne voulaient ni lui ôter la liberté ni lui faire aucun mal, mais qu'on lui accordait Boujesk, ville à présent inconnue, et trois autres villes avec leurs dépendances; que c'était à Sviatopolk qu'il devait ce bienfait; que d'ailleurs Vladimir lui faisait présent de deux cents grivnes, et que les fils de Sviatoslaf lui en donnaient autant.

Les intérêts des autres princes furent dis- 1100.
cutés et réglés dans le même congrès.

On voit, par le résultat de cette diète, que si les princes pouvaient souvent troubler la patrie et commettre le crime avec impunité, ils avaient cependant à craindre un tribunal auguste et le jugement de leurs pairs.

L'arrêt prononcé contre David fut exécuté, et quoique sur la fin de la guerre il fût rentré en possession de Volodimer, il fut obligé de se retirer dans le nouvel apanage qui venait de lui être marqué pour sa domination. Peu de temps après, Sviatopolk joignit aux quatre autres villes qu'on venait de donner à David celle de Dorogobouje, au nord-est de Smolensk; d'où l'on peut croire que la ville de Boujesk et le reste de son apanage étaient dans cette contrée. Ce fut là qu'il finit ses jours.

La paix avec les Polovtsi, qui suivit de près 1101.
celle que les princes russes venaient de conclure entre eux, devait assurer le repos à leur vaste domination; mais ils n'étaient pas faits pour goûter les charmes de la tranquillité, ni pour en laisser jouir les peuples voisins. Leur inquiétude et leur haine contre les Polonais furent sans doute le seul motif de l'incursion que les Russes firent dans la Pologne. Le roi

1101. Vladislaf Germain y régnait alors. Son fils
Cromer. Boleslaf les vainquit, les repoussa hors de ses états, et leur enleva le butin dont ils s'étaient déjà chargés [1].

Ils venaient d'attaquer un peuple auquel ils n'avaient aucun prétexte de faire la guerre;
1103. ils vont tomber sur les terres des Polovtsi, avec
Nestor. lesquels ils avaient juré la paix. Ces sortes d'infidélités ne se présentent pas encore à nos yeux prévenus dans toute leur horreur; mais il viendra peut-être un temps où l'on regardera généralement comme des furieux les peuples et les souverains qui ne se sont point fait un crime de manquer à la foi qu'ils avaient donnée, qui ont joué avec la vie des hommes, et qui portant, sans de justes raisons, la désolation chez leurs voisins, l'ont ensuite attirée chez eux-mêmes.

Au reste, la perfidie des Russes fut heureuse; ils furent vainqueurs et remportèrent de riches dépouilles sur un peuple qui n'avait d'autre métier que d'en recueillir.

Mais dans cette guerre Vladimir souilla sa gloire par un acte de cruauté. Un grand nombre de princes Polovtsi étaient restés sur la place: l'un d'eux, nommé *Veldiouse*, tomba

[1] 1102, la nuit du 29 janvier et les deux nuits suivantes, aurore boréale. Le 5 février, éclipse de lune.

vivant entre les mains des Russes; conduit à 1103.
Sviatopolk, il lui offrit pour sa rançon de l'or, de l'argent, des chevaux, des troupeaux, jurant de ne porter jamais les armes contre la Russie. Sviatopolk le renvoya à Vladimir, qui, après l'avoir accablé de reproches, le fit massacrer. Vladimir était le prince le plus humain de son temps.

Les Polovtsi, ayant voulu se venger, ne 1106.
firent qu'attirer sur eux de nouveaux malheurs et baigner de leur sang les campagnes
de la Russie, et les Russes, soit qu'ils se dé- 1107.
fendissent, soit qu'ils fussent attaqués, eurent 1111.
toujours de grands avantages, tant ils avaient 1112.
de supériorité sur ces barbares, quand eux-mêmes n'étaient pas affaiblis par les divisions intestines [1].

Le vieux Sviatopolk, en terminant ses jours, 1113.
eut la consolation de voir régner la paix dans sa patrie, et l'union entre les princes de son sang [2].

[1] 1107, le 5 février on éprouva un tremblement de terre à Kief, pendant la nuit, peu avant le lever de l'aurore.

[2] 1113, le 19 mai, éclipse de soleil.

1113. ## VLADIMIR II, VSÉVOLODOVITCH MONOMAQUE.

Dès que le souverain eut fermé les yeux, le trouble s'éleva dans la ville de Kief. Les Juifs y faisaient un grand commerce, ou plutôt tout le commerce était entre leurs mains. Les chrétiens regardaient d'un œil jaloux les profits immenses que faisait cette nation, et qu'ils ne pouvaient partager. Il est d'ailleurs vraisemblable qu'ils avaient contracté avec ce peuple des dettes dont chaque jour le principal s'accroissait par des usures exorbitantes. Ils gémissaient sur la ruine de leur fortune, causée par ces exactions, et se promettaient de retirer du négoce les mêmes avantages que les Juifs, ne sentant point qu'ils n'avaient pas la même industrie. De ces vues d'intérêt naissait une haine envenimée : elle était restée inactive tant qu'elle avait été contenue par la crainte d'un souverain; mais elle se changea en fureur quand un interrègne eut lâché la bride à la licence. Les grands, qui ne voyaient ces désordres qu'avec peine, n'y trouvèrent pas de meilleur remède que de renoncer à l'ordre établi pour la succession. Ils élurent le fils de Vsévolod, ce Vladimir qui s'était

Tatistchef, Stcherb.

rendu si célèbre sous le dernier règne, et qui 1113.
est distingué par le surnom de *Monomaque*, parce que sa mère était fille de Constantin Monomaque, empereur de Constantinople. L'influence qu'il avait depuis long-temps dans les affaires les plus importantes, son caractère ferme et conciliant, et son habileté à rétablir le bon ordre dans les conjonctures les plus difficiles, faisaient désirer de le voir sur le premier trône de Russie.

Mais ce prince refusa de se rendre aux désirs de la meilleure partie de la nation. Il ne croyait pas que leurs vœux lui donnassent sur Kief des droits incontestables, et il craignait d'allumer une guerre sanglante dans sa patrie. Quoique Sviatopolk eût laissé des fils en âge de régner, ce n'étaient pas, comme l'observe un historien judicieux, leurs droits qui lui Tatistchef.
causaient du scrupule; nous avons vu que, suivant l'opinion nationale, on ne leur en reconnaissait point : c'étaient ceux d'Oleg et de David, ces fils de Sviatoslaf, qui était l'aîné de Vsévolod, père de Vladimir.

Les troubles furent augmentés par le refus de ce prince; le massacre des Juifs recommença avec une nouvelle fureur, et l'on n'épargna pas même les citoyens qui prenaient parti pour les divers prétendans à la couronne.

1113. Touchés de tant de maux, les grands pressèrent de nouveau Vladimir de se rendre aux vœux presque unanimes de la nation. Il ne crut pas devoir résister davantage, et l'on vit, pour la première fois, un prince d'une branche cadette s'asseoir, au préjudice de l'aînée, sur le premier trône de la Russie. Il fut reçu à
1114. Kief avec les témoignages de la joie la plus vive, et sa présence rétablit la tranquillité. Les Juifs furent chassés, et n'ont jamais depuis été tolérés en Russie [1]; mais, en les sacrifiant à la haine du peuple et aux véritables intérêts de la nation, le prince eut soin de les garantir de toute insulte. Assez sage pour sentir que des hommes qui usurpaient toutes les branches du commerce, et qui ruinaient ses sujets par les usures les plus criantes, étaient dangereux et méritaient d'être éloignés, il ne pensait pas que des malheureux qui n'avaient pas les mêmes opinions religieuses que celles dans lesquelles il avait été nourri méritassent d'être exterminés par le fer et par le feu, ni que des hommes dussent juger et venger la cause de la Divinité [2].

[1] Ils le sont depuis le partage de la Pologne, parce que des parties de cette contrée où les Juifs étaient tolérés ont été réunies à la Russie.

[2] On peut remarquer ici qu'en 1114 la ville de Ladoga

Vladimir affermit la puissance des grands- 1115.
princes sur les princes apanagés, et sut pendant son règne les contenir dans la soumission. Mstislaf, l'un de ses fils, fit des conquêtes Nicon.
dans la Tchoude, à présent la Livonie : un autre de ses fils, Iaropolk, défit les Polovtsi sur les bords du Don, et prit trois de leurs 1119.
villes; ainsi cette nation ne menait pas une vie purement errante. Il porta encore, trois ans après, les armes contre eux; mais, arrivé sur leurs terres, il ne trouva ni ennemis ni 1120.
habitans, et fut obligé de revenir sans avoir retiré aucun fruit de ses fatigues. Chacun des enfans de Vladimir voulait se distinguer par quelques exploits. Iouri ou Georges remporta une victoire complète sur les Bulgares, et fit un grand nombre de prisonniers : André ne fut pas moins heureux contre la Pologne, où il porta le ravage.

Les succès d'André excitèrent l'ambition de 1122.
Volodar, frère de ce Vasilko qui avait eu les Cromer.
yeux crevés du temps de Sviatopolk. Il espérait pouvoir s'enrichir aux dépens de la Polo-

fut bâtie en pierres ; d'où l'on doit conjecturer que d'autres villes plus importantes l'étaient déjà. Ainsi Voltaire a tort d'avancer que, même dans des siècles postérieurs, les Russes n'avaient que des huttes de bois, enduites de mousse.

1122. gne; mais, après des succès variés, il fut enfin battu et fait prisonnier par le roi Boleslaf III, qui ne le rendit que moyennant une forte rançon.

Comme Vladimir, par sa sagesse et par l'idée qu'on avait de ses talens et de sa valeur, sut maintenir l'union parmi les princes de son sang, et en imposer à ses voisins, son règne fut peu fécond en évènemens. L'histoire se tait quand les peuples sont heureux; elle ne conserve guère que le souvenir des désastres
1125. et des crimes [1]. Vladimir mourut en 1125,
Nicon. âgé de soixante-onze ans, laissant huit fils, dont chacun eut son partage. L'année qui précéda sa mort fut marquée par un incendie qui consuma la plus grande partie de Kief, et qui dura deux jours entiers. Six cents églises, qui furent la proie des flammes, montrent quelle devait être la grandeur de cette ville, le nombre de ses édifices et sa population [2].

Chaque nation a dans son histoire quelque fable qu'elle aime à consacrer. Je crois devoir

[1] 1124, 11 août, éclipse de soleil.

[2] On présume que ce nombre est une erreur des copistes, qui auront mis 600 pour 30, parce que dans l'ancien slavon les caractères qui représentent ces deux nombres se ressemblent beaucoup. Tatistchef n'a admis en effet que le nombre 30. *Hist. de Russ.*, t. II. *D.*

mettre de ce nombre ce que rapportent les historiens de la Russie, qu'Alexis Comnène envoya à Vladimir la couronne et les autres marques de la dignité impériale. Ces divers historiens s'accordent mal entre eux, et les circonstances dont ils accompagnent ce fait contrarient l'histoire connue d'Alexis Comnène. On cite la lettre de cet empereur, dans laquelle il donne à Vladimir le titre de *César;* mais on ne dit pas que l'original de cette lettre soit conservé dans les archives. On ajoute que le grand-prince prit alors le titre de *tsar;* mais, si cela était vrai, ses successeurs eussent été décorés du même titre, et ils ne le prirent que plusieurs siècles après. Enfin, s'il était vrai que Vladimir eût reçu d'Alexis les ornemens impériaux qu'avaient portés Constantin Monomaque, son aïeul maternel, et qu'il eût été couronné à Kief par le patriarche d'Ephèse et par les évêques de Mitylène, de Milet et d'Antioche, les auteurs des anciennes Chroniques n'eussent pas gardé le silence sur un fait si glorieux pour un prince qu'ils se sont plus à célébrer; mais ils n'en disent rien, et toute cette fable a été imaginée dans des siècles postérieurs. Le prince Stcherbatof a senti la plupart de ces difficultés, et n'a pas cru devoir les dissimuler. Il sait trop

1125. bien que sa patrie n'a pas besoin de fonder sa gloire sur des faits imaginaires ou douteux [1].

Strikovski. Des auteurs russes, fondés sur le récit d'un historien polonais, prétendent que Vladimir ne dut pas son surnom de *Monomaque* ou *Duelliste* à son aïeul maternel, mais à l'un de ses propres exploits. Suivant eux, ce prince, faisant sur les Génois le siège de Théodosie, dans la Chersonnèse, reçut un cartel du général ennemi, qui lui proposa de vider la querelle dans un combat singulier. Vladimir accepta le défi, renversa de cheval son adversaire, le conduisit lié dans son camp, et lui enleva, pour marque de sa victoire, son bonnet enrichi de diamans, sa ceinture et la chaîne d'or qu'il portait au cou; mais Nestor, auteur contemporain et qui vivait à Kief, ne permet pas de croire que Vladimir ait fait la guerre dans la Chersonnèse, et d'ailleurs Théodosie ou Kafa n'a appartenu que longtemps après aux Génois.

Vladimir fut législateur. Son Code doit être

[1] L'écrivain qui a trouvé mauvais que je n'aye pas suivi l'opinion commune aurait dû combattre par des raisons celles que j'ai données de mon sentiment; il aurait dû sur-tout accorder quelque force à l'autorité d'un homme aussi instruit que le prince Stcherbatof.

regardé comme un supplément à celui d'Ia- 1125.
roslaf. Ils formèrent ensemble le corps des lois qui régirent les Russes jusqu'au seizième siècle, époque à laquelle le tsar Ivan-Vassiliévitch leur donna une nouvelle législation.

Vladimir ajouta, en faveur du commerce, quelques dispositions à celles d'Iaroslaf. Il ordonna que le marchand étranger, créancier d'un marchand du pays qui serait en faillite, serait payé le premier sur la vente des biens du banqueroutier.

Si par incendie, par vol, ou par quelqu'autre accident, un marchand venait à perdre les marchandises qui lui auraient été confiées, il lui était accordé des termes annuels pour s'acquitter; mais, s'il éprouvait des pertes par ivrognerie ou par inconduite, ses créanciers étaient maîtres de lui accorder des délais ou de mettre sa personne en vente.

La loi accordait à la veuve, mère de plusieurs enfans, de punir ceux qui se rendraient coupables d'ingratitude, en laissant son héritage à celui de l'un ou de l'autre sexe dont elle aurait reçu les meilleurs traitemens.

On connaissait en Russie deux sortes d'esclavage, l'esclavage plein et l'esclavage par contrat; et les esclaves de ces deux classes obtinrent l'attention du législateur.

1125. L'esclavage plein comprenait les hommes pris à la guerre ou vendus par les étrangers, et les enfans qui leur naissaient après la perte de la liberté.

Voici quels étaient les esclaves par contrat :

1°. Les pères de condition libre avaient le droit de vendre leurs enfans comme esclaves, mais seulement par un contrat qui fixait la durée de l'esclavage, ou pour un nombre d'années, ou pour la vie du maître.

2°. Des hommes libres se vendaient eux-mêmes à de pareilles conditions.

3°. Les débiteurs qui n'étaient pas en état de payer leurs dettes étaient livrés par la loi comme esclaves à leurs créanciers, jusqu'à ce qu'ils se fussent acquittés par le travail. L'estimation de ce travail fut portée dans la suite à cinq roubles (vingt-cinq francs) pour les hommes, et à moitié pour les femmes et pour les filles en âge de puberté.

4°. On empruntait à condition de servir le prêteur jusqu'à l'entier acquit du capital, ou jusqu'à sa mort.

5°. Des infortunés se livraient comme esclaves pour trouver la subsistance auprès d'un maître.

6°. Enfin on se rendait esclave d'un homme puissant pour se donner un protecteur.

La loi ne laissait pas un pouvoir arbitraire 1125.
au maître de l'infortuné soumis au plein esclavage, et ne lui permettait pas de s'arroger sur lui le droit de mort.

Quant à l'esclave par contrat, le maître pouvait le battre pour de justes causes; mais s'il le battait injustement, par caprice ou dans l'ivresse, il lui devait la même réparation qu'à un homme libre.

S'il le vendait, la vente était nulle, l'esclave recouvrait une entière liberté, et le maître lui payait douze grivnes ou livres d'argent.

S'il lui retranchait quelque chose sur ses gages ou sur sa nourriture, il était condamné, sur la plainte de l'esclave, à l'indemniser et à payer une amende. S'il lui prenait quelque chose de son pécule, il était condamné à lui payer trois grivnes au-dessus de la restitution.

Le maître ne pouvait vendre un esclave par contrat, ni le léguer par testament, ni le comprendre dans la dot de ses filles.

Vladimir, à l'exemple d'Iaroslaf, voulut réprimer l'avidité des usuriers, et tout ce qu'il put faire fut de fixer l'intérêt légal à cinquante pour cent par an; mais ils continuèrent de retirer jusqu'à cent pour cent et au-delà quand ils prêtaient à des échéances de quatre mois, ou pour des termes encore plus courts.

1125. MSTISLAF VLADIMIROVITCH.

Nous avons vu la branche aînée des princes russes éloignée du trône de Kief par le libre
Nestor. choix des habitans, qui appelèrent Vladimir-Monomaque. On ne nous apprend pas qu'elle ait fait aucun effort pour y remonter à la mort de ce prince. Il n'avait pas de frère. Mstislaf, son fils aîné, devenu chef de la branche nouvellement régnante, prit tranquillement possession de la principauté de Kief.

Il n'y avait point de mutation de règne dont les Polovtsi n'espérassent profiter. Dès qu'ils eurent appris la mort du dernier prince, ils résolurent de tomber sur la Russie. Leur intention était de piller et non de combattre; mais Iaropolk, frère du nouveau souverain, et qui avait conservé la principauté de Péréiaslavle, dont il jouissait déjà du temps de son père, ne crut pas devoir attendre le secours de ses frères. Plein de confiance en ses propres forces, il ne craignit pas de s'avancer contre les ennemis. Son audace fut heureuse, les barbares furent battus et dissipés; mais on ne tardera pas long-temps à les voir reparaître; car un prince ne les avait pas plutôt repoussés qu'un autre prince les rappelait,

et quand ils ne venaient pas d'eux-mêmes ra- 1125.
vager l'état, il leur était offert à dévaster par ceux-mêmes qui devaient le gouverner et le défendre. Nous en allons voir un exemple.

Vsévolod, fils d'Oleg, ne respecta pas même 1127.
Iaroslaf son oncle, le chassa de Tchernigof, vola, massacra les sujets de ce malheureux prince. L'audace de Vsévolod faisait craindre de sa part de nouveaux attentats. Plein d'une juste indignation, Mstislaf se préparait à punir cet injuste agresseur.

Vsévolod apprit le danger qui le menaçait, et, joignant à sa première injustice le mépris du bien commun de l'état, il mendia des secours aux Polovtsi, content de leur livrer sa patrie à ravager, pourvu qu'il pût en partager avec eux les dépouilles. Ces barbares s'avancèrent dans la Russie au nombre de sept mille; mais, voulant convenir plus particulièrement avec leur nouvel allié des conditions auxquelles ils vendraient leur alliance, ils s'arrêtèrent et lui envoyèrent des députés qui furent enlevés à leur retour.

Les Polovtsi, ne recevant aucune nouvelle du prince auquel ils venaient unir leurs armes, et ayant perdu leurs députés, soupçonnèrent quelque trahison et retournèrent sur leurs pas.

1127. Vsévolod, privé de ses alliés, n'était plus en état de se défendre contre les princes qui venaient l'attaquer; il eut recours aux négociations, dont souvent les résultats n'étaient pas moins injustes que les hasards des combats.

Le prince de Kief, qui avait juré de venger Iaroslaf, balançait entre l'amour de la paix et la crainte du parjure. Un moine, nommé *Grégory*, abbé du monastère de Saint-André, s'était attiré, par la pureté et la douceur de ses mœurs, le respect et l'amour des princes et de la nation. Consulté par Mstislaf : « Je » consens, lui dit-il, et tout le clergé avec » moi, à prendre sur nous le danger du par- » jure. Il vaut mieux violer un serment fait » sur la croix que de répandre le sang in- » nocent ».

Sans doute la guerre entreprise par Mstislaf pour punir un usurpateur qui troublait le repos de l'état, pour faire rendre au malheureux opprimé son héritage, était juste et devait être poursuivie jusqu'à l'entière satisfaction de l'offensé; mais estimons l'humanité du bon moine Grégory.

1128. Mstislaf accorda la paix à Vsévolod. Elle régnait sur toute la Russie, qui en avait rarement goûté les douceurs. Les Russes pou-

vaient se promettre de trouver dans le sein 1128.
du repos quelque consolation aux maux que leur avaient causés tant de guerres toujours funestes, lors même qu'elles avaient été suivies de la victoire. Ils n'avaient plus d'ennemis, la nature s'arma contre eux. Des ouragans furieux, des pluies surabondantes, de terribles inondations brisèrent, renversèrent, enlevèrent les productions de la campagne et l'espérance des habitans de Novgorod. Bientôt cette ville et ses vastes dépendances furent livrées à toutes les horreurs de la famine. Le Nicon.
peu de grains qu'on avait ramassés se vendait à un prix exorbitant, et les riches seuls, qui sont si souvent la portion la moins utile de l'humanité, pouvaient acquérir à grands frais une subsistance insuffisante. Bientôt même on vit manquer entièrement cette faible ressource. Les animaux qui payent de leur chair les soins avares de ceux qui les ont nourris expirèrent les premiers par le défaut de pâturages. On fut réduit à broyer les feuilles et les écorces des tilleuls; on en fit une sorte de pain que ces malheureux dévoraient avidement [1]. On se nourrit de la chair dégoûtante

[1] Dans la Finlande septentrionale et dans plusieurs campagnes de la Suède le blé est si rare qu'on mêle dans le pain des écorces de tilleul avec la farine de seigle.

1128. de ces animaux vils, qui ne sont point enlevés par la disette, parce qu'ils ne se nourrissent que du rebut des autres animaux. Les rues étaient jonchées de cadavres tombant en pouriture, et le nombre des vivans ne suffisait pas à enterrer les morts. Les vapeurs infectes qui s'exhalaient de ces cadavres abandonnés répandaient au loin leur poison contagieux : nouvelle cause de destruction, chère peut-être à des infortunés dont elle abrégeait les souffrances. Heureux alors ceux qui purent fuir de leur patrie, ou qui obtinrent que leurs enfans fussent acceptés comme esclaves par quelques étrangers !

Les ravages que causa la famine dans la grande Novgorod, tandis que rien ne témoigne que les autres portions de la Russie aient alors souffert de ce fléau, prouvent qu'il n'y avait pas assez de correspondance et de liaison entre les différentes parties de ce vaste corps.

Les années suivantes sont marquées dans les Annales par des victoires sur la Tchoude,
1132. les Lithuaniens et les Polovtsi. Mstislaf mourut au milieu de ces succès, après un règne de six ans.

IAROPOLK II, VLADIMIROVITCH. 1132.

Mstislaf avait succédé sans contestation à son père, parce qu'il n'avait pas d'oncles Nestor. paternels; mais lui-même avait des frères, et ce fut Iaropolk, le plus âgé de ces princes, qui lui succéda. Les habitans de Kief, dit Nestor, envoyèrent à Iaropolk une ambassade. Ces paroles ont fait conjecturer qu'ils avaient fait une élection en sa faveur; elle était peut-être nécessaire pour que le trône ne retournât pas à la branche aînée dont il était sorti à l'avènement de Vladimir.

Mstislaf avait laissé des fils, et même avant sa mort il avait disposé de la principauté de Novgorod en faveur de l'aîné, nommé *Vsévolod;* mais il savait que les usages ne lui permettaient pas d'avoir aucun d'eux pour principal successeur, et il avait cru ne pouvoir rien faire de mieux pour ses enfans que de remettre leur sort entre les mains de son frère. Sa confiance ne fut pas trompée; l'un des premiers actes du règne d'Iaropolk fut de donner des apanages à ses neveux; il chercha en même temps à contenter tous ses frères, et à ne leur laisser aucun sujet de se plaindre de

1132. leur partage, espérant que chacun d'eux, satisfait et tranquille dans sa propre domination, ne troublerait pas le repos des autres, et n'altérerait point la paix de la Russie : vaine espérance que l'expérience du passé aurait dû l'empêcher de concevoir.

La souveraineté de Novgorod avait été presque toujours unie à celle de Kief. Le nouveau grand-prince, à l'exemple de ses prédécesseurs, voulut en jouir, et donna en échange à son neveu Vsévolod la principauté de Péréiaslavle; mais le même jour où celui-ci prit possession de son nouvel apanage il en fut chassé par Iouri, son oncle. Dès qu'Iaropolk fut instruit de cette violence, il marcha contre son frère, se fit restituer, soit par insinuation, soit par la crainte de ses armes, la ville usurpée, et jugea à propos de rendre à Vsévolod la principauté de Novgorod. De nouveaux désordres exigèrent de nouveaux arrangemens, encore suivis d'autres troubles et de nouvelles pacifications. C'est ainsi que se passa presque tout le règne du second Iaropolk; mais des aventures presque romanesques distinguent principalement ce règne de tous les autres.

1134. Strykovski cité par Stcherbatof. Cromer.

Il y avait à-peu-près deux ans qu'il était sur le trône lorsqu'une guerre de ruses commença entre lui et les Polonais. On avait ré-

pandu que, dans une assemblée des princes russes, Iaropolk leur avait proposé de se réunir tous contre la Pologne. Ce bruit, bien ou mal fondé, causait des alarmes à Boleslaf III, affaibli par deux guerres sanglantes qu'il venait de soutenir contre la Hongrie et contre la Bohême. Un sénateur, nommé *Pierre Vlostovicz*, fut d'avis de détourner ce danger en s'emparant de la personne du grand-prince. Il avait donné le conseil, il se chargea de l'exécution. 1134.

Il part et se rend à la cour d'Iaropolk avec un petit nombre d'hommes affidés; il demande humblement un asile, et se plaint de la cruauté de Boleslaf, qui, non content de l'avoir privé de tous ses biens, en veut encore à ses jours, et le force à chercher son salut loin de sa patrie. Iaropolk le reçoit avec bonté; bientôt même il lui accorde sa confiance. Le perfide Polonais lui peint avec force la haine de ses compatriotes contre leur souverain, et lui persuade que, s'ils pouvaient espérer d'être soutenus, ils ne ménageraient rien pour le renverser du trône. Le crédule Iaropolk écoute avec joie des discours qui flattent ses désirs, et fait part au traître Vlostovicz des desseins que lui-même avait formés contre la Pologne. Ces confidences réciproques, si fausses d'un

1134. côté, de l'autre si indiscrètes, l'attachent encore davantage au rusé sénateur. Il le met de tous ses conseils et de tous ses plaisirs. Un jour qu'ils étaient allés se divertir dans une maison de plaisance, à quelque distance de Kief, Vlostovicz, qui avait pris ses mesures pour être le plus fort, fait arrêter le prince vers la fin du repas, et le conduit à Cracovie, où il est mis en prison. Il ne dut sa délivrance qu'à une forte rançon que les princes russes payèrent pour lui.

Il n'eut pas obtenu plutôt sa liberté qu'il ne s'occupa que de sa vengeance. Un Hongrois qu'il avait à son service, homme adroit et délié, lui parut propre à la préparer; il le fait partir pour Cracovie. Ce fourbe se donne à Boleslaf pour un exilé, et lui raconte que Béla, roi de Hongrie, l'a chassé de sa patrie pour avoir montré trop d'attachement au neveu de ce prince. Boleslaf accueille ce Hongrois intrigant, qui parvient à la faveur par ses insinuations et ses souplesses, et obtient la starostie de Vislitsa et le palatinat de Sandomir. Dès-lors il lui fut facile d'ouvrir l'entrée de la Pologne aux Russes, qui déjà possédaient non-seulement Galitch [1] sur le Dniestre, mais encore la Volhinie.

[1] Les Polonais écrivent *Halicz*. Cette ville a donné son nom à la Galicie, ou plutôt Galitsie. *D.*

Bientôt après le roi de Pologne est obligé 1134.
de se rendre à Bamberg pour conclure la paix avec l'empereur Lothaire. Le staroste de Vislitsa profite de l'absence du prince, et répand le bruit que les Russes s'avancent avec des forces redoutables. Il feint d'être effrayé du danger qui menace la Pologne, il ordonne aux Polonais de se renfermer dans des places fortes. Vislitsa, que la Nida enveloppe de ses eaux, paraissait la plus sûre de toutes. Ce fut là que la plupart cherchèrent un asile et mirent à l'abri leurs trésors. Iaropolk, bien informé de tout ce qui se passait, apprend qu'il est temps d'agir, attaque la ville, dont le staroste lui ouvre toutes les portes, et n'en sort qu'après avoir enlevé les immenses richesses qu'on y avait déposées. Des historiens ajoutent qu'il punit lui-même le traître qui l'avait si bien servi, et qu'il lui fit couper la langue et crever les yeux.

Boleslaf se vengea en portant la désolation dans la contrée de Volodimer. Le prince de Kief ne se présenta même pas pour lui résister, et modéra le zèle des princes russes qui offraient de réunir leurs forces pour repousser les Polonais. Il se défiait de la fortune des armes, et aima mieux attendre ses succès de la ruse que de la force.

1134. Iaroslaf, fils naturel de Vladimir-Monomaque, avait eu en partage la principauté de Galitch, et venait d'en être chassé, parce qu'on avait découvert qu'il entretenait des intelligences avec Boleslaf, qui lui donna un asile. Le grand-prince engagea les habitans de Galitch à préparer le piège dans lequel il voulait attirer Boleslaf. En conséquence ils firent prier le roi de Pologne de leur rendre Iaroslaf, à qui ils étaient toujours fidèles. Les députés firent comprendre au roi qu'il serait à propos qu'il conduisît lui-même le prince dans ses états, que sa présence en imposerait à ceux qui pourraient penser à faire quelque résistance; que d'ailleurs plusieurs autres princes russes désiraient d'entrer dans son alliance; que la crainte seule les arrêtait, mais qu'ils ne manqueraient pas de se déclarer dès qu'ils le verraient à Galitch, et qu'ils reconnaîtraient avec quel zèle il protégeait ses amis.

L'avantage que Boleslaf trouvait à se faire un allié qui, maître d'une porte de la Russie, pouvait la lui ouvrir, suffisait pour l'engager à remettre Iaroslaf sur le trône. Un nouveau motif l'empêcha de balancer. Des nobles hongrois, qui demeuraient près de Galitch et qu'Iaropolk avait gagnés, se réunirent pour demander à Boleslaf le rétablissement du

prince déposé, et lui promirent leurs secours. 1135.

Le roi de Pologne, comptant sur toutes les forces qui devaient se joindre à lui, n'amena qu'une armée assez faible. En approchant de la ville il trouva les Hongrois et les habitans de Galitch qui venaient au devant de lui. Ils s'ouvrirent, se rangèrent en haies sur son passage et se réunirent en un seul corps aussitôt que ses troupes eurent défilé entre eux. Cette manœuvre lui fit reconnaître son imprudence; il donnait ses ordres pour la réparer, lorsqu'il vit Iaropolk à la tête d'une puissante armée. Environné d'ennemis, il comptait trop sur sa propre valeur et sur celle de ses soldats pour s'abandonner à la crainte. Il partagea son armée en deux corps, donna le commandement de l'un à Vsébor, voiévode de Cracovie, se mit à la tête de l'autre, et se jeta sur les Russes avec l'impétuosité que donne la fureur. Ils allaient tomber dans le piège qu'eux-mêmes avaient tendu, et leur perte était certaine si Vsébor eût mieux suivi l'exemple de son prince; mais il prit lâchement la fuite avec l'aile qu'il commandait. Boleslaf, abandonné de la moitié de son armée, investi de toutes parts, obligé de faire face de tous côtés à un ennemi dont le succès augmentait le cou-

1135. rage, ne combattit plus pour la victoire, mais pour chercher une fin honorable. Couvert de blessures, entraîné dans la chute de son cheval qui venait d'être tué sous lui, il n'attendait que la mort ou la captivité. Un simple soldat le relève, lui donne son cheval et l'exhorte à ne pas sacrifier des jours utiles à la patrie. Le prince s'ouvre un passage au milieu des ennemis, et, pour la première fois humilié, après avoir été quarante-sept fois vainqueur, il conçut de sa défaite une douleur qui le conduisit bientôt au tombeau.

Les Chroniques russes n'ont fait aucune mention de ces évènemens, qui ont été transmis à la postérité par les historiens polonais. On ne peut guère récuser leur témoignage quand ils rapportent que leurs ancêtres ont été trompés et battus; mais il peut bien y avoir quelque chose de fabuleux dans les circonstances. Les mêmes embûches paraissent maladroitement répétées de part et d'autre, et l'on peut être étonné que les Chroniques russes se taisent sur la captivité du premier prince de Russie et sur sa victoire. On aurait lieu de soupçonner qu'il s'agit seulement ici de quelque prince apanagé, voisin de la Pologne, et sur lequel les Chroniques ont pu garder le silence.

Au reste, cet avantage remporté sur un état voisin n'eut que peu d'influence sur le bonheur de la Russie, désolée par l'ambition de ses princes. Chacun d'eux, peu content de son domaine, cherchait sans cesse tous les moyens de l'augmenter. 1135.

Mais surtout les fils d'Oleg, qui descendaient de Sviatoslaf, ne se voyaient qu'avec douleur exclus du trône de Kief par la postérité de Vsévolod, c'est-à-dire par une branche cadette. Le prince de Novgorod et son frère, ces neveux d'Iaropolk qui devaient à leur oncle toute leur fortune, furent assez ingrats pour s'allier avec ses ennemis. Les Novgorodiens entrèrent en campagne, trompés sur l'objet que se proposait leur souverain; mais, dès qu'ils eurent appris qu'on les menait contre le prince de Kief, ils retournèrent sur leurs pas, et entraînèrent leur prince avec eux. Stcherbatof.

Cependant les désordres continuaient; les Polovtsi furent appelés, des villes furent réduites en cendres; le prince de Novgorod fit la paix en particulier et la rompit aussitôt. Ses sujets, qui par caprice venaient de s'opposer à la guerre contre Iaropolk, guidés par un autre caprice, ne respiraient plus que la guerre. Le prince de Kief crut devoir se fortifier par les armes de la religion, et engagea Nicon.

1135. le métropolite à jeter l'interdit sur Novgorod. Les habitans, frappés de l'anathème, supplièrent ce prélat de leur rendre la jouissance des biens spirituels : il se transporta lui-même chez eux dans l'espérance de rétablir la paix; mais on découvrit qu'il n'avait jeté l'interdit que par une intrigue de cour; il fut arrêté, et l'on s'assura de tous ceux de sa suite, afin qu'ils ne pussent pas divulguer les préparatifs dont ils avaient été témoins.

Les Novgorodiens, dans la fureur qu'ils éprouvent, ne connaissent plus d'obstacle : les rigueurs de l'hiver ne peuvent retarder leur entreprise; ils s'avancent vers Rostof sous les ordres de Vsévolod leur prince ; un grand nombre est emporté par les maladies et par le froid, et ils n'arrivent enfin en présence de l'ennemi que pour être battus et pour perdre la plus grande partie de leurs chefs.

Vsévolod ramène à Novgorod les débris de son armée. On l'arrête, lui, sa femme et ses enfans; on le met sous une garde de cent hommes. On lui reprochait d'être retourné sur ses pas après s'être mis en marche avec les fils d'Oleg contre Iaropolk; mais c'étaient ses sujets eux-mêmes qui l'avaient entraîné en refusant de le suivre. On l'accusait de n'avoir pas combattu à Rostof avec assez de courage, d'a-

voir été des premiers à fuir, d'avoir négligé 1135.
de défendre le peuple, d'avoir préféré la chasse et les plaisirs au devoir de rendre la justice. Si les premiers reproches paraissent inspirés par la haine, on peut croire qu'il s'était attiré cette haine en méritant les dernières accusations qu'on formait contre lui. Il ne recouvra la liberté qu'à l'arrivée de Sviatoslaf, l'un des fils d'Oleg, qui fut installé dans la principauté de Novgorod.

Mais comment Vsévolod, qui venait de faire la guerre au prince de Kief et qui n'avait pas obtenu la paix, alla-t-il chercher un asile à Kief même? Comment Iaropolk, qui devait le punir, lui donna-t-il un apanage? C'est que le prince de Novgorod n'étant que le général de la république, on ne pouvait lui imputer les entreprises des citoyens.

Cependant le gain de la bataille de Rostof 1136.
ne terminait pas les embarras du grand-prince. Il avait encore à soutenir la guerre contre les fils d'Oleg, unis aux Polovtsi. Vaincu dans une bataille qu'il leur livra, retiré dans Kief avec quelques débris de son armée, menacé d'en voir former le siège, il eut le bonheur de rassembler encore assez de troupes pour en imposer. Alors il offrit et obtint la paix.

Pendant que la capitale de la Russie en goû-

1136. tait les douceurs, Novgorod était agitée par les factions. Vsévolod, chassé de cette ville, avait appris que des citoyens lui étaient encore fidèles. Il se transporte à Pleskof, ville dépendante de la république, et est reçu avec des transports de joie. On sait à Novgorod qu'il est à Pleskof. Ceux qui tenaient encore pour lui proposent de le rappeler, et succombent
1137. sous le parti contraire. Chassés, obligés de se réfugier à Pleskof, ils apprennent qu'après une exacte recherche tous leurs biens ont été mis au pillage. Novgorod est dans la plus violente fermentation: on n'y parle que de poursuivre, que de perdre Vsévolod. On met un impôt sur tous les habitans, on oblige les marchands même à prendre les armes; on entre en campagne; mais on trouve les habitans de Pleskof en état d'opposer une résistance si vigoureuse qu'on n'ose même les attaquer.

Les citoyens de Novgorod rejetèrent sans doute la honte de cette fausse démarche sur Sviatoslaf leur prince, car on le voit bientôt
1138. devenir l'objet de leur haine. Cette circonstance pouvait être favorable à Vsévolod; mais la mort ne lui permit pas d'en profiter. Peu après, Sviatoslaf fut chassé de Novgorod, arrêté et remis entre les mains d'Iaropolk. Il ne pouvait garder en paix un prisonnier de cette

importance. Les autres fils d'Oleg recommen- 1138.
cèrent la guerre ; mais il les contraignit à demander humblement la paix, et mourut peu de temps après l'avoir conclue : prince sage et juste, affable avec tous ses sujets, aimant à entrer dans tous leurs intérêts et à les aider de ses conseils. Ses peuples avaient un père dans leur souverain.

VIATCHESLAF VLADIMIROVITCH.

A la mort d'Iaropolk, son frère Viatches- Nicon.
laf, sixième fils de Vladimir-Monomaque, fut placé sur le trône de Kief par les vœux unanimes de la nation ; mais à peine y était-il monté, que Vsévolod, le plus âgé des fils d'Oleg, se présenta devant les portes de Kief pour se faire céder le premier trône de la Russie. Le faible Viatcheslaf demanda seulement qu'on lui accordât Vychgorod ; il remit sans résistance la principauté de Kief, dont il n'avait joui que douze jours, et, par son abdication, le première souveraineté de la Russie retourna pour quelque temps à la branche aînée, d'où elle était sortie sous les trois derniers règnes.

1138. VSÉVOLOD II, OLGOVITCH.

Cont. de Nest. Nicon. A peine l'ambitieux Vsévolod était-il parvenu à la souveraineté de Kief, qu'il osa former le projet de dépouiller les princes de la race de Vladimir, et de réunir toute la Russie sous sa propre puissance et sous celle de ses frères.

1139. Mais ses premières entreprises ne furent pas heureuses. Dans l'une, ses troupes furent saisies en chemin d'une terreur panique, et prirent la fuite en désordre sans avoir même aperçu l'ennemi. Dans l'autre, les négociations ne lui furent pas plus avantageuses que les armes. Il fit des propositions qui ne furent pas même écoutées ; il envoya, sous les ordres de son frère Sviatoslaf, une armée qui fut battue, et il fut obligé de conclure au plus tôt la paix avec un prince bien plus faible que lui. C'était André, le plus jeune fils de Vladimir, qu'il avait voulu dépouiller de Péréiaslavle, son apanage.

Nous avons vu le désordre régner à Novgorod ; nous avons vu chasser Sviatoslaf. Le peuple éleva à sa place Rostislaf, fils d'Iouri et petit-fils de Vladimir ; mais, soit que ses

sujets eussent bientôt à se plaindre de lui, 1139.
soit qu'ils ne fussent excités que par leur inconstance ordinaire, ils le chassent et font prier le grand-prince de leur rendre son frère Sviatoslaf, qu'ils avaient indignement chassé lui-même l'année précédente. Ils sentent combien on doit se défier de leur parole, et ils donnent leurs enfans en otages.

Mais ils possèdent à peine le prince qu'ils avaient désiré, que l'affection qu'ils lui avaient rendue se change en haine : il est détrôné d'un accord unanime de tous les citoyens.

Ils venaient de chasser le frère de Vsévolod, ils osent lui demander son fils. Le prince sacrifie avec joie aux intérêts de son fils la cause de son frère, et accepte la proposition de ce peuple volage.

Quelque idée qu'on pût avoir de son in- 1140.
constance, on aurait difficilement prévu qu'il eût changé de dessein presque aussitôt après le départ de ses députés. A peine le fils du prince de Kief était-il en chemin, que les habitans de Novgorod envoient dire à Vsévolod qu'ils ne veulent être gouvernés ni par son fils, ni par son frère, ni par aucun prince de sa race, mais par un descendant de Vladimir. A cette nouvelle, Vsévolod fait arrêter leurs députés, entre lesquels était leur évêque.

1140. Les Novgorodiens, craignant pour ceux de leurs citoyens qui étaient détenus à Kief, crurent pouvoir à-la-fois satisfaire leur inclination pour la maison de Vladimir, et ne pas déplaire à Vsévolod. Sviatopolk, beau-frère de ce prince, était fils de Mstislaf-Vladimirovitch. Ils espérèrent que le souverain de Kief verrait avec plaisir son allié, l'époux de sa sœur, à la tête de la république.

C'était mal connaître Vsévolod. Il fit mander son beau-frère, sous prétexte de vouloir le placer sur le trône qui lui était offert; mais à peine ce prince, trop peu défiant, fut-il arrivé à Kief, qu'au lieu d'acquérir un trône, il perdit la liberté. Vsévolod avait espéré, par cet acte de violence, réduire ces fiers républicains à la nécessité de se prêter à toutes ses
1141. vues; mais ce nouvel incident, sans seconder ses desseins, ne fit qu'augmenter le trouble. Plusieurs partis s'élevèrent: les uns s'opiniâtraient à demander un prince de la maison de Vladimir; les autres, plus timides et moins inflexibles, consentaient à recevoir un prince de la maison de Sviatoslaf, et feignaient de le désirer; mais ceux-mêmes qui tenaient à l'un de ces deux partis n'étaient pas d'accord entre eux: car, en se déclarant pour la même maison, leurs vues ne se tournaient pas vers

le même prince. C'était trop peu des maux 1141.
que causaient ces factions, la famine en fit éprouver de plus cruels encore. Le territoire de Novgorod ne suffisait pas à la subsistance de ses habitans, et bientôt tous les transports furent interceptés : Vsévolod fit même arrêter et jeter dans des cachots tous les marchands de cette ville dont il put se rendre maître. Il semblait ne négliger aucun moyen de mériter la haine d'un peuple qu'il voulait parvenir à gouverner.

Cependant le prince de Souzdal, cet Ioury, fils de Vladimir, dont le fils avait régné à Novgorod et en avait été chassé, loin d'avoir poursuivi la vengeance de cet affront, s'était fait une étude de se ménager la faveur de la république. Non-seulement les citoyens de son parti, mais ceux-mêmes qui s'étaient déclarés le plus ouvertement pour la famille d'Oleg, avaient trouvé près de lui un asile dans les persécutions auxquelles les diverses factions étaient successivement exposées.

Sa générosité affaiblit de jour en jour le parti des descendans de Sviatoslaf : les Novgorodiens désespéraient de posséder Sviatopolk, que le prince de Kief retenait dans la captivité ; ils firent prier Ioury de venir les gouverner, ou, s'il ne pouvait abandonner sa

1141. principauté de Souzdal, de leur envoyer son fils Rostislaf. Dès que ce jeune prince fut arrivé, ils le conduisirent au palais archiépiscopal, et lui firent prêter serment de conserver leurs privilèges et leurs libertés.

Vsévolod, offensé de ce nouveau choix des Novgorodiens, rendit plus dure encore la captivité de ses prisonniers, et ne fit qu'augmenter par ses injustes rigueurs la haine de la république contre les fils d'Oleg.

Cependant, soit que Rostislaf se montrât peu fidèle observateur des conditions qu'on lui avait imposées, soit qu'il lui fût impossible de gagner les cœurs de ses sujets, qui ne l'avaient élu que dans le désespoir d'obtenir le fils de Mstislaf, il put bientôt s'apercevoir du peu d'amour qu'avaient pour lui les citoyens. Enfin le prince de Kief prit des sentimens plus modérés; il voyait bien qu'il ne pourrait jamais forcer les habitans de Novgorod à choisir un prince de sa maison, et craignit de les pousser, par de plus longs refus, aux dernières extrémités. Il se rendit à leurs vœux et leur accorda Sviatopolk, qui renvoya Rostislaf à son père.

1142. La politique inspirait surtout au grand-prince d'affaiblir les souverains inférieurs, tantôt par des échanges, tantôt par des ces-

sions qu'il leur proposait, et pour lesquelles 1142.
il offrait sans doute des dédommagemens de moindre valeur. Le faible Viatcheslaf, après lui avoir abandonné sans résistance la principauté de Kief, s'était retiré à Tourof, son premier apanage. Il y vivait en paix, lorsque Vsévolod lui fit proposer de le lui céder: Viatcheslaf ne savait rien refuser, et, craignant toujours l'effusion du sang, il se contenta de Péréiaslavle, qu'avait possédée le plus jeune de ses frères, André, mort l'année précédente; mais un souverain modéré trouve difficilement la paix quand la crainte de ses forces n'en impose point aux ambitieux : A peine Viatcheslaf était-il arrivé dans son nouvel établissement, qu'un autre fils d'Oleg, Igor, d'intelligence peut-être avec le perfide Vsévolod, porte ses vues sur cette principauté, ravage la campagne, brûle les bourgs et les villages, détruit les moissons, et tient deux mois la ville assiégée. Viatcheslaf fut secouru par deux de ses frères; l'un d'eux, le prince de Smolensk, crut ne pouvoir mieux arrêter l'avidité d'Igor qu'en attaquant les possessions de cet injuste agresseur. Il y porta le ravage, désola le pays, prit des villes. Cette diversion eut le succès qu'on s'était promis : Igor fut contraint d'abandonner une entreprise qui lui

1142. coûtait si cher pour sauver ses propres états de la destruction; mais Viatcheslaf, qui craignait de se voir exposé à de nouvelles attaques, obtint du grand-prince de reprendre son ancien apanage de Tourof.

Vsévolod, qui cherchait principalement à augmenter sa puissance par une politique insidieuse, ne négligeait pas non plus de se fortifier par des alliances étrangères. Lorsque Vladislas II, roi de Pologne, lui demanda du secours, il s'empressa de lui en accorder, dans l'espérance de pouvoir un jour profiter, pour ses propres avantages, des forces des Polonais. Voici par quelles circonstances Vladislas fut obligé d'implorer l'assistance des Russes.

Boleslas III avait partagé en mourant ses états à ses quatre fils, suivant l'usage de son temps. L'aîné, Vladislas II, excité par sa femme Christine, fille de l'empereur Henri IV, forma le dessein de dépouiller ses frères de leurs apanages. D'abord il exigea d'eux de fortes contributions; mais ces princes aimèrent mieux les payer que de rompre l'intelligence qui devait régner entre des frères.

Ce n'était pas là ce que voulait Vladislas: il avait espéré que la résistance de ses frères lui donnerait un prétexte pour les attaquer. Leur soumission rompait ses mesures. Cepen-

dant il ne renonça point à ses projets ambitieux, et, convoquant une assemblée des grands, il leur représenta les inconvéniens du partage de la puissance, et combien le défaut d'unité dans le gouvernement ôtait de force à ses ressorts. L'assemblée ne fut pas favorable aux vues de Vladislas; mais il n'en avait pas attendu la décision pour demander du secours à Vsévolod, et déjà les Russes étaient répandus dans les souverainetés qu'on se proposait d'envahir. Les frères du roi de Pologne, qui ne s'attendaient pas à cette entreprise, hors d'état de faire aucune résistance, furent obligés de les recevoir. Leurs seules armes furent la soumission et la prière; mais en vain ils suppliaient Vladislas de ne leur point ôter des apanages qui leur avaient été donnés par leur père; leur humiliation ne leur attira que du mépris; leurs prières furent traitées d'insultes et regardées comme des actes de rébellion. 1142.

Ainsi les Russes rendirent Vladislas seul souverain de toute la Pologne. Christine cependant n'était pas encore satisfaite; elle craignait encore ses beaux-frères dans l'humiliation de leur fortune, et voulait que son époux les obligeât de sortir du royaume. Dans cette extrémité ils furent obligés de se retirer à Poznane, seule ville qui leur restât de leur

1142. domination. Vladislas, toujours poussé par une femme ambitieuse, qui croyait n'avoir rien acquis quand il lui restait encore quelque usurpation à faire, alla les assiéger dans leur asile. Les troupes qu'il conduisait paraissaient redoutables par leur nombre; mais, accoutumées à faire des incursions, elles n'observaient aucune discipline; habiles à dévaster, elles ne savaient pas combattre, et, au lieu d'assiéger la ville dans les formes, elles se contentaient de désoler les environs, sans craindre et sans prévoir aucune entreprise de la part des assiégés. Les princes, renfermés dans Poznane, reconnurent bientôt le désordre de leurs ennemis; ils firent une sortie imprévue sur les Russes, dispersés pour le pillage, ou plongés dans l'ivresse et dans le sommeil, et les défirent sans éprouver aucune résistance. Vladislas et les princes russes eurent bien de la peine à sauver leur vie avec un petit nombre de soldats. Les Polonais, fatigués du gouvernement tyrannique de leur roi, et n'ayant plus à craindre les secours qu'il avait empruntés des étrangers, le renversèrent du trône.

1145. Ainsi se termina l'entreprise des princes russes sur la Pologne, entreprise dont la Russie eût tiré peu d'avantage, quand elle aurait

eu du succès. Pendant cette guerre Vsévolod 1145.
en eut d'autres à soutenir contre les princes Nicon.
de sa nation et surtout contre celui de Galitch; mais elles se terminèrent sans rien changer à la face de l'état. 1146.

Il mourut en 1146. Il avait de la valeur, et dut passer pour très-habile dans un temps où la perfidie et l'art de dresser des embûches passaient pour le comble de la politique. Son penchant pour les plaisirs et l'amour des femmes lui firent souvent négliger son devoir, et ses sujets, en accompagnant sa pompe funèbre, ne prirent pas même la peine de cacher la joie qu'ils ressentaient de sa mort.

Il avait pris un bon moyen de se faire regretter, en désignant pour son successeur son frère Igor, prince dur et rempli d'orgueil.

IGOR II, OLGOVITCH.

Igor refusa de supprimer, suivant la promesse qu'il en avait faite, quelques impôts que Vsévolod avait établis, et par ce refus il mécontenta ses sujets dès les premiers jours de son règne. L'abandon qu'il fit à ses favoris du pouvoir, et le soin de juger le peuple qu'il ne craignait pas de leur confier, aigrirent en- 1146. Cont. de Nestor, Nicon, Tatistchef.

1146. core la haine qu'on avait conçue contre lui. Ces imprudens commencèrent par des actes de violence l'exercice ou plutôt l'abus de leur crédit, et se comportèrent moins en juges qu'en brigands.

Les peuples de Kief prévirent tous les maux qu'ils auraient à souffrir sous un gouvernement aussi tyrannique; ils regrettèrent la famille du Monomaque qui leur avait inspiré tant d'amour, et firent prier Isiaslaf, petit-fils de ce prince, de les délivrer d'un joug insupportable et de venir les gouverner. Vsévolod, en montant sur le trône, lui avait promis de le nommer pour son successeur; mais il avait oublié sa parole dès qu'il s'était vu affermi dans sa domination.

Isiaslaf ne tarda point à se rendre aux vœux des habitans de Kief. Igor ne voulut pas descendre du trône sans le disputer, et, secouru par Sviatoslaf son frère, il marcha contre son rival; mais il était à peine hors des murs, que les habitans, qu'il avait armés, déclarèrent qu'ils ne voulaient pas combattre. Ce refus fit naître la défiance parmi les troupes du frère d'Igor. Le trouble, la révolte se mirent dans l'armée : il fallait à-la-fois réprimer la sédition des uns et raffermir le courage des autres. Les chefs ne trouvaient plus ni sou-

mission ni confiance, et les soldats des deux frères, ne reconnaissant pour ennemis que ceux qui marchaient avec eux sous les mêmes drapeaux, étaient prêts à tourner leurs armes les uns contre les autres. Au milieu de ces troubles, Igor, craignant d'être livré à son rival, prit la fuite, n'ayant porté que six semaines le titre de prince de Kief. 1146.

ISIASLAF II, MSTISLAVITCH.

La nouvelle de la fuite d'Igor répandit la joie dans la capitale. Les principaux citoyens et les chefs du clergé s'empressèrent de sortir au devant d'Isiaslaf. En lui la principauté de Kief, que Mstislaf son père avait possédée, rentra dans la maison du Monomaque son aïeul, et la branche aînée, descendante de Sviatoslaf, en fut de nouveau dépouillée. Le prince n'entendit à son entrée que des cris de joie, ne vit que des marques de tendresse et de zèle. Persuadé cependant qu'un rival vaincu peut être encore redoutable, et sachant que le peuple se tourne volontiers du parti des princes infortunés, il voulut s'assurer d'Igor, et envoya des troupes à sa poursuite. On le trouva caché dans un marais; il fut amené au nou-

Cont. de Nestor. Nicon. Stcherbatof.

1146. veau souverain, qui le retint dans une dure prison.

Le tranquille et doux Viatcheslaf, qui s'était laissé dépouiller si paisiblement par Vsévolod, l'ennemi de sa maison, pour éviter de prendre les armes, cessa d'être insensible à l'ambition quand il crut avoir trouvé l'occasion de la satisfaire, ou plutôt, excité par les conseils de ses boïards, peut-être ne fit-il la guerre que par faiblesse. On lui répétait sans cesse que les anciens usages, les lois fondamentales l'appelaient à la principale souveraineté de la Russie, on lui représentait son neveu comme l'usurpateur de ses droits. Isiaslaf, à peine monté sur le trône, y devait être encore mal affermi; c'était le moment de l'en renverser. Ainsi pensaient les amis de Viatcheslaf, et les premiers succès de ce prince durent lui faire espérer qu'il n'aurait point à se repentir d'avoir suivi leurs conseils. Non-seulement il reprit sans résistance tout ce que lui avait enlevé Vsévolod, mais il s'empara même de toute la Volhinie, et plaça un de ses parens dans la principauté de Volodimer. De si rapides conquêtes semblaient lui promettre celle de Kief; mais ses revers furent aussi prompts que ses succès, et, après avoir perdu tout ce qu'il venait de conquérir, il se vit

encore privé de la principauté de Tourof, où 1146.
le prince de Kief plaça l'un de ses fils.

Isiaslaf, victorieux, était dévoré d'inquiétudes. Les chaînes dont Igor était chargé, la garde nombreuse qui veillait autour de lui, l'horreur de son cachot et les murailles fortifiées du monastère où il était renfermé ne pouvaient rassurer son vainqueur. Il craignait toujours la vengeance de Sviatoslaf, frère de ce malheureux prince, et croyait ne pouvoir être tranquille qu'après l'avoir abattu.

Sviatoslaf avait en partage Novgorod-Séverski : une armée considérable, sous les ordres de plusieurs princes, y vint porter le ravage. Ne se croyant pas en état de résister à ces forces supérieures, il demanda la paix. On la lui offrit, mais à condition qu'il pro- Nicon.
mettrait d'abandonner son frère, et de n'entreprendre jamais de le rétablir, ni même de le délivrer. Indigné d'une telle proposition, Sviatoslaf s'écrie qu'il perdra plutôt la vie que d'y souscrire : refus généreux qui méritait d'être suivi d'un plus heureux succès. Mais le frère d'Igor, après avoir vu son palais réduit en cendres, ses bourgs livrés aux flammes, ses campagnes dévastées, et avoir défendu l'une après l'autre chacune de ses villes, fut enfin obligé de s'enfoncer dans les forêts.

1146. Il chercha un asile chez les Viatitches. S'il eût été pris, il était condamné d'avance à perdre la tête. Quel était son crime? d'avoir une grande offense à venger.

1147. Cependant Igor apprit, au fond de son cachot, les malheurs de son frère et la perte de toutes ses espérances. Le chagrin le conduisit aux portes du tombeau. Dans cette extrémité il fit demander à son tyran, le prince de Kief, la permission de prendre l'habit religieux. Isiaslaf envoya un évêque lui faire la couronne monacale. Le malheureux prince, rétabli de sa maladie, mais réduit à l'état de moine, fut tiré de sa prison et transféré dans un monastère de Kief.

Mais Sviatoslaf ne tarda point à reparaître, et n'eut pas plutôt repris l'une des villes qu'il avait perdues, que ce premier succès lui procura des amis, car on n'en a pas dans des circonstances désespérées. Ioury, oncle du prince régnant à Kief, et fils du Monomaque, Ioury, que les intérêts de sa maison devaient rendre ennemi de celle d'Oleg, entra surtout avec chaleur dans l'alliance des fils d'Oleg. Son objet n'était pas sans doute de rétablir les affaires d'un prince malheureux; mais il se promettait de profiter également ou des infortunes ou de la prospérité de ce prince, et de

se frayer à lui-même un chemin vers le prin- 1147.
cipal trône de la Russie. Sviatoslaf et Ioury, commandant chacun une armée séparée, prirent plusieurs villes sur Isiaslaf.

Renforcés par quelques troupes de Polovtsi, ils obligèrent par la crainte les princes de Tchernigof à trahir la cause du souverain de Kief, et à dissimuler leur inconstance involontaire pour mieux servir le parti qu'ils venaient d'embrasser. Isiaslaf apprend cette perfidie : il envoie des ordres dans les différentes parties de sa domination, et demande en même temps à son frère Vladimir, qu'il avait chargé en son absence de l'administration de Kief, des secours d'hommes et de chevaux.

Les habitans de Kief se livrent à l'indignation contre les ennemis de leur prince, et dans ce moment de zèle un d'entre eux s'écrie qu'en vain ils combattront pour leur souverain, tant qu'Igor verra le jour. A ces mots, l'ancienne haine du peuple se réveille, elle va jusqu'à la fureur : tous répètent d'une commune voix qu'il faut qu'Igor périsse. En vain le métropolite veut faire valoir l'ascendant que lui donne sur le peuple un ministère révéré ; en vain le prince Vladimir et les citoyens les plus respectables se jettent au milieu de cette populace effrénée, et tâchent de

1147. la retenir par la force de la persuasion et par celle de l'autorité; en vain les députés mêmes d'Isiaslaf menacent le peuple de la colère du souverain : ces furieux, incapables de rien entendre, ne reconnaissent plus la voix de leurs chefs, ni celle du premier ministre des autels. Ils courent au monastère où le malheureux Igor, tombé du trône, coulait ses jours dans la pénitence, dans la paix et dans l'obscurité, où son humiliation présente devait faire oublier son premier orgueil et ses anciens excès. Vladimir monte à cheval et part avec précipitation pour prévenir le crime. L'affluence du peuple qui remplit les rues arrête sa course; il est forcé de prendre un autre chemin, perd du temps, et les meurtriers le préviennent. Igor était aux autels où l'on célébrait la messe; ils oublient qu'il fut leur souverain, le prennent par les cheveux et le traînent jusqu'au portail. Alors arrive Vladimir; li entend les cris du prince infortuné, il le voit roulé dans la poussière, sous les mains qui le frappent : saisi d'horreur à ce spectacle, il oublie son propre danger, saute de cheval, écarte le peuple d'abord étonné, et couvre Igor de son manteau. Il lutte seul contre des furieux qui lui disputent leur victime : la rage du peuple s'accroît par la résistance. En attaquant, en défendant

Igor, en se l'arrachant tour-à-tour, on parvient jusqu'au palais de la mère du prince régnant. Un nouveau protecteur de l'infortuné se présente ; c'est un prince nommé *Mikhaïl* : réuni à Vladimir, il pousse Igor dans la cour du palais. Les assassins, qui se voient privés de leur victime, se jettent sur ses défenseurs. Vladimir leur échappe : ils entourent, ils osent frapper Mikhaïl, qui s'arrache de leurs mains, se jette dans le palais, en ferme les portes : le peuple les brise, voit Igor sur le vestibule, le saisit, le renverse, le traîne, le massacre. Leur fureur n'est point encore apaisée par sa mort : ils le tirent par les pieds, le traînent dans les rues, le dépouillent, font à son cadavre mille outrages, et l'abandonnent enfin dans un marché. 1147.

Vladimir alla lui-même enlever le corps du malheureux prince et le fit inhumer le lendemain. Le peuple assista à ses funérailles : ce même peuple, qui l'avait massacré dans sa fureur, versa des torrens de larmes et poussa des cris lamentables à son enterrement ; un orage, mêlé de tonnerre, survint pendant cette triste cérémonie, et les meurtriers regardèrent cet évènement naturel comme une preuve de la colère céleste.

Isiaslaf fut d'autant plus touché de ce

1147. meurtre qu'il pouvait lui attirer la haine irréconciliable des princes de la famille d'Igor, et des guerres interminables.

1148. Quoique Sviastoslaf ne négligeât point la vengeance de son frère, et qu'il conservât toujours des alliés fidèles dans les princes de Tchernigof, quoique ceux-ci joignissent souvent au courage l'adresse et l'art de surprendre l'ennemi, quoique le souverain de Souzdal continuât de leur envoyer des secours, et que les Polovtsi augmentassent encore les forces des ennemis d'Isiaslaf, ce prince conserva toujours sur eux l'avantage; ils furent enfin obligés de demander la paix. Elle sembla près de devenir générale : le prince de Kief, cherchant à gagner le frère du malheureux Igor, lui fit épouser sa nièce ; mais cette alliance ne fit oublier à Sviatoslaf ni le frère qu'il avait chéri, ni les maux que lui-même avait soufferts.

Le prince de Souzdal était bien éloigné de prévoir cette paix; il n'avait jamais fourni que de faibles secours aux ennemis de son neveu. Content de l'affaiblir par leur moyen, il ne voulait pas qu'eux-mêmes acquissent trop de puissance, ni qu'ils eussent des avantages assez décisifs pour terminer la guerre. Toujours attentif à se frayer un chemin vers le pre-

mier trône de la Russie, il voyait avec joie les 1148.
princes s'épuiser mutuellement et ne cherchait qu'à nourrir entre eux la division ; mais il osa rester encore l'ennemi d'Isiaslaf quand celui-ci eut soumis tous ses adversaires, et se crut assez fort pour le priver du fruit de tant de victoires.

Le prince de Kief voulut le prévenir et transporter dans les états de son ennemi le théâtre de la guerre. Secondé de ses frères, allié de Novgorod, il se voit à la tête d'une armée formidable. Ses premiers efforts sont des victoires ; il prend des villes, il fait un grand nombre de prisonniers ; mais, comme il avait commencé d'agir avant la fin de l'hiver, ses exploits furent arrêtés par la fonte des neiges, et ses succès n'eurent rien de décisif. Ni les hommes ni les chevaux ne pouvaient faire de mouvement sur la terre amollie, dans laquelle ils s'enfonçaient et dont ils ne se retiraient qu'avec peine. Ainsi la campagne finit avant le temps où elle aurait dû commencer, c'est-à-dire au printemps. Les princes alliés et les troupes se séparèrent, et toute cette grande entreprise se borna, comme il arrivait le plus souvent, à une excursion de barbares. On ne fit qu'irriter davantage le prince de Souzdal sans l'affaiblir, et bientôt après il eut encore à se plaindre d'une nouvelle offense.

1148. Dans la dernière guerre il avait envoyé son fils Rostislaf au secours de ses alléis; mais le prince de Kief, par des caresses, par le don de plusieurs villes, avait su l'attirer à son parti. Bientôt, sur quelques soupçons qu'on lui inspire, il ôte à Rostislaf les apanages qu'il lui avait accordés, lui fait enlever ses armes et tout ce qu'il possède, fait charger de fers ou transporter dans divers exils les boïards, les officiers, les domestiques de ce prince, le fait arrêter lui-même, et le renvoie à son père dans une simple barque, comme il eût pu bannir un criminel obscur.

1149. Cet affront augmente encore la haine d'Ioury, dont il aurait fallu ménager l'ambition. Il rassemble toutes ses troupes, est joint par deux Sviatoslaf, l'un frère du malheureux Igor, l'autre son neveu et fils de Vsévolod : il envoie demander des secours aux Polovtsi, et s'avance avec toutes ses forces réunies contre le prince de Kief.

On conseillait à celui-ci de rechercher la paix : il rejeta cet avis utile, et marcha contre le prince de Souzdal; la bataille se donna près de Péréiaslavle, et se fut Isiaslaf qui attaqua. Le jour touchait à sa fin, ce n'était pas le temps d'engager un combat; mais il prit pour une marque de crainte quelques mou-

vemens des ennemis. La défense fut aussi vive que l'attaque, et après une action sanglante, quoique de peu de durée, l'armée du grand-prince fut mise en déroute. Le vaincu repassa le Dnèpre, privé de toutes ses troupes, qui venaient d'être ou dispersées ou taillées en pièces. Il rentra dans Kief, non plus pour y exercer la puissance suprême, mais pour y reprendre ce qu'il avait de plus précieux, et conduisit sa femme et ses enfans à Volodimer, apanage qu'il venait d'accorder à son frère et qui devint son asile. 1149.

IOURY ou GEORGES I[er], VLADIMIROVITCH, DOLGOROUKI, ou LONGUE-MAIN,

POUR LA PREMIÈRE FOIS.

Cont. de Nest. Nicon. Kn. Stcherb.

RENVERSÉ du trône, Isiaslaf ne s'abandonna pas lui-même dans l'adversité. Beau-père du roi de Hongrie, beau-frère du roi de Pologne, il espéra recevoir de ces alliés des secours qu'il ne pouvait trouver dans ses propres forces : son espérance ne fut pas trompée; mais en vain les Hongrois et les Polonais vinrent embrasser sa défense; en vain s'avança-t-il

1149. avec eux jusqu'auprès de Tchernigof : ils se retirèrent lorsqu'ils virent Ioury se présenter en bon ordre, fortifié de l'alliance de Viatcheslaf, qui se faisait un devoir d'affermir son frère sur un trône que lui-même n'avait pu conserver. Isiaslaf fut obligé de suivre en frémissant ses timides amis, qui rejetaient eux-mêmes la honte de leur retraite sur sa timidité.

On le poursuit, on veut lui ôter toute ressource. Son frère Vladimir était dans la ville de Loutchesk, que nos géographes nomment *Luck;* il y est attaqué, et fait sortir un corps assez considérable à la rencontre des ennemis. On était à la portée du trait. André, fils d'Ioury, s'élance sur cette troupe, accompagné seulement de deux hommes, dont l'un périt bientôt à ses côtés. Il perce de sa lance tout ce qui lui résiste : elle se rompt, mais il a répandu tant d'effroi que cet accident n'est pas remarqué; il ne voit plus devant lui que des fuyards, et se précipite jusqu'à la portée des pierres qu'on lui lance du haut des murs. Cependant les ennemis s'aperçoivent qu'un seul homme les met en fuite : ils se retournent, rougissent de leur frayeur, et veulent venger leur honte dans le sang de celui qui l'a causée. Tous se jettent avec fureur sur un homme

seul et presque désarmé : son cheval est blessé 1149.
de deux flèches ; lui-même est près de recevoir le coup mortel ; mais il perce de son épée l'ennemi qui le menace, renverse tout ce qui s'oppose à son passage, et regagne les siens : là son cheval s'arrête et meurt. André le fit enterrer sur les bords de la Stir, voulant témoigner, même à un animal, la reconnaissance que ses services avaient méritée.

La ville de Loutchesk était près de se rendre, lorsqu'Isiaslaf envoya demander la paix. Les alliés d'Ioury son frère, ses amis, ses boïards, tous lui conseillèrent de poursuivre ses avantages, et de consommer la perte d'un ennemi suppliant qu'il tenait abattu. André seul, le courageux André, qui prodiguait volontiers son sang, mais qui respectait celui des autres, appuya la demande d'Isiaslaf, et fit entrer dans le cœur de son père des sentimens de paix. On convint que chacun resterait en possession de ce qu'il avait au moment du traité.

Ioury semblait devoir désormais posséder 1150.
tranquillement la première principauté de la Russie : il crut avoir trouvé un moyen plus sûr encore de la conserver. Instruit de l'amour des peuples pour son frère, le pacifique Viatcheslaf, qui n'avait dominé qu'un instant

1150. à Kief, il veut rappeler ce prince au trône, persuadé qu'il n'en aura pas moins lui-même toute l'autorité; par cette fausse modération il se flattait de dissiper la défiance que son caractère ambitieux inspirait aux princes ses
Nicon. parens; mais cet arrangement politique ne pouvait être goûté de ses fils, parce qu'il leur enlevait la plus belle portion de l'héritage de leur père. Ils lui firent d'abord des représentations accompagnées de prières, et n'ayant pu le fléchir, ils parvinrent à gagner sourdement les principaux boïards, qui déclarèrent à Ioury que ce n'était ni à Viatcheslaf, ni à Isiaslaf, mais à lui seul qu'ils voulaient se soumettre.

Ainsi Ioury régna seul à Kief, paraissant n'avoir accepté le trône que pour se rendre aux vœux des citoyens.

Mais les boïards ne lui avaient marqué de l'attachement que par crainte, ou peut-être y avait-il à Kief deux partis contraires, ou plutôt, en refusant de recevoir Viatcheslaf, avait-on voulu seulement éviter de faire partager à ce prince, qu'on chérissait, le traitement injurieux qu'on préparait à son frère. Quoi qu'il en soit, il se fait une convention secrète de rappeler Isiaslaf. On lui en donne avis, et, comme on n'a pas besoin de forces

quand on a pour soi la volonté des peuples, 1150.
il n'amène avec lui qu'une très-faible armée. Ioury, qui comptait peu sur l'amour de ses sujets, reconnut sa défaite même avant d'être attaqué, et se retira sans essayer de se défendre.

Mais, en cédant aux circonstances, il ne comptait pas abandonner Kief sans retour; ses ressources lui promettaient de n'être pas long-temps privé de cet objet de son ambition. Vladimirko, prince de Galitch, s'unit à lui : Isiaslaf vint à la rencontre de ces redoutables alliés. Déjà les deux armées n'étaient séparées que par une rivière étroite : elles commençaient à se lancer des traits, lorsque celle d'Isiaslaf, voyant la bonne contenance des troupes de Vladimirko, ne pensa plus qu'à la retraite. Les représentations ni la valeur du prince ne purent retenir les troupes effrayées; tout prit la fuite en désordre. Les ennemis, ne trouvant plus d'obstacle, passèrent la rivière, tombèrent sur les fuyards, en tuèrent et en firent prisonniers un grand nombre. Isiaslaf, vaincu sans combat, rentra le soir à Kief, et l'abandonna le lendemain dès le lever du soleil.

Les habitans, malgré leur attachement pour le prince fugitif, furent obligés de recevoir

1150. le vainqueur. Ioury sentait les obligations qu'il avait à Vladimirko; il le combla de présens et lui donna une marque encore plus sensible de sa reconnaissance en lui confiant son fils Mstislaf. Vladimirko prit toutes les villes qui appartenaient au prince détrôné; mais son bonheur l'abandonna devant Loutchesk, et pendant que le nouveau souverain de Kief faisait porter la désolation dans les états de ses ennemis, lui-même voyait dévaster les siens par les Polovtsi, dont il avait imploré le secours. Arrivés trop tard et ne trouvant plus d'ennemis à combattre, ils tournèrent leurs armes contre le prince qu'ils étaient venus défendre, et portèrent le ravage dans le territoire de Péréiaslavle; ce ne fut qu'en leur opposant des forces redoutables, sous les ordres du valeureux André, qu'on put les déterminer à la paix.

Isiaslaf comptait toujours sur l'amour de ses anciens sujets et ne perdait pas l'espérance de régner encore sur eux. Pour mieux connaître leurs sentimens et l'état de la ville, il feignit de désirer un accommodement et envoya des députés à son rival. Leur commission secrète était de sonder les dispositions des citoyens et de tout observer; mais ils parurent n'être venus que pour faire les plus

humbles propositions de paix. Ils offraient, 1150.
au nom de leur prince, de se contenter d'un faible apanage qu'ils indiquaient, et ils affectaient d'autant plus de modération qu'ils voulaient rendre plus odieux l'orgueil d'Ioury, qui prétendait que son ennemi ne conservât dans la Russie aucun domaine. Il répondit même, dit un historien, qu'il donnerait à Tatistchef.
Isiaslaf le même apanage que celui-ci avait donné au malheureux Igor. Les habitans de Kief, qui croyaient que les députés négociaient de bonne foi, furent indignés de la dureté d'Ioury et le haïrent davantage; mais ses plus dangereux ennemis étaient ceux qui, dissimulant leur haine, engageaient sans cesse dans de nouveaux plaisirs ce prince ami des voluptés, cherchaient, en flattant ses goûts, à le plonger chaque jour davantage dans la débauche, et entretenaient en même temps des correspondances réglées avec le rival de cet ambitieux amolli.

Tandis qu'Ioury se laissait énerver au milieu de ses sujets perfides, Isiaslaf continuait de lutter courageusement contre la fortune qui semblait le tenir abattu. Plusieurs citoyens de Kief l'avaient suivi dans l'adversité; il connaissait les sentimens de ceux qui étaient restés dans la ville, et une armée hongroise,

1150. composée de dix mille hommes, venait à son
Tatistchef. secours, conduite par le voiévode de Transylvanie. Ce fut avec ces forces qu'Isiaslaf marcha vers Kief, toujours poursuivi par le prince de Galitch, le brave Vladimirko, mais ayant toujours sur lui l'avantage de quelques marches. Cependant Ioury, tranquille dans sa capitale, ne pensait pas même que son rival fût en état de songer à rétablir sa fortune, lorsqu'il vit arriver son fils Boris, qui, saisi d'effroi à l'approche de l'armée ennemie, venait d'abandonner Bielgorod. Il n'était plus temps de rassembler des troupes, de songer à se défendre. Le frère même d'Ioury, le paisible Viatcheslaf, avait uni ses forces avec celles d'Isiaslaf et de ses alliés, et fortifiait les droits de ce prince de tous ceux qu'il avait lui-même. Ioury, dans sa fuite précipitée, abandonna des richesses considérables au vainqueur.

ISIASLAF II, 1150.

RÉTABLI.

Ce fut avec une joie extrême que les Kiéviens virent ensemble dans leurs murs Viatcheslaf et Isiaslaf, princes également chéris à des titres différens ; le premier aimé pour sa douceur et pour son équité, le second, à qui la même équité, la même douceur gagnaient le cœur des peuples, et qui par son courage se faisait respecter des ennemis. Le politique Isiaslaf sentit combien il s'affermirait sur le trône en s'y asseyant à côté de son oncle Viatcheslaf. Il le lui offrit tout entier ; mais ce prince, toujours incapable d'ambition, et qui depuis douze ans privé de la puissance suprême avait pris une longue habitude de la médiocrité, n'accepta la domination qu'en adoptant son neveu, lui confia tout le pouvoir et se contenta de partager avec lui le titre de prince de Kief. Isiaslaf, à qui cette union donnait une juste confiance, renvoya les troupes étrangères qui l'avaient aidé à remonter sur le trône.

Vladimirko l'avait toujours suivi de près ; Cont. de
mais le fruit qu'il retira de sa démarche fati- Nest. Nicon.

1150. gante fut d'être un des premiers à savoir le rétablissement de ce prince et la fuite d'Ioury. Dans le premier mouvement de sa colère il fit au prince André les plus vifs reproches sur la mauvaise conduite de son père, qui, tandis que son allié soutenait pour lui la fatigue des camps, se livrait tout entier aux femmes et aux plaisirs de la table, sans s'occuper du soin de ses états, ni des moyens de les conserver. Il reprit le chemin de Galitch, rançonnant les villes qui se trouvaient sur sa route. Ceux des habitans qui n'avaient pas d'argent étaient forcés de lui donner les joyaux de leurs femmes, qui ne consistaient alors qu'en boucles d'oreilles et en colliers d'or. Les Chroniques ne disent pas que les villes qu'il faisait ainsi contribuer appartinssent à des princes ennemis, et peut-être le souverain de Galitch était-il un guerrier brave, mais sauvage, qui se faisait dédommager de ses frais par les premiers qui pouvaient les lui payer. Les lois de la guerre ont été long-temps celles du brigandage.

1151. L'inquiète ambition d'Ioury ne permit point à son rival de s'endormir sur le trône, ni à lui-même de connaître le repos; mais en vain il fut secondé par des princes de la nation et par les Polovtsi; en vain il employa les ma-

nœuvres les plus habiles pour ce temps-là; en vain son fils André donna de nouvelles preuves d'une valeur qui tenait du prodige : les faits d'armes d'André augmentèrent sa gloire, sans être utiles à son père; celui-ci, malgré les stratagèmes les mieux ourdis, fut battu dans plusieurs batailles ruineuses et vit périr pour sa cause plusieurs des princes ses alliés, et les Polovtsi furent défaits et mis en fuite. Après tant de traverses, renfermé dans Péréiaslavle, assiégé, privé de tout espoir de secours, le prince de Souzdal fut heureux de pouvoir obtenir la paix; mais le jour même où il faisait serment d'en observer les conditions, où, baisant la croix, il prenait ce signe révéré à témoin de ses promesses, il envoyait solliciter le prince de Galitch à faire de nouveaux préparatifs contre Kief, et mendiait les funestes secours des Polovtsi. 1151.

Cette infidélité fut découverte et eut cependant quelque succès. Une armée de douze mille Hongrois, qui venait au secours d'Isiaslaf, fut avertie que Vladimirko tenait la campagne; mais elle ne s'en livra pas moins à une folle sécurité, se plongea dans l'ivresse, fut surprise et taillée en pièces. Le vainqueur profita de sa victoire pour ravager le domaine du prince de Kief. Tatistchef.

1152. Cette défaite fut bien vengée l'année suivante par Etienne, roi de Hongrie, qui, joint à Isiaslaf, battit Vladimirko [1]. Le prince vaincu put à peine se retirer à Pérémychle, ville abandonnée de ses habitans, qui s'étaient rendus à son armée. L'asile mal assuré de cette place dénuée de défenseurs ne semblait pas devoir le soustraire à la captivité; mais il parvint à gagner un évêque qui avait la confiance du roi de Hongrie; il acheta même la bienveillance de ce prince par de riches présens, et obtint la paix, malgré tout ce que put faire Isiaslaf pour s'y opposer. Le souverain de Galitch eût difficilement obtenu des conditions plus avantageuses s'il avait remporté la victoire : toutes les villes qu'il avait perdues lui furent restituées, et il ne lui en coûta que le vain serment de rester fidèle à l'alliance du prince de Kief.

Sa mort, qui arriva bientôt après, l'empêcha seule de se parjurer. Déjà Isiaslaf, instruit de ses perfides desseins, se disposait à les préve-

[1] Suivant Tatistchef, l'armée de Vladimirko était de 50,000 hommes, dont 20,000 Bulgares et Serbes soudoyés, et les armées combinées d'Etienne et d'Isiaslaf étaient égales ou peu inférieures. Serbes est le vrai nom de ceux que nous appelons *Serviens*, et leur pays se nomme *Serbie* : ils appartiennent à la race slavonne.

nir; il se laissa désarmer par la soumission 1152.
d'Iaroslaf, fils du prince défunt, qui demandait à trouver en lui un second père; mais, soit que ce jeune prince fût taché d'une perfidie héréditaire, soit que ses boïards abusassent de son âge pour le faire manquer à sa parole, il ne rendit pas les prises que son père avait faites: Isiaslaf fut obligé de le combattre. Il se 1153.
donna une bataille dans laquelle chacune des deux armées eut une aile victorieuse, et l'autre dispersée. Les deux partis, également vainqueurs et vaincus, restèrent sur le champ de bataille; mais pendant la nuit Isiaslaf, saisi d'une vaine terreur, se retira ou prit la fuite. Il emmena les boïards ennemis qui étaient tombés entre ses mains, et, pour n'être pas embarrassé dans sa retraite par la foule des prisonniers obscurs, il les fit massacrer. C'est un prince respecté, chéri, qui se souille de ce crime : tant il est vrai que dans les siècles d'ignorance et de barbarie les caractères même les plus heureux ne peuvent être exempts de toute férocité. Le grand-prince vit réparer la honte de sa défaite par son fils Mstislaf, qui détruisit presque entièrement l'armée du prince de Galitch.

Les entreprises continuelles d'Ioury et les 1154.
incursions des Polovtsi, ses alliés, obligèrent

1154. Isiaslaf d'avoir toujours les armes à la main jusqu'à sa mort, qui arriva en 1154. Il n'était âgé que de 58 ans. Il eut la consolation d'emporter au tombeau les regrets et l'amour de ses peuples.

ROSTISLAF MSTISLAVITCH.

Cont. de Nestor, Nicon, Kn. Stcherb.

Kief avait encore un souverain, puisque Viatcheslaf vivait, puisqu'il portait le titre de grand-prince ; mais il se contentait du titre, ou du moins il ne faisait que donner de sages conseils, et voulait qu'un autre prince, plus ferme, plus actif et plus guerrier, fût chargé de l'exécution. Il avait près de lui Mstislaf, fils du dernier prince ; mais l'un n'eut pas même l'idée de s'asseoir sur le trône, ni l'autre celle de l'y placer, tant était regardé comme sacré l'usage qui adjugeait la succession, non pas au fils du souverain, mais à son frère ou au prince le plus âgé de la maison régnante. A ce dernier titre, Ioury devait être rappelé ; mais on a pu remarquer à l'avènement du Monomaque, à celui d'Isiaslaf, que la loi fondamentale n'était pas inviolablement suivie. Le peu d'amour des peuples pour le prince Ioury fut sans doute ce qui lui donna l'exclusion.

Quoi qu'il en soit, Viatcheslaf, négligeant les

droits de son frère, appela au trône Rostislaf 1154.
son neveu, frère du dernier souverain, et lui-même prince de Smolensk; mais l'infortuné Rostislaf sembla ne prendre en main les rênes de l'état que pour connaître les sollicitudes de la puissance suprême.

De deux frères, princes de Tchernigof, il ne restait qu'Isiaslaf; on le rendit suspect au nouveau souverain de Kief, qui, le regardant comme son ennemi, ne voulut pas lui laisser le temps de rassembler ses forces et de se faire des alliés. D'ailleurs, s'attendant à être bientôt attaqué par Ioury, il craignait que le prince Tchernigof ne saisît ce moment pour le combattre avec avantage. Il se mit en campagne avec une troupe assez faible de Kiévliens et de Turcs, et le lendemain de son départ il reçut la nouvelle de la mort subite de Viatcheslaf. Cet évènement, qui le rendait seul souverain de Kief, au lieu d'augmenter sa puissance, y portait le plus funeste coup. Viatcheslaf ne prêtait que son nom, mais c'était un nom cher au peuple. Privé d'un appui si frêle en apparence, Rostislaf ne fit plus que chanceler sur le trône et en fut bientôt renversé.

Dès qu'il eut appris la mort de son oncle, il retourna lui rendre les derniers honneurs, et, quitte de ces tristes devoirs, il prit conseil des

1154. grands sur la conduite qu'il devait tenir avec Isiaslaf. Les plus sages de ses boïards se déclaraient pour la paix, et soutenaient qu'on n'avait aucune raison de la rompre, puisqu'on n'avait pas acquis de preuves sur les mauvaises intentions qu'on supposait au prince de Tchernigof; mais Rostislaf, qui n'avait sans doute assemblé le conseil que pour y voir applaudir ses projets, et qui pensait que le moyen le plus sûr de s'affermir sur le trône était d'en imposer par des victoires, se déclara pour la guerre, d'autant plus assuré d'abattre son ennemi qu'il comptait le trouver sans défense. Ce fut avec cette sécurité qu'il se remit en campagne; mais quand, à la vue de l'armée ennemie, il put reconnaître les forces supérieures d'Isiaslaf, secondé par les Polovtsi, il se repentit d'avoir rejeté l'avis de ses boïards, et ne pensa plus qu'à rechercher la paix : ses premières offres furent de sacrifier ses alliés. Ceux-ci, informés de cette perfidie, l'abandonnèrent; livré à ses propres forces, il ne lui resta plus d'espérance de traiter avec avantage. Il crut même ne pouvoir assurer sa liberté que par la fuite, et, bien plus occupé du soin d'éviter des fers que de celui de conserver le trône, il ne se rendit à Kief que pour y prendre son épouse; heureux lorsqu'Ioury

fut peu de temps après rentré dans cette ville, 1154.
de pouvoir traiter avec lui et de conserver la
principauté de Smolensk.

ISIASLAF III, DAVIDOVITCH.

Quoique Isiaslaf, fils de David et petit-fils d'Oleg, eût à faire valoir les droits de la branche aînée dépossédée par le Monomaque, il est douteux qu'il ait eu l'ambition de posséder la souveraineté de Kief. Peut-être même n'avait-il pas eu dessein d'attaquer Rostislaf; mais lorsqu'il l'eut vaincu, les Kiévliens, abandonnés de leur souverain, près d'être attaqués par le vainqueur et de voir leurs domaines ravagés par ses alliés les Polovtsi, l'invitèrent eux-mêmes à régner sur eux. Il entra dans la ville, surpris de s'en trouver le maître; et, pour satisfaire les Polovtsi, il livra Péréiaslavle à leur discrétion. Là ces barbares assouvirent leurs deux passions dominantes, celle de piller et celle de détruire.

Cependant le prince de Tchernigof n'eut pas lieu de se féliciter long-temps de son bonheur inattendu. Ioury apprend la mort d'Isiaslaf Mstislavitch; ardent à profiter de l'occasion, il prend les armes et se met en

1154. marche pour venir attaquer la principauté de Kief. Il installe en passant à Novgorod l'un de ses fils, que le peuple lui avait demandé pour souverain. Isiaslaf, à son approche, lui envoya représenter qu'il se trouvait en possession d'une souveraineté qu'il n'avait pas recherchée, qu'il était prêt à remettre, et qu'il n'avait reçue qu'à la prière du peuple. Comme il était plus utile à son concurrent de recevoir ses excuses que d'avoir à le combattre, il ne fut point traité comme ennemi. Il consentit à retourner modestement dans sa principauté de Tchernigof, dont Ioury s'était déjà rendu maître, et qui lui fut restituée.

IOURY VLADIMIROVITCH DOLGOROUKI,

POUR LA SECONDE FOIS.

Ainsi Ioury, à l'âge de soixante-trois ans, obtint l'objet de ses désirs; mais le prix qu'il recevait de son ambition ne valait pas le sang qu'il avait fait répandre. Malheureux ! qui déchira, qui ruina sa patrie pour avoir le plaisir de la gouverner sur le bord de son tombeau, et de posséder un trône tellement ébranlé, que ses successeurs craignirent ou dédaignèrent de s'y asseoir !

Quoique nous l'ayons vu souvent allié des 1154.
Polovtsi, il ne faut pas croire qu'ils en aient eu pour lui plus de ménagement. Ils tombèrent sur l'apanage qu'il venait de donner à l'un de ses fils, nommé *Vassilei*, et, ne trouvant aucune opposition, ils pillèrent, massacrèrent, mirent le feu partout et se chargèrent de butin. Enivrés de succès, aveuglés sur les périls, et trop légèrement persuadés qu'ils ne trouveraient pas plus d'obstacle à leur retour qu'ils n'en avaient rencontré dans leur incursion, ils se livrèrent à la plus imprudente sécurité. Les Russes, unis aux Bérendiens, peuple barbare peu connu, tombèrent sur eux pendant qu'ils étaient plongés dans le plus profond sommeil: il n'y eut point de combat; les agresseurs n'eurent que la peine de tuer et de poursuivre les fuyards.

Mais cette défaite des Polovtsi, loin de les 1155.
intimider, ne fit que les exciter davantage à retomber l'année suivante sur la Russie: ils avaient à se venger et à réparer une mauvaise année dans laquelle ils n'avaient pas recueilli de butin. Ioury marcha contre eux en personne; mais, quand les deux armées se trouvèrent en présence, elles marquèrent également peu d'envie de combattre. Ioury, vainqueur, pouvait chasser pour quelque

1155. temps les brigands hors de la Russie; mais, s'il était vaincu, plusieurs princes marchanderaient contre lui-même le secours des brigands victorieux. Les Polovtsi, qui de leur côté avaient plusieurs fois éprouvé la valeur des Russes, trouvaient trop incertain le prix de leurs fatigues lorsqu'il dépendait du succès d'une bataille. Ioury leur offrit des présens, et ils préférèrent le gain qui leur semblait le plus assuré. Quel aveuglement de croire qu'on les désarmerait en les payant de leur audace! Ioury était à peine retiré qu'ils ravagèrent les environs de Péréiaslavle, et emportèrent à-la-fois dans leur pays et les tributs et le produit de leur brigandage.

Ce prince avait acheté le trône de Kief par bien des travaux et bien des guerres : il le posséda sans être plus tranquille, et combattit toujours, soit pour le conserver, soit pour se faire rendre hommage par les autres souverains de la Russie, soit pour repousser les attaques fréquentes des peuples brigands.

1156. D'ailleurs, incapable de repos, il ne savait profiter de la paix que pour se disposer à de nouvelles guerres. Au milieu de ses travaux il apprend que les Novgorodiens se sont révoltés et ont chassé Mstislaf son fils, qu'ils avaient reconnu pour leur prince. Il se prépa-

rait à le venger et à soumettre Novgorod, 1157.
lorsque la mort vint mettre fin à une vie passée toute entière dans cette agitation qui fait le juste supplice des ambitieux, le malheur de leurs voisins, la misère de leurs peuples.

Ioury aimait les femmes, la table, tous les Nicon. Tatischef.
plaisirs. Plus inquiet qu'occupé, livré bien plus à ses voluptés qu'à l'administration de l'état, aux travaux de la guerre, sans cesse il formait de nouveaux desseins, et se reposait de l'exécution sur ses grands et ses favoris. Son ambition lui fit entreprendre un grand nombre de guerres; mais il les soutint moins par lui-même que par les talens et la valeur de ses fils et des princes ses alliés. Renversé trois fois du trône de Kief, il dut attribuer ce malheur à son indolence. Des favoris, qu'il avait amenés avec lui de sa principauté de Souzdal, et un ramas d'aventuriers qui cherchaient fortune à leur suite, foulaient à leur gré les citoyens de la capitale, les pillaient, les outrageaient, leur enlevaient leurs femmes et leurs filles, et ne les leur rendaient qu'après avoir assouvi leurs appétits brutaux: aussi la haine des Kiévliens contre Ioury, trop long-temps contenue par la crainte, éclata dès le jour même de sa mort. Ses palais, celui de son fils Vasilko furent mis au pillage, et

1157. tous les citoyens de Souzdal qui se trouvaient à Kief ou dans le domaine furent impitoyablement massacrés. Traités long-temps par eux comme des ennemis, les Russes de Kief ne les reconnurent plus pour leurs concitoyens, ne virent en eux que de féroces oppresseurs, et cherchèrent à venger dans leur sang tous les maux qu'ils en avaient soufferts.

Ioury ne fut pas un prince vertueux, il eut même des vices; mais il eut aussi de grandes qualités, et les Russes le mettent au nombre de leurs plus grands princes. Sa politique, qui lui fit mettre à profit, pour ses intérêts, les dissensions des princes ses parens, ne pouvait porter atteinte à sa réputation dans un siècle d'ignorance et de barbarie, où l'on mettait l'astuce au nombre des vertus qui conviennent à un souverain.

Les villes qu'il bâtit sont des monumens qui perpétuent sa gloire. Il y appela des Bulgares, des Hongrois et d'autres peuples voisins, qui vinrent s'y établir et augmentèrent la population et les ressources de la Russie. On compte parmi ces villes Iourief-Polskoi, Péréiaslavle sur le lac Klechnin, Kostroma, Iaroslavle, et Volodimer sur la Kliazma, qui devint bientôt et resta long-temps la capitale

de l'empire. Enfin ce fut lui qui jeta les fondemens de Moskou. 1157.

Si l'on en croit quelques historiens, l'administrateur Oleg, lorsqu'il s'avança vers Kief pour s'en emparer, traversa le pays où la Moskva réunit ses eaux à celles de l'Iaouza et de la Néglinna. La situation de cette contrée lui plut, et il y bâtit une petite ville, à laquelle il donna le nom de la principale rivière qui l'arrosait. A supposer que cette ville ait existé, il n'en restait plus, dans le temps dont nous parlons, qu'un simple hameau, qui appartenait à un riche particulier, nommé *Stépan-Ivanovitch-Koutchko*. Fier de sa fortune et de l'étendue de ses domaines, cet homme s'égalait en quelque sorte aux princes de Russie. Ioury, allant voir son fils André, qui s'était établi à Volodimer, passa sur les terres de cet orgueilleux sujet. Loin de rendre à son prince le respect qui lui était dû, ce riche insolent osa le braver, et ne craignit pas de lui adresser des paroles outrageantes. Le souverain, offensé, abusa de sa puissance pour le condamner à mort et confisquer ses biens : charmé de l'aspect de ce domaine, qui était sans doute le plus grand crime du malheureux Koutchko, il fit entourer d'une enceinte de bois la partie qui se trouve au Kniaz Stcherbatof.

1157. confluent de la Néglinna et de la Moskva, et peupla cette ville naissante des hommes qui se trouvaient déjà dans les fermes de Koutchko, et de colons qu'il tira de Volodimer.

Un schisme affligéa la Russie sous le règne de ce prince. Depuis qu'elle avait embrassé le christianisme, ses métropolites avaient été sacrés par le patriarche de Constantinople. Il est vrai qu'Iaroslaf, étant en guerre avec l'empereur grec, avait fait élire et sacrer par ses évêques Hilarion, un de ses sujets; mais, dès que la paix fut conclue, ce métropolite envoya faire ses soumissions au patriarche, qui voulut bien confirmer son élection.

On eut encore des Grecs pour métropolites, jusqu'à l'année 1147, où, par ordre d'Isiaslaf, les évêques de Tchernigof, de Belgorod, de Péréiaslavle, d'Iourief, de Volodimer et de Smolensk élurent et sacrèrent un moine russe, nommé *Clément*, qui fut le quatorzième métropolite. Comme il n'y avait point alors de patriarche à Constantinople, et qu'il paraissait nécessaire de donner un chef à l'église russe, on aurait dû sans doute excuser ce que cette élection avait de contraire à l'usage. Cependant Niphon, évêque de Novgorod, ne voulut point communiquer avec Clément, regardant son élection et son

sacre comme également irréguliers. Cette opposition de l'évêque de Novgorod aux volontés du souverain et son opiniâtreté lui attirèrent la disgrace du prince, et le firent priver de son évêché. 1157.

Cependant le siège patriarcal de Constantinople fut rempli, vers 1156, par un nommé *Lucas*, qui sacra métropolite de Kief un certain Constantin. Celui-ci n'est pas plutôt arrivé en Russie qu'il assemble un concile, dépossède Clément, comme promu d'une manière illégale, et dépose tous les prélats à qui ce Clément avait imposé les mains; mais, quatre ans après, voyant que ce schisme répandait la dissension parmi les princes, que les uns voulaient lui conserver sa place, d'autres rétablir Clément, et d'autres enfin demander au patriarche un nouveau métropolite, il se démit de son pontificat, se contenta de vivre obscurément dans un monastère de Tchernigof, et par ce rare désintéressement il rendit la paix à l'église russe.

1157. ANDRÉ Ier, IOURIÉVITCH BOGOLIOUBSKI.

IL ÉTABLIT LE SIÈGE DE LA DOMINATION A VOLODIMER.

Lorsqu'Ioury mourut, ce même Isiaslaf, prince de Tchernigof, qui lui avait abandonné la principauté de Kief après l'avoir possédée quelques jours, venait lui faire la guerre et était déjà près de cette ville. Excité par l'occasion, et même invité par les citoyens, il en prit possession quatre jours après la mort du dernier prince; mais son ambition fut plutôt trompée que satisfaite; ce trône sur lequel il montait n'était déjà plus le premier trône de la Russie.

Cont. de Nestor, Nicon.

Kief, située dans un climat favorisé de la nature, où, malgré la rigueur des hivers, on voit l'été récompenser ou même prévenir les travaux des agriculteurs, est arrosée par le Borysthène, dont le Russe audacieux bravait autrefois les cataractes pour descendre à Constantinople; ces avantages engagèrent les grands-princes à choisir cette ville pour leur résidence; mais des inconvéniens qu'ils avaient ou méprisés ou peu connus devaient entraîner la ruine de cette capitale. De tout temps le

midi de la Russie, cette contrée que la nature 1157.
voulut en vain rendre délicieuse, fut occupée par des peuples barbares, qui jouissaient de ses charmes sans les sentir. Ces peuples, livrés au brigandage, Petchénègues, Khozars, Turcs, Polovtsi et tant d'autres, faisaient peu d'excursions dont Kief ou les régions d'alentour ne fussent les premiers théâtres, et les dévastaient à-peu-près également, soit qu'ils y entrassent comme ennemis, ou qu'on les appelât comme alliés. Elles étaient encore exposées aux armes des Hongrois, des Lithuaniens, des Polonais. D'ailleurs Kief, le centre de l'ambition de tous les princes apanagés, dès qu'ils possédaient assez de force pour être ambitieux, était l'objet de tous leurs efforts et le but de tous leurs coups : c'était contre elle qu'ils provoquaient, qu'ils imploraient les armes des étrangers; c'était elle qu'ils voulaient posséder et qu'ils semblaient vouloir détruire : elle était la cause, le terme et la victime de leurs guerres interminables, qui attiraient dans la patrie des barbares avides de butin, et non moins ardens à la destruction qu'au pillage; comme si le premier vœu de l'homme féroce était d'anéantir tout ce qu'il ne peut posséder!

Ces malheurs, qui croissaient chaque jour et qui chaque jour affaiblissaient la domination

1157. de Kief, en avaient rendu le séjour odieux au prince André, fils aîné du dernier souverain. L'usage l'appelait à lui succéder, parce qu'il n'avait pas d'oncle paternel. Non moins ami de la tranquillité que rempli de valeur, il avait plusieurs fois inutilement demandé à son père la permission de quitter ce pays malheureux, où venaient crever tous les orages formés par la politique et l'ambition. Las enfin des délais d'Ioury, plus las encore du spectacle des plaisirs grossiers et des sales débauches où ce prince se plongeait, il fit en secret ses préparatifs; et, craignant de se rendre suspect en se retirant à Souzdal, capitale du patrimoine de son père, il se fit construire un palais à Volodimer, sur le Kliazma.

Là, sous la dépendance du grand-prince, il gouvernait également les habitans de Souzdal et ceux de Volodimer, et, pendant que la discorde continuait d'embraser le midi, il leur faisait goûter les douceurs de la paix. A la mort d'Ioury, ils le choisirent d'un libre accord pour leur souverain indépendant et absolu. Alors la souveraineté de Souzdal s'étendait sur Volodimer, Rostof et Moskou, et d'un côté, touchant à la domination de Kief, elle n'était terminée de l'autre que par celle des Grands-Bulgares : cette vaste étendue de pays

était couverte d'un peuple nombreux. La do- 1157.
mination de Kief, dès-lors moins puissante et moins vaste, continua de s'affaiblir par les fréquens changemens de règne, par les guerres intestines, par les incursions des Polovtsi, et la ville cessa d'être regardée comme la capitale de l'état.

Les forces du grand-prince de Volodimer s'accroissaient de plus en plus dans la paix, et devenaient d'autant plus redoutables qu'il en faisait moins légèrement usage. Ce ne fut pas à faire plier sous le joug les princes de son sang qu'il crut devoir d'abord les employer,
mais à réprimer les entreprises de voisins in- 1164.
quiets, qui menaçaient d'opprimer sa patrie. Ces voisins étaient les Grands-Bulgares, anciens habitans du pays situé entre le Don et l'Iaïk. Les peuples d'origine slavonne se plaisaient à croire que les Bulgares étaient Slaves; mais il est plus vraisemblable qu'ils avaient une même origine que les Kotragors ou Koutourgars, avec lesquels ils sont souvent confondus; ils étaient plutôt de race hunique que slavonne, et leur langue devait avoir plus de rapport à celle des Huns ou des Hongrois qu'à celle des Slaves. Aussi ne paraît-il pas que les Huns aient exercé d'hostilités contre les Bulgares.

1164. Ce qui a fait regarder ceux-ci comme des Slaves, c'est que, en s'établissant sur les bords du Danube, dans la Mésie, qu'on appelle à présent *la Bulgarie*, ils y portèrent la langue slavonne; mais on peut croire que, lorsqu'au sixième siècle ils se répandirent le long du Danube, il se trouvait entre eux des peuples d'origine slavonne : peut-être même la plus grande partie des émigrans étaient-ils des Slaves, qui, conduits par des Bulgares, passèrent pour être de la même nation que leurs chefs, et perdirent dans ces nouvelles contrées le nom qui leur était propre pour prendre celui de leurs conducteurs. On sent alors pourquoi les Bulgares du Danube parlent la langue slavonne; c'est qu'en effet ils sont la plupart Slaves d'origine.

Les habitans de la petite Bulgarie, qui vivent depuis plusieurs siècles sous la dépendance des mahométans, sont fidèles à la religion chrétienne du rit grec : ceux de la grande Bulgarie, qui étaient indépendans, professaient le mahométisme, au moins dès le temps de Vladimir-le-Grand, au dixième siècle.

Leurs principales villes étaient Briakimof, dont la situation même est inconnue, et Bolgari à dix-huit lieues de Kazan. On voit encore dans les ruines de Bolgari des vestiges

de bâtimens de pierres, des restes de tours, 1164.
des tombeaux dégradés, des inscriptions sépulcrales, dont une, en langue arménienne, est du sixième siècle; mais le plus grand nombre est en langue arabe, et la plus ancienne de ces dernières est du treizième siècle.

Les Grands-Bulgares ne devaient pas être regardés comme entièrement plongés dans la barbarie, puisqu'ils étaient encore plus adonnés au commerce qu'au métier des armes. Le Volga et la mer Caspienne leur ouvraient le chemin de la Perse, de la Boukharie et de l'Inde; le voisinage du Don et de la mer Noire leur procurait un négoce facile avec la Grèce et l'Italie : ils cultivaient la terre, ils avaient des manufactures. Plusieurs objets de commerce portent encore à présent leur nom chez les Turcs et chez les Boukhares.

Les Russes avaient de tout temps conçu pour eux une haine implacable, soit que cette haine fût fondée sur le souvenir d'anciennes offenses, soit qu'elle dût être naturelle à deux nations voisines, dont les intérêts se croisaient souvent et qui devaient se redouter sans cesse. Les Bulgares, en s'étendant de plus en plus, se trouvaient voisins de la principauté de Souzdal et de celle de Rostof, et semblaient menacer les états du grand-prince. André sentit

1164. qu'il fallait abaisser leur puissance ou trembler pour la sienne, et porta la guerre dans leur pays avec Iaroslaf son frère et son fils Isiaslaf. La supériorité de ses forces, le bon ordre de son armée, le courage de ses soldats lui procurèrent constamment la victoire. Dans une bataille, le prince ennemi put à peine se sauver très-mal accompagné, laissant sur la place le plus grand nombre de ses soldats. Trois villes furent réduites en cendres, et Briakimof, la capitale, devint la conquête des Russes. Alors dans le pays même des vaincus furent élevées des villes qui les tenaient en respect, ainsi que leurs sujets ou leurs alliés, Mordvas, Tchérénisses ou Tchouvaches.

Ritchkof topogr. Orembourg.

Nicon, Kn. Stcherb.

Ainsi s'accroissait la domination de Volodimer, et cependant la malheureuse Kief présentait une scène de trouble et de désastre. Nous avons vu qu'elle était gouvernée par Isiaslaf, fils de David. Il fut appelé en 1158 par quelques habitans de Galitch, mécontens de leur prince Iaroslaf, homme d'une sévère équité, et eut le malheur d'écouter les offres de ces rebelles. Ils eurent l'art de lui montrer les plus grandes facilités dans une entreprise contre leur souverain, et piquèrent son ambition pour l'engager dans une guerre injuste

qu'il couvrit en vain de prétextes spécieux. 1164.
Le grand nombre de combattans qu'il réunit sous ses ordres semblaient lui promettre un heureux succès; vingt mille Polovtsi vinrent se ranger sous ses étendards; il joignait aux troupes de Kief celles de sa principauté héréditaire de Tchernigof : des Turcs, des Bérendiens, sans donner plus de force à son armée, lui prêtaient au moins une apparence plus redoutable; mais ces derniers furent gagnés par son ennemi. Cependant le parti du prince de Kief ne paraissait pas encore abattu par cette défection, et l'on s'apercevait à peine que son armée fût diminuée; mais elle fut défaite et ruinée dans une sanglante bataille. De nouveaux secours qui arrivèrent au vaincu ne purent lui rendre le courage; il fuit plutôt qu'il ne se retira, et, sans oser même rentrer dans Kief, il envoya dire à son épouse de quitter au plus tôt cette ville.

La principauté de Kief fut offerte à Mstislaf, le principal allié du vainqueur; mais, obéissant à la coutume, il la remit à son oncle Rostislaf-Mstislavitch, prince de Smolensk, qui l'avait déjà possédée avec Viatcheslaf. On le vit cependant bientôt après, peu satisfait sans doute de l'administration de son oncle, lui ôter cette souveraineté qu'il semblait ne

1164. lui avoir donnée que comme une sorte de bénéfice, et s'en remettre lui-même en possession.

Mais Kief n'offre plus qu'un tableau mouvant, dont les changemens rapides fatiguent l'œil qui, voulant inutilement les suivre, se trouble, est ébloui et confond tous les objets. On revoit, sans qu'on sache comment, en 1160 le même Rostislaf encore une fois souverain de Kief: il y est assiégé par Isiaslaf-Davidovitch, qui semble ne vouloir pas renoncer à l'honneur de briller de temps en temps sur cette scène inconstante et bizarre. Les habitans se défendent jusqu'à la dernière extrémité; leur courage était animé par leur amour pour Rostislaf; mais il est enfin obligé d'abandonner une ville dans laquelle ses ennemis entrent de toutes parts, tenant en main les torches et le fer. Il se retire à Belgorod, et dans l'instant où il lui arrive de puissans secours il se voit assiégé par le nouveau prince de Kief; celui-ci, contraint de fuir à son tour et vivement poursuivi, donne une bataille, la perd, et, tout couvert de blessures, périt dans la déroute. C'était encore Mstislaf qui était venu avec d'autres princes secourir son oncle; il le replace sur le trône glissant dont il était tant de fois tombé, et retourne lui-même dans

ses états, dont la capitale était Volodimer 1164.
dans la Volhinie.

Il y avait des Polovtsi dans l'armée d'Isiaslaf lorsqu'il entreprit ce siège de Belgorod, où nous venons de lui voir perdre la vie. Ennuyés ensuite de n'être pas appelés de nouveau par l'imprudence des princes, ils firent, de leur propre mouvement, dans la Russie, une incursion qui leur fut d'abord avantageuse, et qui finit par leur être fatale; mais les pertes qu'ils y firent ne les empêchèrent pas de reparaître peu de temps après. C'était à qui rechercherait ces redoutables ennemis : le prince de Kief, pour se procurer une alliance imposante, ne rougit pas de demander en mariage, pour son fils Rourik, la fille de Belkoun, leur prince.

Malgré leur union avec le souverain de Rief, ils n'en infestaient pas moins les bords du Dnèpre, et dépouillaient les Russes qui allaient négocier dans la Grèce. Ce même Rostislaf, qui avait admis une de leurs princesses dans sa famille, assembla en 1166 une diète d'un grand nombre de princes pour concerter les moyens d'arrêter ces brigandages, et même, pour y remédier sans délai, ces princes avaient amené avec eux des troupes; mais elles n'agi-

1164. rent pas, et l'on se sépara lorsque les marchands furent revenus de Constantinople. Cependant une partie des princes accompagna Rostislaf à Novgorod. L'objet de ce voyage était sans doute de s'assurer davantage de la fidélité des habitans envers son fils, et ils n'hésitèrent pas de la confirmer par de nouveaux sermens: faibles liens, qu'ils avaient trop contracté l'habitude de rompre. Rostislaf tomba malade lorsqu'il retournait à Kief; et, se sentant en danger, il eut la faiblesse de demander la tonsure monacale; mais un moine, nommé *Siméon*, eut le bon sens de s'élever contre cet acte de superstition, que nous verrons bientôt se convertir en usage et devenir un devoir: « C'est
Nicon. » Dieu lui-même, dit-il à Rostislaf, qui vous a » fait prince; c'est lui qui a voulu vous établir pour rendre la justice à vos sujets, les » gouverner, les conduire, pour mener une » vie utile et agissante, et non pour vous renfermer dans la solitude d'un cloître. Sera-ce » donc en vous une vertu de résister aux desseins de Dieu sur vous, de vous soustraire » aux devoirs qu'il vous impose, et de manquer à ce que vous devez aux hommes qu'il » vous a confiés »? Ainsi le prince, sans s'avilir en changeant sa couronne contre la robe de Basile, emporta au tombeau les regrets de son

peuple, dont il avait toujours eu la tendresse 1164.
et l'estime.

Par cette mort Mstislaf-Isiaslavitch, souverain de Volodimer en Volhinie, fut appelé au trône de Kief, comme le plus âgé des princes de son sang.

Les mêmes princes qui venaient de l'élire et de reconnaître unanimement ses droits, se repentant d'une disposition contraire à leurs intérêts, forment aussitôt le projet de partager entre eux cette domination qu'ils avaient eu l'équité de lui adjuger. Ainsi Mstislaf s'approcha de Kief, moins en souverain légitime qui vient prendre possession d'un trône qui lui appartient qu'en conquérant qui cherche des états à main armée. Ceux qui avaient entrepris de lui disputer son héritage avaient mal connu leurs forces; ils firent peu de résistance, et ce fut moins par nécessité que pour mettre plutôt fin à la guerre qu'il accorda, par le traité de paix, quelques portions du domaine de Kief à ces mêmes princes qui se l'étaient si indiscrètement partagé entre eux.

Mais il faut abandonner ici les contrées méridionales de la Russie pour nous transporter quelque temps vers le nord, d'où la suite des évènemens nous ramenera d'elle-même au midi.

1164. Novgorod, long-temps agitée par sa propre inconstance et par les mutations de souverains, vit son domaine attaqué par une puissance voisine. Erik, roi de Suède, qui a été mis au rang des saints, avait conquis la Finlande. Il est vraisemblable qu'il joignait l'ambition à la piété; mais ses historiens prétendent qu'il n'entreprit cette conquête que pour éclairer les malheureux Finnois ensevelis alors dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ce prince, qui régnait sur une nation féroce, fut massacré. Charles VII lui succéda, et ce fut sous son règne que les Suédois, maîtres de la Finlande, et confinant aux limites de la Russie, firent sur cinquante grandes barques une descente à Ladoga. Les habitans furent obligés de se ruiner eux-mêmes pour nuire à leurs ennemis, et mirent partout le feu aux environs de leur ville. Peu capables de faire une longue résistance, ils envoyèrent demander du secours à Novgorod, et en obtinrent; les Suédois, chassés, poursuivis, perdirent quarante-trois de leurs barques, et les sept autres ne purent échapper qu'avec beaucoup de peine.

Stcherbatof.

Mais cet avantage passager ne pouvait rassurer entièrement les citoyens de Novgorod. Le sort inconstant des armes venait de les

favoriser contre les Suédois; mais le voisinage 1164.
de ce peuple pouvait tôt ou tard leur devenir funeste, et les querelles interminables des princes russes ne permettaient pas à la république de compter sur leur appui. Le commerce considérable que depuis long-temps elle faisait sur la mer Baltique avec ses propres vaisseaux lui avait déjà procuré des liaisons avec les villes anséatiques; elle se fit comprendre dans l'alliance que ces villes formaient alors entre elles. Ces cités commerçantes avaient besoin de divers objets qu'elles ne pouvaient tirer que de la Russie, et ce n'était pas seulement des productions de cette contrée déjà si étendue, mais encore des marchandises des Indes. Elles étaient apportées à Astrakhan par la Boukharie, et chargées sur le Volga, d'où, remontant d'autres rivières, elles arrivaient à Novgorod. C'était donc pour les villes de l'Anse une liaison fort intéressante que celle de cette cité marchande, et celle-ci trouvait dans son alliance avec les villes commerçantes d'Allemagne des avantages bien plus solides que dans celle des souverains divisés de la Russie.

Scherer, Histoire du comm. de Russie.

Mais elle venait à peine de rendre sa domination plus respectable et son commerce plus florissant et plus étendu par une victoire et

1164. par une alliance également utiles, qu'elle éprouva les maux qui accompagnent les dissensions intérieures.

Les Novgorodiens s'étaient engagés, par les sermens les plus sacrés faits entre les mains du prince de Smolensk, à ne jamais reconnaître d'autre souverain que Sviatoslaf son fils, tant que le ciel voudrait le leur conser-
1167. ver. Cependant ce même Sviatoslaf, à qui ses sujets venaient de témoigner tant d'attachement, quitte brusquement Novgorod et se retire à Véliki-Louki, d'où il fait dire aux Novgorodiens qu'il ne veut plus les gouverner. On ignore le sujet de son mécontente-
Tatistchef. ment : un seul historien raconte que les habitans, assemblés en tumulte, avaient pris la résolution d'arrêter le prince et qu'il en avait été averti. Quoi qu'il en soit, la menace qu'il leur fit faire de ne les plus gouverner était puérile, et n'eut pas l'effet qu'il s'en était promis. Loin de vouloir le rappeler en supplians, les citoyens s'assemblent et jurent sur l'image de la Vierge de ne jamais le reconnaître pour leur prince. Ils ne s'en tiennent pas à ces protestations, ils s'avancent vers Louki, résolus de le chasser de tout leur domaine. Hors d'état de faire face à cet orage, il se retira jusque sur les bords du Volga, et la république en-

voya demander au souverain de Kief le prince 1167.
Roman, son fils.

Cependant Sviatoslaf, secouru par le grand-prince de Volodimer, va mettre le feu à Novoi-Torg ou Torjok, ville dépendante de Novgorod. Les habitans se réfugient dans la capitale; le prince, irrité, ne trouvant plus d'ennemis, porte sa vengeance sur les choses inanimées, détruit les bourgs et les villages, et dévaste les campagnes, tandis que ses frères exercent les mêmes fureurs contre Louki. Ainsi trop souvent on a vu les tyrans, pour remettre sous leur puissance les sujets qu'ils avaient aliénés par leurs injustices, aigrir encore par de nouveaux attentats la haine qu'ils avaient inspirée, la rendre chaque jour plus légitime, et triompher enfin quand ils avaient pu mettre à la chaîne ceux dont ils devaient être les défenseurs, et dont ils n'étaient que les oppresseurs et les bourreaux.

Après ces barbares expéditions les différens corps d'armée se réunissent pour porter ensemble leurs efforts contre Novgorod; mais on n'y est pas plus effrayé de cette entreprise qu'on ne l'avait été des menaces. Tous les partisans du prince et le posadnik lui-même (c'est le titre que portait le premier magistrat, qui était en même temps guerrier) sont im-

1167. molés à la fureur du peuple : on prévient l'arrivée de Sviatoslaf, une armée se poste à sa rencontre. Il l'apprend, il hésite, il sent enfin sa faiblesse qu'il eût dû reconnaître plus tôt : la crainte succède à sa première confiance, il n'ose même risquer un combat, et se retire, emportant le reproche d'avoir exercé d'inutiles cruautés, et de s'être comporté moins en prince qu'en brigand.

La joie qu'excite sa retraite est bientôt augmentée par l'arrivée de Roman, fils du souverain de Kief. Il répond aux applaudissemens, aux vives acclamations des citoyens par des avantages qu'il remporte sur les alliés de leur ennemi.

On se tromperait sans doute si l'on attribuait à de purs sentimens de générosité les secours que le prince de Volodimer avait donnés à Sviatoslaf. Il voyait d'un œil d'envie s'augmenter de jour en jour la puissance et la considération du souverain de Kief. L'honneur que faisait au jeune Roman le choix de Novgorod ajoutait à l'éclat dont le prince son père était revêtu, et était à-la-fois un témoignage et un accroissement de sa puissance. André craignit de n'être plus le premier prince de la Russie, et crut devoir tout tenter pour affaiblir un pouvoir qu'il

redoutait. Les secours donnés à Sviatoslaf ne furent que les premières preuves d'une haine qui devait se manifester par des coups plus terribles. Il rassembla toutes les forces de ses divers états, onze princes apanagés lui amenèrent leurs troupes et voulurent partager son entreprise. Il ne conduisit pas lui-même cette brillante armée, dont il confia le commandement à Mstislaf son fils, soit qu'il crût sa présence plus nécessaire dans sa capitale qu'à la tête des combattans, soit que, assis sur le trône, il eût perdu, comme on l'en accuse, ce bouillant courage dont il avait donné des preuves éclatantes avant d'y monter. 1167. 1168.

Le prince de Kief ne fut averti du danger qui le menaçait que lorsque ses ennemis s'avançaient déjà vers sa capitale: tant les divers états de la Russie avaient alors entre eux peu de correspondance. Trop pressé par le temps pour assembler des troupes et les mettre en campagne, il se renferme dans la ville, se prépare à la défendre, et s'y voit bientôt bloqué. Il commande de fréquentes sorties; mais ces divers combats, engagés, soutenus avec un égal courage, ne sont point décisifs. Enfin les assiégeans semblent réunir tous leurs efforts contre la partie de la ville la mieux fortifiée:

1168. les assiégés y courent et viennent défendre en foule ce qu'un petit nombre d'entre eux pourrait défendre assez. Ils abandonnent imprudemment les endroits les plus faibles, qui sont aussitôt après attaqués et emportés : déjà les ennemis sont répandus dans toute la ville, et partout y font couler le sang : le malheureux prince trouve à peine le moyen de fuir avec son frère Iaroslaf. Sa femme, un de ses fils tombent dans les fers : Kief est livrée pendant trois jours au pillage, et soumise à des cruautés, plus atroces de la part des Russes que si elle était tombée entre les mains des barbares. Enfin le prince vainqueur y rétablit une sorte d'ordre et en remet la souveraineté à Gleb son oncle.

Le désastre que venait d'éprouver cette ville rendit incontestablement Volodimer la capitale de la Russie; mais abandonnons Kief, qui dans sa décadence n'a pas même le triste avantage de fournir à l'histoire des malheurs intéressans, et qui va changer neuf fois de souverains en quatre années. Retournons à Novgorod.

1169. Les habitans des bords de la Dvina étaient depuis long-temps tributaires de cette république; mais, voyant sa puissance affaiblie par les derniers troubles, ils refusèrent le

tribut et se mirent sous la protection d'André. Ce prince leur envoya sept mille hommes, qui furent battus. 1169.

La honte de cette défaite ne fit que l'animer à la vengeance. Il tourna toutes ses forces contre Novgorod. Son armée, sous la conduite de son fils Mstislaf, pouvait être regardée comme l'élite de la Russie, et, si l'on en croit les Chroniques, on y comptait jusqu'à soixante-onze princes; mais ces princes étaient des barbares, qui mirent tout à feu et à sang sur leur passage. Ce qu'on doit seulement remarquer, c'est qu'apparemment ils avaient tous quelques apanages et conduisaient leurs vassaux à la guerre.

Roman, qui régnait encore à Novgorod, ne pouvait résister en pleine campagne à des forces trop supérieures aux siennes. Il fut obligé de se tenir renfermé dans la ville, et donna tous ses soins à la mettre en état de défense. Elle fut bloquée, et l'espérance abandonnait déjà les citoyens, qui n'étaient plus animés que par leur courage et par le devoir. Cependant ils soutinrent vigoureusement l'assaut, firent des prodiges de valeur et repoussèrent les assiégeans. Excités par ce premier avantage, ils tentèrent quelques sorties et elles furent également heureuses. L'armée des alliés,

1169. effrayée à son tour et d'ailleurs mal pourvue de subsistances, ne fit pas même une retraite, mais prit la fuite en désordre après trois jours de siège, poursuivie par les ennemis, la faim et la rigueur du froid. On amena tant de prisonniers à Novgorod qu'on les vendait au plus vil prix; car tel était alors le cruel droit de la guerre, qu'un prisonnier n'était plus qu'un esclave qu'on vendait au marché comme une bête de somme.

1170. Mais les ravages qu'avaient soufferts les campagnes amenèrent bientôt les horreurs de la famine: les peuples qui souffrent accusent toujours leurs souverains. Les Novgorodiens rejetèrent sur Roman la cause de leurs malheurs, le chassèrent, et, croyant ne pouvoir rechercher une meilleure protection que celle d'André, l'auteur même de tous leurs maux, ils lui firent demander et obtinrent son neveu Rourik-Rostislavitch. Bientôt, peu satisfaits de ce nouveau souverain, ils le chassent encore, et le grand-prince, loin de leur témoigner aucun ressentiment de cet affront, leur donne son fils Ioury.

Il paraît, par toute la conduite d'André, que son dessein, qui avait été celui de son père, était d'affaiblir les plus puissantes souverainetés de la Russie, d'en détacher les dé-

pendances, de leur enlever leurs soutiens, et 1170.
de les réduire à son autorité. Dès-lors les petits princes apanagés auraient d'eux-mêmes présenté la tête au joug, et toutes les parties de l'état, faibles par leur division, se seraient trouvées réunies pour ne plus former qu'un corps vigoureux. Ce projet, conçu par l'ambition, méritait de l'être par l'amour de l'utilité commune; mais il était trop vaste pour la vie d'un seul homme, et celle d'André allait bientôt être tranchée. On peut se ressouvenir de ce Koutchko qu'Ioury fit punir de mort. Ioury conduisit à Volodimer les enfans de cet infortuné: entre eux était une fille qu'il donna pour épouse à son fils André. Celui-ci témoigna en toute occasion beaucoup de bienveillance à ses beaux-frères, et surtout à Joakhim; mais l'un d'eux commit un crime digne de mort. Le grand nombre de scélérats qui déshonoraient alors même les plus hauts rangs faisait sentir la nécessité d'une justice impartiale et sévère: André condamna le coupable au dernier supplice, et l'arrêt fut exécuté.

Joakhim aurait dû se contenter de gémir 1174.
en secret sur la triste fin d'un frère criminel, et ne pas oublier les liens qui l'attachaient au prince; s'il pensait que son père eût injustement péri, il savait qu'André était innocent

1174. de sa mort; mais il ne s'occupa que des sentimens qui lui rendaient son prince odieux, et ne pensa qu'à venger à-la-fois et son père et son frère. Il gagna son gendre et deux autres courtisans qui promirent d'assassiner leur maître. Ces hommes, qui possédaient les premières charges de la cour, n'étaient pas moins coupables que le frère de Joakhim, et craignaient d'éprouver un jour le même sort. Chaque instant de la vie d'un prince juste semblait les menacer de leur fin : ils entraînèrent dans leur complot vingt autres misérables, à qui leur conscience inspirait les mêmes craintes.

André était alors à Bogolioubof, ville qu'il avait bâtie, et d'où lui fut donné le surnom de *Bogolioubski*. Le gendre de Joakhim, en qualité de cloutchnik, ou grand-maître de la maison du prince, avait ses entrées auprès de sa personne, et prit la précaution d'enlever une épée qui était attachée auprès du lit. Les conjurés se rendent la nuit au palais, tuent le petit nombre de gardes qui s'y trouvent, et montent à la chambre où le prince dormait, ayant près de lui un seul domestique. Ils brisent la porte, André se réveille au bruit, veut saisir son épée et ne la trouve pas. Tout désarmé qu'il est, il se jette sur ses assassins, et

précipite sous ses pieds le premier qu'il saisit. 1174.
Les scélérats font par erreur un acte de justice; ils croient que c'est le prince qui est renversé, veulent le frapper et tuent leur complice; mais bientôt détrompés, tous à-la-fois tournent contre André leurs épées et leurs lances, et le couvrent de blessures. Enfin, le croyant mort, ils le portent dans la cour et se retirent.

Alors le malheureux André, rassemblant le reste de ses forces, se traîne sous l'escalier. Les assassins, qui n'étaient pas encore fort éloignés, entendent les gémissemens que lui arrache la douleur, et sentent le danger de laisser leur crime imparfait; ils retournent sur leurs pas, se procurent de la lumière, cherchent le prince à la trace de son sang, le trouvent et le massacrent.

Les habitans de Bogolioubof, au lieu de penser à le venger, pillent son palais, les maisons des magistrats qu'il a nommés, celles des receveurs des impôts. Le clergé même ne lui témoigna pas plus d'amour. Un serviteur fidèle d'André enleva le corps de son maître, qui était resté nu, deux jours entiers, au pied d'un vestibule, exposé aux chiens et aux corbeaux; il le déposa sous le portail de l'église, et voulut se la faire ouvrir; mais les prêtres

1174. lui dirent assez rudement qu'il n'avait qu'à le laisser sur la place. Le cadavre y resta encore plusieurs jours, couvert de quelques haillons.

Cependant les historiens comblent André de louanges; mais cette haine universelle ne détruit-elle pas leurs éloges? Faut-il l'attribuer seulement à la sévérité de sa justice? Sa piété, qui lui fit élever à grands frais, doter, orner, enrichir des églises et des monastères, ne fut-elle pas onéreuse à ses peuples? Les grandes armées qu'il rassembla, les alliés qu'il appela pour affaiblir Kief et Novgorod, ces efforts de l'ambition ne rendirent-ils pas nécessaires de nouveaux tributs? Ses sujets n'en furent-ils pas accablés? Du vivant de son père il avait porté le courage jusqu'à l'excès de la témérité; mais depuis qu'il fut monté sur le trône on ne lui voit qu'une fois porter les armes. Cette inaction ne peut-elle pas être attribuée à de l'indolence? Ces conjectures sont confirmées par une Chronique, qui rapporte qu'André était inactif, ennemi des affaires, plus occupé de la chasse et de ses plaisirs que des soins du gouvernement. Elle ajoute que sa négligence causa de grands désordres parmi les troupes, et que son orgueil était devenu insupportable.

Chr. de Novgorod citée par Tatistchef.

Ne faut-il pas attribuer à cette même indo-

lence le grand nombre de scélérats qui se 1174.
trouvaient jusque dans sa cour, et dont il devint la victime? Il voulut réprimer le crime par un acte de justice; justice sévère, mais peu utile, parce qu'elle n'était que momentanée: on n'opère un bien solide que par une fermeté constante.

Les assassins, qui peut-être avaient l'épouse même du prince pour complice, se retirèrent sur leurs terres, rassemblèrent toutes leurs forces, et firent dire aux grands de Volodimer que, si l'on voulait les attaquer, ils étaient déterminés à se défendre. Les grands répondirent qu'ils n'avaient aucun dessein de troubler leur tranquillité.

Ces marques de tant d'indifférence et de tant de haine pour André nous feront-elles effacer les traits que nous avons rapportés à son avantage? Non, sans doute: nous croirons que des vertus lui ont mérité des éloges; nous croirons qu'à une autre époque de sa vie, ou peut-être dans le même temps, des défauts, des vices lui ont mérité de la haine. Il n'appartient qu'aux poëtes et aux romanciers de créer des caractères toujours soutenus, et composés d'un petit nombre de qualités, qui toutes sont d'accord entre elles et ne se démentent jamais. L'homme de l'histoire,

1174. l'homme de la nature a des vertus, des vices, des défauts, des talens et des faiblesses : le mélange différent de ces qualités fait le grand homme, l'homme vertueux, le scélérat, ou l'homme ordinaire.

TROUBLES QUI SUIVIRENT LA MORT D'ANDRÉ.

Nous avons vu que le premier trône de la Russie était héréditaire, mais dans un ordre qui ne s'accordait point avec les usages des autres nations. Quelquefois il devenait électif, quoiqu'on eût pu suivre l'ordre de succession accoutumé : ainsi, quoiqu'André eût laissé des frères et des fils, les citoyens de Rostof, de Souzdal et de Péréiaslavle n'eurent pas plutôt appris sa mort qu'ils s'assemblèrent à Volodimer pour lui élire un successeur.

Cont. de Nestor, Nicon.

Eux-mêmes, par les sermens qu'ils avaient prêtés à Mikhaïl et à Vsévolod, frères du dernier prince, s'étaient ôté le pouvoir de procéder à une élection; mais c'étaient de ces sermens arrachés par la crainte, désavoués par le cœur, qui passent pour sacrés tant qu'on peut les enfreindre sans danger, et qui cessent de lier quand l'occasion s'offre de les rompre. Les deux princes avaient pour eux un usage consacré du moins depuis plus

d'un siècle et les sermens de la nation, mais 1174.
ils n'avaient point l'amour du peuple, et il n'est que deux gages de sa fidélité, la force, ou l'amour.

D'ailleurs les citoyens pouvaient avoir un motif pressant de manquer à leurs promesses, leur sûreté. Menacés par le prince de Rézan, ils pouvaient être battus, chargés de fers, arrachés à leurs familles, à leurs toits héréditaires, avant de recevoir aucun secours de Mikhaïl et de Vsévolod, qu'il fallait aller chercher tous deux dans la Russie méridionale.

Le choix que firent les états dissipait le danger dont on était menacé. Ce prince de Rézan, dont on craignait les armes, avait pour beaux-frères Mstislaf et Iaropolk. Ce fut eux qu'on élut : on gagnait par ce choix l'amitié du prince de Rézan, et l'on suivait, à quelques égards, l'esprit de la loi en conservant la succession à la branche aînée; car les princes élus étaient fils de Rostislaf, frère aîné d'André.

Mais les deux jeunes princes ne voulurent pas profiter de tous les avantages qui leur étaient offerts. Soit qu'ils respectassent les droits de leurs oncles, ou qu'ils craignissent leur vengeance, ils convinrent de partager

1174. avec eux la domination. Ainsi le peuple qui venait d'exclure Vsévolod et Mikhaïl, et qui n'avait pas craint de violer ses sermens pour éviter de leur être soumis, eut à redouter leur haine et leur vengeance. C'est au dernier de ces princes que fut attribuée la souveraineté de Volodimer.

Ce partage fut scellé par un serment solennel, prêté par les quatre contractans entre les mains de l'évêque de Tchernigof : tous quatre se rendirent ensemble à Moskou, et c'est là qu'ils commencèrent à violer la foi qu'ils s'étaient jurée. Iaropolk en fut le premier infracteur. Les habitans de Rostof, d'accord avec ceux de Volodimer, lui firent témoigner leur regret de ce qu'il avait appelé Mikhaïl, et le prièrent de venir seul les gouverner. Sur cette invitation, il s'échappa secrètement et se rendit à Péréiaslavle; Mikhaïl ne fut pas plutôt informé de ce départ frauduleux qu'il crut ne pouvoir trop se hâter lui-même de pourvoir à ses affaires, et prit le chemin de Volodimer. Il y entra avec aussi peu d'obstacle que s'il y eût été appelé. La ville était restée presque vide; ceux qui auraient été en état de la défendre étaient allés rendre hommage à Iaropolk.

Ce n'était pas Mikhaïl que les habitans de

Volodimer avaient désiré pour leur prince; 1174.
mais il sut gagner leurs cœurs dès qu'il vécut parmi eux. Iaropolk vint pour le chasser; il s'attendait à être secondé par tous les citoyens, mais il s'aperçut qu'il n'avait pas un seul partisan dans la ville, et fut obligé d'en former le siège. Tous les environs furent livrés aux flammes. Les provisions furent bientôt épuisées, et les habitans, livrés aux horreurs de la faim, animés du même courage, mais privés de forces pour se défendre, se jetèrent aux genoux de leur prince, et le supplièrent de se retirer et de ne pas partager plus long-temps leurs peines. Lorsqu'ils surent qu'il était échappé à l'ennemi, ils se rendirent, après avoir enduré pour lui sept semaines de fatigue et de disette. Iaropolk établit sa résidence à Volodimer, et Mstislaf son frère à Rostof.

La haine avait toujours divisé ces deux 1175.
villes. Les jeunes princes profitèrent de ces divisions pour opprimer Volodimer. Livrés à de vils favoris et à des boïards avides, ils abandonnaient le gouvernement et le peuple aux caprices de ces tyrans subalternes. Les richesses des églises, celles des particuliers étaient mises au pillage : les citoyens mêmes enlevés, arrachés à leurs maisons, à leurs familles, étaient vendus comme esclaves. Les

1175. trésors dont le pieux André avait enrichi l'église de la Vierge qu'il avait bâtie, et dont il avait revêtu la voûte de plaques d'or, furent la proie des brigands titrés, qui bravaient également les larmes et l'horreur de la nation.

Mais en vain la tyrannie rit de la haine qu'elle excite, et se plaît à la provoquer; elle en devint tôt ou tard la victime. Les malheureux habitans de Volodimer rappelèrent Mikhaïl, qui s'était retiré à Tchernigof, implorèrent son secours et jurèrent de mourir pour lui.

Il part : les deux frères, prévenus de sa marche, se mettent en campagne pour lui couper le chemin; mais ils s'égarent, et Mikhaïl pouvait espérer d'entrer sans résistance dans Volodimer : il n'en était plus qu'à la distance d'une de nos lieues lorsqu'il voit Mstislaf défiler en bon ordre de derrière les montagnes. Mikhaïl était malade, et, ne pouvant soutenir la fatigue du cheval, il se faisait porter sur un brancard. Ses troupes étaient peu nombreuses : il n'avait plus assez de temps pour faire de bonnes dispositions : l'habileté, la présence d'esprit, la promptitude de l'exécution ne pouvaient plus réparer l'imprudence qu'il avait eue de s'avancer sans faire reconnaître les lieux. L'impétuosité, la

fureur avec laquelle il fut attaqué achevaient 1175.
de lui ôter tout espoir, lorsqu'une terreur panique s'empara des troupes de Mstislaf. Elles prirent la fuite dans l'instant où elles étaient victorieuses.

Mikhaïl, maître du champ de bataille et du chemin de Volodimer, n'eut plus que la peine de s'y rendre avec son frère Vsévolod, qui l'avait accompagné. Mstislaf fuit à Novgorod, et Iaropolk à Riazan, tandis que leur mère et leurs épouses restaient entre les mains des vainqueurs.

FIN DU PREMIER VOLUME.



